

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO DE LA FRANCE.

SOUVENIRS DU CLOÎTRE *.

LA DERNIÈRE HEURE.

J'avais coutume, pendant mes dernières années de collège, d'aller prendre quelques jours de vacances au presbytère de Voimont, près de Nancy. Là, tout conspirait à merveille pour reposer l'esprit et pour rendre à l'âme cette fraîcheur et cette sérénité, dont des études prolongées lui font un si impérieux besoin. La cure était placée sur le versant d'une colline, au milieu d'un massif de tilleuls et de marronniers, comme un nid perdu sous le feuillage. On y jouissait d'un horizon restreint, mais aussi pittoresque que varié : à droite, le joli village de Voimont, avec ses maisons à volets verts et à tuiles rouges et sa vieille église romane, dernier vestige d'une abbaye de Cisterciens autrefois florissante ; à gauche, un large et bruyant affluent de la Marne, qui fécondait sur son passage des champs magnifiques de lin et de colza ; au fond, les sombres monticules des Dreloux, que couronnaient de distance en distance des bouquets de sapins et de glaïeuls, et dont la main de l'homme avait respecté l'âpre et sauvage nudité. Le caprice de l'artiste n'aurait pu qu'à grande peine ébaucher un plus gracieux paysage.

Mais c'était le caractère de mon hôte surtout qui m'attirait à Voimont. Dom Hyacinthe (c'est ainsi que nous appellions le bon curé) était l'un des derniers débris de cette nombreuse phalange de religieux que la Révolution française avait expulsés de leurs couvents et jetés sur toutes les grandes routes de l'Europe. Novice depuis quelques mois seulement dans l'abbaye de Melval, lorsque cette révolution éclata, il avait dû

* Ce fragment sert d'introduction aux *Souvenirs du Cloître*, *Journal d'un Religieux*, que l'auteur se propose de publier incessamment.

quitter son cher monastère et chercher sur le sol étranger la liberté et le repos. Précepteur d'abord dans une noble famille russe, l'ex-bernardin ne revint en France que vers les dernières années de la Restauration, et y fut nommé à la petite cure de Voimont. Malgré son âge extrêmement avancé, il possédait encore presque toute la verdeur de la jeunesse. Il avait gardé de la vie du cloître ces vigoureuses et sévères habitudes de travail, familières aux religieux, et cet amour des choses de l'esprit, qui donne tant de charme aux relations de la vie. Aussi, était-ce une fête pour moi que le voyage de Voimont.

La plus cordiale hospitalité m'y attendait d'ailleurs. J'étais bien sûr, en débouchant vers les trois heures de l'après-midi sur la route de Nancy, d'apercevoir de loin la petite cariole verte de l'excellent curé, arrivant de mon côté aussi vite que le permettaient les jambes presque hors d'usage de la vieille jument. Mes prévisions n'étaient jamais trompées. A peine mon hôte m'avait-il reconnu, qu'il animait Cocotte du fouet et de la voix. — "C'est vous," s'écriait-il d'aussi loin que je pouvais l'entendre, "soyez le bienvenu à Voimont ! Dame Lucie a mis le couvert depuis ce matin et fait de ces excellentes gauffres que vous aimez tant. Ici, plus de livres ni de surveillance, mon fils. Venez vite vous reposer au presbytère." — Et au milieu de ces exclamations, presque chaque année les mêmes, je me trouvais dans les bras du curé, qui, après m'avoir chaudement embrassé, me faisait grimper dans le coucou. A peine avais-je eu le temps de répondre aux mille questions que m'adressait mon hôte, et déjà nous étions à Voimont. Sur le seuil de la large porte cochère, Dame Lucie nous attendait avec cet air quelque peu protecteur et madré que le lecteur a observé sans doute chez les gouvernantes des presbytères. En moins de deux minutes, elle nous avait introduits dans la salle à manger, où se trouvait préparé un goûter abondant, auquel toujours je faisais largement honneur. Puis nous visitions les beaux jardins de la cure ; dom Hyacinthe me faisait admirer son potager, le parc, le verger, le bel étang tout peuplé de jolis poissons rouges sautillants au soleil. — Le souper était ordinairement servi dans une tonnelle de buis au milieu du préau. Après avoir devisé de cent choses diverses, le curé me conduisait à la chambrette où m'attendait un sommeil réparateur. Le lendemain, nous nous prominions dans la belle forêt d'Iseleux. Dom Hyacinthe m'entretenait de son cher vieux temps, et Dieu sait avec quel bonheur il satisfaisait à toutes mes questions.

Avez-vous conversé parfois, mon cher lecteur, avec un homme qui a vécu sous l'ancien régime, et auquel ni l'esprit ni les occasions n'ont manqué pour l'étudier de près ? Ne vous semblait-il pas alors que vous-même, vous deveniez un homme de ce temps-là, et que vous voyiez revivre sous vos yeux cet état de choses, si différent des institutions

actuelles et que le souffle des vicissitudes humaines a emporté si loin ? Or, mon vieil ami avait scruté son époque sous presque toutes ses faces, et il en parlait avec ce charme et cette douce mélancolie que les souvenirs lointains communiquent involontairement à l'âme. Dans sa famille d'abord, au sein de ses chères montagnes de l'Isère, puis dans son couvent de Melval et dans l'opulent hôtel de la Courlande, il avait apporté partout ce talent si précieux de l'observation et acquis une véritable science des hommes et des choses. — Aussi, ces conversations du temps passé étaient-elles ma plus chère distraction. Elles se prolongeaient le soir bien tard sous les charmes de la cure ou à la bibliothèque, et jamais ni dom Hyacinthe ni Dame Lucie ne me grondaient de mon importunité. — J'avais de la sorte, depuis quatre ans, exploré en tous sens la belle âme de mon vieil ami ; il y avait une chose toutefois sur laquelle je n'avais pu obtenir d'éclaircissements. Souvent, malgré sa gaieté habituelle, un nuage de tristesse assombrissait son noble visage, ses yeux se portaient vaguement vers le Ciel, comme pour ressaisir un souvenir douloureux, et des soupirs contenus s'échappaient de sa poitrine. J'avais appris de la gouvernante que, lorsque je n'étais pas à la cure, son maître passait fréquemment des heures entières dans son cabinet de travail, en proie à une sorte de mélancolie, dont l'excellente fille ne pouvait pénétrer le secret. Plusieurs fois, j'avais essayé d'amener indirectement l'entretien sur ce sujet, mais jamais dom Hyacinthe n'avait voulu comprendre la portée de mes paroles : j'avais donc pris le parti de respecter son silence, et depuis longtemps, je me bornais à interroger l'ancien religieux sur ces époques écoulées dont il me parlait avec tant de complaisance. C'était dans ces causeries intimes que se passaient mes journées à Voimont, un peu monotones, si l'on veut, mais certes pour moi les plus agréables et les plus instructives du monde.

Cependant, à ma dernière visite à la cure, c'était en 1850, je ne rencontrai pas la voiture de dom Hyacinthe. La chose me parut si extraordinaire, qu'une pensée sinistre me traversa subitement l'esprit. Je m'informai du bon curé auprès de quelques cultivateurs qui labouraient leurs champs. Ils savaient seulement que, depuis un mois, un jeune prêtre étranger exerçait les fonctions pastorales à Voimont. Je ne conservai plus de doute : dom Hyacinthe était pour le moins indisposé. C'est absorbé dans cette préoccupation que j'arrivai au presbytère. Dame Lucie vint m'ouvrir, et rien qu'à la voir, je compris que mes conjectures ne m'avaient pas trompé. — “ Soyez le bien-venu, me dit-elle, je suis heureuse de vous voir ; vous pourrez faire quelque bien ici... Rassurez-vous, ajouta-t-elle en remarquant l'inquiétude que témoignaient mes traits, une prostration est survenue il y a cinq semaines ; quelques jours de repos, un peu de distraction, remettront M. le curé ; le médecin l'a

assuré hier encore.” — En causant ainsi, la gouvernante m'avait conduit jusqu'à la chambre de mon ami. Je le trouvai assis dans un fauteuil, qu'il avait fait rouler près d'une fenêtre donnant sur le verger ; il feuilletait une bible. Il sourit doucement en me voyant, tendit sa main, qui brûla la mienne, et me dit avec bonté : “Vous me restez bien fidèle, c'est sans doute la dernière fois que vous viendrez à Voimont.” — Ah ! monsieur le curé, m'écriai-je, ne parlez donc pas ainsi !” — L'émotion cependant m'avait gagné ; le vénérable malade avait bien changé depuis mon dernier voyage et je compris tout de suite la gravité du mal dont il était atteint.

“ Je reste avec vous pour vous soigner et vous distraire, dis-je à dom Hyacinthe ; vous guérirez, nous nous promènerons encore sous les chênes d'Iseleux.” — Je sens que mon pèlerinage va finir, mon cher enfant, reprit le vieillard, et je meurs content de vous avoir revu. Que voulez-vous ? A mon âge, on juge bien des heures qui restent, et je vous assure que la dernière est près de sonner pour moi.”

A peine eût-il prononcé ces paroles qui m'avaient brisé l'âme, que le médecin entra : je les laissai seuls ; mais je guettai l'homme de l'art à sa sortie de la chambre du malade, et allant vers lui : “ Ne me cachez rien, lui dis-je, c'est sérieux, n'est-ce pas ? ” — “ Très-sérieux, en effet, me répondit-il ; devant dame Lucie, je me tiens dans la plus grande réserve ; mais pour vous, je puis vous dire que le curé, sans qu'il s'en doute, est depuis longtemps atteint d'une maladie de cœur, qui est arrivée à la dernière période. Restez ici, votre présence lui fera du bien ; d'ailleurs, les choses peuvent marcher rapidement.”

Je pressai la main de M. Leroy et je montai à ma chambrette. Là, je pus pleurer à mon aise, car le chagrin m'oppressait. Je sentais que j'allais perdre un de ces amis fidèles et dévoués, auxquels on s'attache autant qu'à la vie ; une partie de moi-même allait m'être arrachée pour toujours, et mon cœur saignait affreusement à cette idée. Pendant qu'accoudé à ma fenêtre et en proie à ces pensées de deuil, je laissais ma vue s'égarer sur les environs de Voimont, qui avaient déjà perdu pour moi quelque chose de leur beauté, et dont le spectacle me causait en ce moment une indéfinissable amertume, j'entendis frapper à ma porte et je reconnus la voix de la gouvernante. — “ Mon maître voudrait vous voir, ” me dit-elle, en feignant de ne pas apercevoir les larmes qui m'inondaient le visage. — Je me hâtai de descendre chez dom Hyacinthe. — “ Asseyez-vous, murmura-t-il en me voyant, et causons encore un peu du passé. Ce ne sera pas bien long, ajouta-t-il en souriant ; ma pauvre vie, mon ami, n'a pas d'histoire : mais quel est donc le cœur humain qui n'a pas connu la douleur et qui n'a pas été en proie à des émotions pénibles ? J'ai vécu d'ailleurs dans des temps trop orageux pour ne pas avoir éprouvé ces luttes intimes,

auxquelles bien peu de personnes échappent. Maintenant Dieu m'appelle et je vais quitter la terre d'exil pour la patrie. Vous m'avez aimé, mon enfant, vous êtes venu reposer votre jeunesse malade et fatiguée à l'ombre de mon vieux presbytère ; les monotones plaisirs de Voimont et son pasteur septuagénaire ne vous ont pas rebuté. Avant de mourir, je vous dois un souvenir de cette amitié. Ouvrez, ajouta-t-il en me remettant une petite clef, ouvrez cette boîte qui est là, sur le premier rayon de ma bibliothèque." Je l'ouvris, et j'y trouvai un sac de peau blanche. Le curé délia les cordons du sac et en retira un cahier relié en parchemin. — " Ceci, me dit-il, en essayant de dérober une larme, est une relique de mon plus tendre ami ; asseyez-vous quelques minutes encore, c'est ma dernière histoire :

" Quand j'avais douze ans, mes parents m'envoyèrent dans un petit collège de Provence, dirigé par des Conventuels. On y enseignait le latin et un peu de grec. Malgré les bontés de mes maîtres, je me fis avec peine à cette vie toute nouvelle pour moi. Je ne voyais plus ma bonne et douce mère, ma sœur si tendre, mes hautes montagnes de l'Isère, mes superbes horizons, et je me mis à rêver des jours entiers sans me mêler aux jeux de mes condisciples. L'un d'eux — il s'appelait Jules — remarqua cet isolement et voulut m'en consoler. C'était un jeune Breton de quatorze ans, ardent comme on l'est là-bas, aimant et doux comme un ange. Il m'entoura de prévenances et d'affection. Je m'attachai à lui, avec quelle force, Dieu le sait ! Cette amitié me réconcilia avec les livres et la pension. Nous vécûmes ensemble pendant quatre ans. Le cours d'études de la maison finissait, et, pour la première fois, Jules et moi, nous nous vîmes à penser qu'il faudrait nous séparer. Nous séparer, nous que professeurs et ecclésiastiques nommaient les inséparables, nous qui depuis si longtemps priions, pensions, rêvions ensemble ! Cependant, le terme fatal approchait. Un soir, après le souper, mon ami vint me trouver. " Faisons une promenade sur l'eau, me dit-il, j'ai la permission du supérieur, je voudrais t'entretenir quelques instants. " Je descendis sans proférer une parole le talus de la petite rivière, et bientôt la nacelle glissa au milieu des roseaux. La soirée était magnifique, il me semble que je la vois encore : pas le moindre souffle dans l'air, pas le moindre bruit sur l'onde. La fraîche brise des nuits nous apportait les senteurs printanières qui s'exhalaient des champs d'alentour ; la lune jetait sur le lac sa douce et sereine lumière et semblait nous envelopper de mystère et de paix. Nous laissions flotter nos rames, tout entiers à la contemplation de ce beau spectacle. — Vous êtes-vous jamais trouvé, le soir, avec un ami de cœur, sans autre témoin que la nature silencieuse et recueillie ? Oh ! alors, mon enfant, vous pouvez soupçonner ce que nous ressentions ; pour moi, je ne me suis jamais rappelé avec autant de vivacité qu'en ce moment cette joie profonde, infinie, dont tout mon être fut alors pénétré....

“ Après un long silence, Jules vint se placer à côté de moi. — “ Dans dix jours, mon ami, me dit-il, nous ne verrons plus ces lieux qui nous semblent si beaux quand nous les admirons ensemble. Je t’ai aimé beaucoup : tu m’as payé d’un fidèle et sympathique retour. Je veux, avant le funeste adieu, te livrer toute mon âme ! Je sens bien qu’après notre séparation, la terre n’aura plus de plaisir pour moi ; les âmes pures et élevées sont rares, et puis les liens étroits ne se nouent guère qu’une fois. Dans le monde j’étoufferais, je n’y resterai pas. Tu vois se dessiner dans le lointain les tourelles de l’abbaye de Notre-Dame des Marais. Je vais vivre là, inconnu, perdu pour la foule, j’y vais aimer Dieu, mais sois sûr que jusqu’à la mort, j’y garderai le souvenir de ton amitié.”

“ En disant ces paroles, Jules était debout dans la nacelle et dans une attitude presque solennelle ; sa pâle figure était ravissante de beauté et de mélancolie. Je tombai dans ses bras tout en larmes. “ Jules ! m’écriai-je, ceci sans doute est une révélation du ciel. Pour moi aussi, la vie loin de toi serait amère et stérile ; dès mon enfance, tu le sais, j’ai songé à me consacrer au Seigneur. Ta détermination me décide. J’entrerai au couvent de Melval, vers lequel je me sens entraîné depuis longtemps. Oh ! moi non plus, je ne t’oublierai pas.”

“.....Cependant, après quelques coups de rame, la barque toucha à la montée des Osiers. — “ Allons prier un instant près de la croix du cimetière des religieux,” me dit Jules, en m’entraînant doucement par la main. — Nous y demeurâmes un quart d’heure, puis nous revînmes au collège, presque aussi silencieux qu’au départ.

“ Le supérieur nous attendait près de l’embarcadère en disant son chapelet. — “ Vous êtes demeurés bien tard, mes enfants,” dit l’excellent religieux, avec ce petit ton de reproche qu’il savait si bien prendre. — J’étais trop ému pour lui répondre ; je jetai un regard sur Jules, qui me comprit et lui raconta tout. — “ Loué soit Jésus-Christ ! s’écria le révérend père. Cette résolution, je l’avais prévue ! ” — Nous montâmes avec lui à la chapelle, et nous nous quittâmes pour passer une nuit plus calme que ne l’avait été la soirée.

“ Deux mois après, Jules, sous le nom de frère Égide, revêtit l’habit des Augustins au prieuré de Notre-Dame des Marais, et moi même, âgé seulement de seize ans, je commençai à Melval mon noviciat. Je ne demurai que cinq mois dans cette bienheureuse retraite. Vous savez le reste. Chassé de la France par la tourmente révolutionnaire, je me rendis en Allemagne, où je devins prêtre. Bientôt après, j’entrai dans une famille catholique de Courlande, en qualité de précepteur et d’aumônier.

“ Depuis mon expatriation, je n’avais plus eu de nouvelles de mon ami. Vers le commencement de 1815, je reçus de la Bretagne un petit paquet

soigneusement enveloppé. C'était la sœur du frère Égide qui m'écrivait, comme lui-même l'avait désiré avant de mourir... car Jules n'était plus ; il était mort de phtisie, dans les bras de ses parents. Ses dernières pensées avaient été pour moi, et il avait chargé sa sœur de me remettre en souvenir ce cahier que vous voyez." — Dom Hyacinthe ouvrit alors le livret. "C'est, poursuivit-il, une sorte de journal commencé aux Marais. Jules y avait consigné les sentiments et les impressions que la solitude apportait en foule à son âme toujours enthousiaste et poétique. Pensées de piété, vues sur la haute éducation de l'intelligence et sur la culture des lettres, réflexions de morale et de philosophie, joies et tristesses, il avait mêlé tout cela dans ce livre où mon nom se retrouve souvent. Que de fois je l'ai relu ! — Parfois, même devant vous, il doit m'être arrivé d'être triste et rêveur. Je songeais alors à cet enfant de la Bretagne, qui avait un moment paru sur l'horizon de ma vie comme un astre béni, à ces journées de ma jeunesse que nous avons passées ensemble, à cette paix du cloître dont je n'ai pas assez joui. Comprenez-vous à présent la cause de ces douleurs muettes?... Maintenant vous savez tout... Je vous lègue ce simple mais précieux héritage de mon ami ; vous aimez les choses de l'âme, mon enfant, ceci peut-être ne sera pas sans intérêt pour vous. Faites-en ce que vous voudrez."

Le malade me tendit le livre, que je reçus comme un dépôt sacré. "Oh ! je vous remercie et j'accepte," m'écriai-je, sans que l'émotion me permit de rien ajouter à ces mots. Dom Hyacinthe était fatigué par le récit que je viens de rapporter ; je me retirai pour le laisser reposer et je remontai à ma chambre.

Au moment où j'en refermais la porte, je vis une blanche colombe descendre des Dreloux et s'abattre sur les tilleuls du presbytère... Quand le cœur est attristé, l'on est singulièrement porté à chercher aux choses les plus indifférentes une signification mystérieuse. — Je crus voir un instant l'âme de Jules qui venait chercher celle de son ami... Depuis ce moment, le malade déclina rapidement : les derniers accès survinrent, et onze jours après, celui qui écrit ces lignes, accompagné de la vieille gouvernante et des villageois attristés, conduisait à sa dernière demeure la dépouille mortelle du curé de Voimont. Sur sa tombe modeste comme sa vie, je plaçai cette inscription :

Ici repose Charles-Louis De Noville, en religion dom Hyacinthe de l'abbaye de Melval. Il naquit à Saint-Flor d'Isère, et mourut à Voimont le 15 octobre 1850, dans la 79e année de son âge. — Priez pour le repos de son âme et de celle du frère Égide son ami.

J'étais devenu propriétaire du journal du frère Égide, de celui qui avait

tant aimé mon cher défunt. — C'est de ce cahier que je publie quelques fragments. Notre époque peut paraître peu favorable à ce genre d'ouvrages. La vie extérieure semble être actuellement la préoccupation exclusive des esprits. Mais à ceux-là même qui suivent le chemin de la foule, se fait sentir parfois le besoin de faire un retour sur eux-mêmes et de s'arrêter quelques instants à la méditation des réalités invisibles et à la contemplation de cet idéal, qui demeurera l'éternelle aspiration de l'âme humaine ; il est d'ailleurs aujourd'hui encore des cœurs recueillis qui se plaisent aux choses intimes : c'est à ceux-là surtout que j'offre ces simples pensées du cloître. — Écrites loin des yeux des hommes, dans la petite cellule de Notre-Dame des Marais, elles ne seront peut-être pas sans utilité et sans prix pour eux.

— *Revue Générale.*

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME.

LE PROGRÈS PAR L'ÉGLISE.

Première Conférence

L'EXISTENCE DE L'ÉGLISE.

14 février, 1869.

Messieurs,

La religion, c'est-à-dire, un commerce efficace entre l'homme et Dieu, telle est, avons-nous dit, la condition essentielle de tout progrès de l'humanité. La religion, c'est la sève qui produit le grand arbre et fait éclore les fruits ; c'est le sang qui fait battre le cœur et entretient la vie ; c'est la force douce, mais puissante, qui explique tout dans le monde moral ; c'est le moteur universel de tout progrès dans le monde humain, selon ce beau mot d'un illustre païen : *Omnia religione moventur* " Tout se meut par la religion."

Après avoir établi cette vérité fondamentale, *le progrès par la religion* ; après avoir jeté par terre l'édifice sans fondement du progrès par l'athéisme, nous avons recherché les conditions que doit réaliser et les caractères que doit offrir la religion destinée à marcher à la tête de l'humanité. Nous avons dit : " La religion du progrès doit être vivante, organisée, une, universelle, sainte, et par-dessus tout efficace.

Vitalité, organicité, unité, universalité, sainteté et efficacité : tels sont les signes révélateurs de la religion que nous voulons trouver."

Cette religion, nous l'avons en vain cherchée dans les deux hémisphères du monde religieux, de l'autre côté et de ce côté du Calvaire, dans le monde païen et dans le monde chrétien. D'un côté comme de l'autre, et les religions non chrétiennes, et les religions chrétiennes elles-mêmes, ont été convaincues d'une commune impuissance pour guider dans son ensemble la marche de l'humanité.

Mais, messieurs, nous ne pouvons en demeurer là. Si nous avons traversé la région des ombres, c'était pour arriver au pays de la lumière. Après avoir parcouru d'une course rapide tous les royaumes de l'erreur religieuse, il vous en souvient, avant de nous quitter, nous avons salué de loin, sur les sommets où Dieu l'a placée, la Jérusalem de la vérité pleine, où l'humanité doit monter, de degré en degré, jusqu'à toute sa grandeur. Dieu nous appelait-il à visiter ensemble cette vraie cité de Dieu sur la terre ? C'était le secret de celui qui nous mesure les jours et les destinées. La Providence, depuis, nous a fait un de ces signes auxquels l'apôtre reconnaît une vocation ; et nous voici prêts à entrer ensemble dans la merveilleuse enceinte où Dieu nous convie à contempler ce qu'il a fait de plus divin pour le progrès de notre humanité. O Jérusalem, Jérusalem, voici que vous apparaissez à nos regards comme la vraie cité de Dieu bâtie sur les hauteurs pour être vue de partout ; et voici que nos pieds touchent le seuil de vos parvis. *Stantes erant pedes nostri in atriis tuis Jerusalem : Jerusalem quæ ædificatur ut civitas.* O sainte Église catholique, ouvrez, ouvrez sous nos regards vos portiques sacrés ; laissez-nous voir, comme un vestibule du paradis, toute la gloire de votre enceinte, et montrez-vous, ô Église ma mère, montrez-vous tout entière à un enfant trop indigne de vous contempler, mais ambitieux de raconter vos merveilles et de révéler à tous ceux qui ne vous connaissent pas assez votre divine bonté.

Messieurs, de tous les sujets que j'ai traités devant vous, aucun, je l'avoue, n'a eu pour moi des sympathies plus profondes. Je voudrais vous parler de l'Église comme on parle d'une mère, d'une mère que l'on connaît, que l'on admire et qu'on aime ; et grande sera la trahison de ma parole si je n'y mets, avec la lumière de la vérité, quelque chose de cette chaleur qui vient de l'amour.

Le champ où nous entrons est vaste, et vous n'attendez pas qu'un seul discours ni même une station entière réponde à toutes les questions que soulève un tel sujet.

Nous allons commencer, laissant à Dieu de nous conduire au terme ou de nous arrêter en chemin, et, du commencement à la fin, ne cherchant jamais que ces deux choses, votre bonheur et sa gloire.

Aujourd'hui, j'aurai atteint tout mon but si, par un regard d'ensemble jeté sur l'Église considérée comme le grand fait de l'humanité, je parviens à vous faire bien comprendre, dans ce discours préliminaire, que rien n'est plus digne de votre attention et de votre intérêt que l'Église catholique.

Ainsi, messieurs, avant d'entrer dans l'enceinte et dans le sanctuaire de l'édifice, nous ferons comme vous faites vous-mêmes lorsque vous visitez un monument grand et illustre, nous le contemplerons tout d'abord d'un peu plus loin et comme à distance, ou, pour employer une autre image où la réalité se peint mieux tout entière, avant de regarder dans l'intime de ce vaste corps que nous appelons l'Église catholique, nous nous arrêterons à le regarder par le dehors, dans l'incomparable phénomène qu'il offre à nos regards, phénomène un et triple, que nous allons considérer sous les trois aspects que voici :

L'Église est un corps organisé ; regardons-le dans les dimensions et l'harmonie qui le constituent.

L'Église est un corps vivant ; regardons-le dans l'atmosphère où il vit et dans le milieu où il se meut.

L'Église est un corps agissant ; regardons-le dans l'influence qu'il exerce et dans l'action qu'il déploie.

Vue en elle-même, c'est-à-dire dans les proportions et l'harmonie qui la constituent, l'Église nous apparaît comme un miracle de grandeur et de beauté.

Vue dans l'atmosphère où elle vit, c'est-à-dire dans le milieu où elle se meut, l'Église nous apparaît comme un miracle de résistance et de stabilité.

Vue dans son influence, c'est-à-dire dans son action sur notre humanité, l'Église nous apparaît comme un miracle de puissance et d'efficacité.

I

Je laisse ici de côté les éléments préparatoires et préfiguratifs de l'Église, naguère encore si magnifiquement traités par mon illustre frère dans l'apostolat de Notre-Dame. Je passe, en l'admirant avec vous, sous le brillant portique ouvert par son éloquente parole, et j'arrive tout de suite, sans autre préliminaire, à l'Église catholique proprement dite.

J'entends par l'Église catholique l'assemblée ou plutôt la *communio*n des fidèles baptisés au nom de Jésus-Christ, et professant la doctrine de Jésus-Christ, sous le gouvernement institué et inspiré par lui-même pour appliquer à l'humanité régénérée les mérites de la rédemption. En d'autres termes, l'Église est le christianisme qui a nom *Catholicisme*,

fonctionnant par l'autorité et le gouvernement des évêques et des pasteurs, sous l'autorité souveraine et le gouvernement universel des pontifes romains, successeurs légitimes de l'apôtre saint Pierre.

Ne voulant pas entrer davantage aujourd'hui dans le détail et l'intime du sujet, je me contente de cette notion qui signale à vos intelligences l'Église catholique comme un simple fait, un fait accessible à tout regard, intelligible à toute pensée, se produisant et se révélant lui-même dans le monde religieux, comme le soleil dans notre monde planétaire, par la splendeur de sa propre lumière.

A quelque point de vue que vous vous placiez, en effet, pour regarder l'humanité vivante, voici un phénomène que vous ne pouvez pas ne pas voir : voici un christianisme hiérarchique, ayant au premier degré de sa hiérarchie le pasteur, au second les évêques, au troisième les pontifes romains, et sur les deux flancs de cette grande institution, se rattachant au même sommet, des familles religieuses et des légions apostoliques créées pour la prière ou armées pour la conquête, et à la base de cette pyramide de fonctions, des millions d'hommes baptisés au nom du Christ, croyant à sa parole et relevant de son autorité ; et tous, gouvernants et gouvernés, enseignants et enseignés, portant ce nom à jamais illustre, *catholiques*.

Ce vaste ensemble de chrétiens portant l'honneur du même nom, marqués du signe d'un même baptême, professant le *credo* d'une même foi, et rattachés au même centre par les mêmes liens, c'est ce que je nomme ici l'Église, l'Église que Jésus-Christ a bâtie sur Pierre, l'Église dont il a dit que "les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle" ; l'Église catholique, apostolique et romaine, ayant aujourd'hui à son sommet, c'est-à-dire au plus haut du monde, le plus doux et le plus fort, le plus éprouvé et le plus glorieux des pontifes, l'immortel Pie IX.

Voilà, messieurs, le fait que nous avons à considérer. Or le premier aspect qui se présente ici, dans ce fait immense, c'est la grandeur et la beauté qu'il révèle en se découvrant à nous ; et c'est là, je l'avoue, ce qui attire tout d'abord par un invincible attrait le regard de ma pensée. Lorsque le voyageur voit se dresser devant lui pour la première fois ces géants du désert qu'on nomme les Pyramides, ce qui le frappe tout d'abord et le saisit tout en entier, ce n'est ni leur origine ni leur nature, ni leur destination ; ce qui le frappe et l'absorbe de prime abord, c'est l'énormité de leurs masses, l'immensité de leurs proportions, le grandiose de leur attitude. Ainsi, lorsque après avoir traversé ces régions désolées où l'erreur religieuse a construit tant de masses et semé tant de ruines, je me rencontre face à face avec cette gigantesque construction religieuse qu'on appelle l'*Église catholique romaine*, je m'arrête, dominé

par mon admiration, devant le chef-d'œuvre que j'ai sous les yeux ; et dans le religieux saisissement qui s'empare de tout mon être, j'éprouve le besoin d'en embrasser toute la largeur, d'en mesurer toute la hauteur, d'en contempler toute la royale majesté et toute l'harmonieuse beauté.

Quel monument ! quel édifice ! et dans cet édifice quelle architecture !... Édifice si large que la terre entière semble lui servir de base ; édifice si haut que son sommet semble toucher au ciel, et en réalité dépasse toutes les plus hautes cimes du monde religieux ; édifice si vaste par son enceinte que l'on y voit agenouillées sur ses parvis des multitudes telles que l'adoration n'en prosterna jamais devant aucun autel ; édifice unique dans l'humanité, et dont la basilique de Saint-Pierre de Rome, malgré son ampleur et sa magnificence, n'est qu'une faible image et un symbole impuissant à exprimer cette incomparable réalité !... Un édifice ai-je dit ; ah ! je me trompe ; l'Église est mieux qu'un édifice ; l'Église est un *corps* un corps dont les parties, comme dans tout corps vivant, se tiennent dans la force et dans l'harmonie ; corps magnifiquement *un* dans sa multiplicité, et prodigieusement *multiple* dans son unité ; union vraiment organique où tous les membres se rattachent au même centre ; immense communion des âmes qui a pour centre le cœur du Christ, pour sommet la tête du Christ, pour fondement la parole du Christ, et pour réalité le corps mystique de Jésus-Christ, le *Christ tout entier* vivant et grandissant dans l'humanité.

Ah ! messieurs, ce corps de l'Église, corps divin et humain tout ensemble, comme le corps de l'Homme-Dieu, l'avez-vous jamais embrassé tout entier ? Tous les membres qui se rattachent à ce corps et sont ce corps lui-même, les avez-vous comptés ? L'harmonie qui resplendit à travers tous les membres de ce corps, l'avez-vous admirée ? La sphère où se déploie ce corps, l'avez-vous mesurée ? En trois mots, avez-vous jamais bien considéré et sa valeur numérique, et son ordonnance hiérarchique, et son encadrement historique ?

Sa valeur numérique, qui pourra vous la dire ? La multitude des âmes qui se rattachent à ce corps et vivent de sa vie, qui pourra la raconter ? *Multitudinem ejus, quis enarrabit ?* Négligeons pour un moment toutes les générations du passé, et ne tenons compte que des générations vivantes. Négligeons aussi ces multitudes incalculables disséminées dans toutes les patries de l'erreur religieuse, et qui, du fond de l'hérésie, du schisme, et du paganisme lui-même, tiennent par d'invisibles attaches à ce que la théologie nomme bien l'âme de l'Église. Ne tenons compte que des multitudes qui tiennent par des chaînes visibles à son corps visible. Eh bien, même ainsi restreinte et circonscrite, quel spectacle encore offre ici aux regards l'Église :

catholique, au point de vue de sa grandeur et de sa valeur numérique ! Ces âmes qui, à l'heure où je vous parle, se rattachent visiblement à ce corps visible de l'Église catholique, dites, combien sont-elles ?

Ah ! les voyez-vous d'ici ces deux cents millions d'hommes qui, de tous les rivages de la terre, se rattachent à Jésus-Christ vivant, comme des membres à leur chef, et se pressent comme des enfants sur le cœur de l'Église ? Deux cents millions d'intelligences suspendues à la même parole ; deux cents millions de volontés enchaînées par les mêmes ordres ; deux cents millions de cœurs rattachés au même cœur, gravitant par la force d'une même attraction ; deux cents millions de vies, formant de tant de personnalités libres la cohésion morale la plus forte et en même temps la plus harmonieuse que l'on ait jamais vue !

En effet, messieurs, ce qui nous frappe ici dans le corps prodigieux de l'Église catholique, c'est, avec sa valeur numérique, sa beauté hiérarchique ; c'est, entre des membres si multiples, une si belle ordonnance ; c'est enfin, dans cette immense multitude, la plus ravissante harmonie que Dieu ait jamais déployée sous le soleil. Dans ces deux cents millions d'hommes qui tous se tiennent et vivent dans le même corps de l'Église, quel ordre, quel concert, quel harmonie !

Ce n'est pas encore le moment de vous révéler tout entière l'inimitable beauté de la hiérarchie catholique. Mais puis-je jeter sur le chef-d'œuvre de Dieu même un rapide regard, sans vous montrer au moins dans ma parole un reflet de la beauté que répand sur tout le corps de l'Église cette divine hiérarchie qui monte de la terre au ciel, et des plus bas-fonds de l'humanité s'élève, de degré en degré, jusqu'à Jésus-Christ-Dieu, le centre et le sommet, la tête et le cœur de l'Église catholique ?

Regardez, messieurs, au-dessus de tous ces millions d'hommes dont la communion compose le corps mystique de Jésus-Christ, plus haut que tous les pasteurs, plus haut que tous les évêques, plus haut même que le pontife suprême, représentant visible de Jésus-Christ invisible. Regardez plus haut que la terre et plus haut que tous les soleils ; regardez jusqu'au fond du ciel même : voilà le Christ au sommet de la hiérarchie ; le Christ vivant, le Christ centre divin de toute l'humanité chrétienne régénérée en lui ; le voilà ! De ce cœur de l'Église, tout rayonne ; de cette tête de l'Église, tout descend, oui, tout ; toute la vérité, toute la charité, toute la sainteté, toute l'autorité, *omnis potestas*. L'autorité hiérarchique, ah ! la voilà qui descend de la tête du Christ sur notre pontife, de notre pontife sur nos évêques, de nos évêques sur nos pasteurs, et par nos pasteurs s'en va toucher jusqu'aux profondeurs les plus cachées de l'humanité populaire !

O divine hiérarchie, dans quelle lumière vous m'apparaissez ! O corps

mystique de Jésus-Christ, dont l'intérieur ne se découvre qu'aux regards des anges, mais dont la beauté extérieure se laisse voir à tous les yeux ! O Église catholique, à cette majesté sans égale, à cette harmonie sans pareille, ah ! déjà je vous reconnais ; et dans le premier élan de ma filiale admiration, je m'écrie : " O ma mère, vous êtes la plus belle et la plus harmonieuse de toutes les choses que j'ai jamais rencontrées sur la terre ! "

Mais, messieurs, ce qui rehausse les grandes figures et les grandes institutions, c'est le cadre historique que la Providence leur fait ; et ce qui agrandit ici ce phénomène de l'Église déjà si grandiose, c'est l'encadrement que Dieu lui a donné dans l'histoire ; encadrement le plus vaste et le plus magnifique, tel qu'il le fallait à la plus grande des choses ; encadrement des siècles, encadrement des espaces, encadrement de l'humanité.

Encadrement des siècles ! Laissons les quatre mille ans de préparation et de prophétie, et ne tenons compte que de sa vie rigoureusement historique, à partir de Bethléem, alors que l'Église avec l'enfant Dieu était couchée dans un berceau ; ou à partir du cénacle, alors que l'Église, baptisée dans l'Esprit-Saint, se résumait en douze hommes réunis dans une chambre. Depuis ce temps-là, vingt siècles bientôt auront passé sur la tête de l'Église. Et voilà son encadrement dans la durée ; quatre mille ans de préparations prophétiques, vingt siècles déjà d'existence historique, et devant elle un avenir indéfini !

Et si vous venez à songer que chacun de ces siècles a vu passer dans le giron de cette Église à peu près trois générations ; et si vous multipliez par le nombre même de ces générations le chiffre moyen de la communion catholique, c'est-à-dire deux cents millions d'âmes à peu près, formant la grande famille catholique, vous arrivez à un chiffre prodigieux, portant avec lui son éloquence et sa démonstration. Nous parlions tout à l'heure de valeur numérique. Ah ! si vous embrassez avec le présent la réalité du passé, voici bien autre chose : voici dix milliards de cœurs qui ont aimé l'Église, dix milliards de volontés qui ont obéi à l'Église, et cela, remarquez-le bien, dans la lumière et dans la liberté.

Et cette Église si magnifiquement encadrée dans les siècles de sa durée, ne l'est pas avec moins de magnificence dans l'immensité de sa sphère. Cette multitude prodigieuse dont nous venons de parler, elle n'est pas, comme ces foules qui encombrant les grands sanctuaires asiatiques, parquée dans les frontières de tels royaumes, entre les limites de telles montagnes, entre les rives de tels fleuves ; tous les espaces entrent dans sa sphère, et tous les peuples, plus ou moins, sont représentés dans ce concile des âmes rassemblées de tous les cieux et

de tous les rivages autour du cœur de l'Église. O Église catholique, ô reine de l'humanité grandissante, qu'il m'est doux, à moi votre fils, de vous saluer dans cette grandeur à nulle autre pareille ! Quel spectacle ravissant se découvre à mes regards ! voici qu'à travers vos longs siècles j'aperçois plus de dix milliards d'êtres humains suspendus à votre parole, attachés à votre cœur, soumis à votre sceptre ! Et tous ces êtres humains se lèvent de tous les rivages, du milieu de tous les peuples, de tous les rangs de l'humanité ; et tous réunis dans votre immense enceinte, formant devant le ciel et la terre une humanité telle que le monde n'en a jamais rencontré sur la terre, tous vous regardent, vous aiment, et vous crient de partout : " Ma mère ! "

Messieurs, la voilà embrassée dans son vaste ensemble, cette immense communion des âmes qu'on nomme l'église catholique ; la voilà avec la triple gloire de sa grandeur numérique, de sa beauté hiérarchique et de son encadrement historique. Le voilà, ce corps vivant ayant ses pieds sur la terre, sa tête dans le ciel, et ses bras étendus jusqu'aux derniers confins de la terre ; le voilà avec les millions et les milliards de membres qu'il meut à travers les espaces et les siècles ! Voilà le géant de la catholicité ; il s'atteste par sa présence ; il se trahit par sa grandeur ; il se défend par sa force ; il résiste par sa masse. *Mole sui stat.* Le voilà debout au centre de l'histoire et au centre de ce siècle, ému et frémissant autour de lui ; il s'impose aux regards ; il attire votre curiosité ; il sollicite votre attention, et, je ne crains pas de le dire, il défie votre indifférence. Il est là, aussi contemporain, aussi actuel, aussi vivant que vous-mêmes ; et rien qu'en se montrant il provoque l'admiration, commande le respect et brave le dédain ; et il vous dit, en vous regardant de toute sa hauteur de géant : " Me voici ; je suis le grand fait de l'histoire et du siècle. Vous ne pouvez me supprimer, et, bon gré mal gré, il faut que vous me regardiez, et qu'en me regardant vous me jugiez. "

Mais, messieurs, c'est assez vous montrer, dans l'Église considérée en elle-même, le prodige de sa grandeur et de sa beauté. Regardons-la maintenant dans le milieu qu'elle traverse, et nous allons y admirer un autre prodige encore plus grand, un prodige de résistance et de stabilité.

. II.

Quand même vous feriez abstraction du milieu où se produit ce grand fait et de l'ascendant qu'il exerce dans l'humanité ; quand même vous ne voudriez y voir qu'un phénomène isolé, sans rapport avec le mouvement des choses humaines et sans action efficace sur l'humanité, force vous serait encore de vous demander d'où vient et pourquoi ce

phénomène ; car le barbare lui-même, en passant devant les Pyramides, est forcé de se dire quelquefois : “ Qui a élevé ces colosses de pierres debout dans nos solitudes ? ” Mais, messieurs, il s'en faut bien qu'il en soit ainsi de ce corps de l'Église dont nous venons de regarder en passant les gigantesques proportions et la magnifique architecture. Il s'en faut bien qu'il demeure là isolé, immobile, comme ces tombeaux des Pharaons dans le silence du désert, sans contact avec l'humanité et sans action sur elle. Il a vécu dans un milieu dévorant qui eût suffi à le faire périr cent fois, si l'impérissable et le divin ne vivaient en lui.

Aussi, messieurs, après avoir vu le colosse en lui même et dans son imposante stature, pour mieux entendre le prodige que Dieu a montré sous le ciel, il faut le regarder et le suivre dans le milieu où la Providence l'appelle à se mouvoir ; et vous allez découvrir ici, dans cette gigantesque institution, avec le miracle de sa grandeur ou de sa beauté, le miracle de son inébranlable stabilité au sein d'une perpétuelle et universelle instabilité.

La grande épreuve des choses appelées à vivre et à marcher dans le temps ; ce qui met en évidence leur force ou leur faiblesse, leur solidité ou leur fragilité, leur néant ou leur divinité, c'est le milieu où elles ont la vocation de vivre et de se mouvoir. Le milieu dévore ou fortifie les choses qui respirent et se meuvent en lui, selon les germes de décadence ou de vitalité qu'elles portent en elles-mêmes. Et plus ce milieu est rempli d'agitations et de secousses, d'ébranlements et de tempêtes, plus les institutions qui y passent sans mourir ou qui y demeurent sans faiblir, attestent l'inébranlable, l'immortel, le divin qui est en elles.

Et pour les créations de l'ordre moral, pour les institutions politiques, sociales et religieuses, trois choses surtout sont à redouter dans le chemin où elles marchent et dans la sphère où elles se meuvent : le mouvement des idées, le feu des passions, le choc des révolutions. Qu'y a-t-il sur la terre qui résiste longtemps à ces trois choses qui, pareilles aux tempêtes, déracinent, pulvérisent et bouleversent tout ici-bas, les idées, les passions et les révolutions ? Où sont les institutions même les mieux affermies que le souffle des idées n'ébranle, que le feu des passions ne dévore, que la violence des révolutions ne tue ou que leur contre-coup ne renverse ? Que dis-je ? où sont celles dont le temps seul, par sa marche victorieuse et par l'inévitable frottement des choses, ne triomphe bientôt ? Ah ! regardez passer ce vaste tourbillon que le temps emporte et où, sous les coups et les contre-coups des idées, des passions et des révolutions, tant de choses se mêlent et s'entremêlent, se croisent et s'entre-croisent, se choquent et s'entre-choquent, se brisent et se pulvérisent : où sont les institutions et les religions même qui à travers ces chocs et ces heurtements perpétuels gardent une intégrité inviolable dans une inébranlable stabilité ?...

Et maintenant, à cette grande lumière que l'histoire projette ici sur notre sujet, regardez l'Eglise catholique emportée dans un tourbillon pareil sur la route de ses destinées. Vous êtes-vous jamais demandé, messieurs, dans quel milieu l'Eglise catholique a dû vivre toujours et vit encore aujourd'hui ; quelle atmosphère il lui a fallu respirer ; sous quel soleil elle a dû passer et passe encore sous nos yeux, surtout au sein de cette mobile, changeante et ardente Europe ?

Ah ! si ce phénomène de grandeur colossale et de stabilité permanente ne s'était produit qu'au sein des mœurs stagnantes de l'extrême Orient, au milieu de ces peuples endormis dans des siècles de léthargie ; si surtout cette grande chose avait été mise sous la garde toujours armée d'un despotisme omnipotent et jaloux ; si vous trouviez là cette Eglise avec les proportions que j'ai montrées, parquée dans les frontières de la caste et les barrières de la nationalité ; si vous la rencontriez de siècle en siècle, ainsi défendue et protégée, et là, loin du mouvement des idées, de l'ardeur des passions et du choc des révolutions, s'assurant à elle-même un rempart contre tout assaut, un bouclier contre tout glaive et un abri contre tout orage, peut-être alors vous pourriez essayer de contester le miracle de la permanence et de la stabilité dans l'Eglise catholique, et vous pourriez dire avec quelque raison : " J'ai vu dans l'extrême Orient quelque chose de pareil. Là aussi j'ai vu des institutions gigantesques et des religions grandioses encadrées, elles aussi, dans de vastes espaces et dans des siècles lointains."

Mais, je le demande ici à tout observateur attentif et à tout juge impartial, en est-il réellement ainsi de l'existence terrestre de l'Eglise catholique, jetée, à ciel ouvert, sous le soleil brûlant de toutes les publicités, à travers le mouvement de toutes les idées, à travers le feu de toutes les passions, à travers les chocs de toutes les révolutions ? Faut-il, mes frères, faut-il vous rappeler ici et ce milieu tourmenté où l'Eglise se meut de secousse en secousse, et cette atmosphère troublée où elle marche de choc en choc, et ces âpres chemins où elle passe, d'abîmes en abîmes, à travers toutes les décadences et toutes les chûtes ?

Qu'y a-t-il de commun, je vous prie, entre ces religions mortes et ces hiérarchies immobiles et enveloppées de silence, couchées là-bas dans l'extrême Orient, pareilles à de vaste momies dormant dans d'immenses tombeaux, et cette religion catholique vivant, grandissant et se fortifiant au milieu de toutes les secousses, de toutes les convulsions et de tous les cataclysmes de cette terre toujours remuée, jamais tranquille ; toujours en agitation, jamais en repos ; terre volcanique de toutes les explosions politiques, sociales et religieuses ; terre classique de tous les champs de bataille, et non pas une fois, mais cent fois envahie et sacquée, foulée et refoulée par le flot de l'invasion passant et repassant san

cesse sur cette terre jonchée de ruines de tant de choses, des débris de tant d'institutions, et, si je le puis dire, des cadavres de tant de peuples ?

Comptez, messieurs, comptez, si vous le pouvez, combien de fois, depuis bientôt deux mille ans, dans le flux et le reflux des événements, les sociétés en Europe se sont transformées, faites, défaites et refaites autour de cette société catholique toujours vivante et toujours identique à elle-même ! Comptez combien de trônes, même les mieux affermis et les mieux défendus, se sont écroulés autour de ce trône de nos pontifes, le plus ancien et en même temps le plus jeune, le plus faible et en même temps le plus inébranlable de tous les trônes !... Comptez les dynasties qui ont passé dans le monde, pareilles à des voyageuses qui dressent leur tente pour un jour, devant cette dynastie plantée sur un roc immobile, et pareille à un arbre immortel poussant de plus en plus ses racines dans le sol de notre vieille Europe, à mesure que les siècles lui viennent et que les tempêtes le secouent davantage ! Comptez enfin les rois qui ont paru et disparu, et qui ont été et sont vus encore aujourd'hui courant, effarés et pâles, sur tous les chemins de l'histoire, à travers les ruines de leur puissance, et qui, de loin comme de près, et par la rapidité de leur passage et par le bruit de leurs chutes, acclament le miracle de cette royauté toujours debout au milieu de tant de catastrophes, et toujours calme parmi tant de tempêtes !

O Eglise ma mère, et voilà le milieu où vous avez vécu ; voilà l'atmosphère que vous avez respirée ; voilà les chemins par où vous avez passé ; voilà la terre que vous avez foulée ! Ah ! je devrais plutôt dire voilà la mer que vous avez traversée, mer toujours orageuse et éternellement mobile, où il nous a fallu guider à travers mille écueils le navire qui portaient nos destinées, comme elle-même toujours tourmentées et toujours flottantes !

Et vous voilà, cependant, traversant votre carrière d'agitations dans un calme divin, et étendant votre organisation immuable au milieu de l'universelle instabilité et de l'universel changement ! Vous voilà enfin, ô ma mère, telle que je vous ai vue à toutes les grandes étapes de votre vie, et telle que je vous retrouve encore aujourd'hui, ah ! aujourd'hui surtout, secouée plus que jamais par le passage des idées, des passions et des révolutions ; exposée à toutes les tempêtes qui remuent les nations, qui ébranlent les institutions, qui emportent les législations, qui pulvérisent les religions, qui balayent les doctrines et font voler au loin, à travers les espaces et les siècles, cette immense poussière formée par tous les écroulements et toutes les démolitions !...

Oh ! dites-moi, si vous le savez—*dic mihi si habes intelligentiam*,—comment dans ce milieu l'Eglise a-t-elle passé ? Comment dans cette

atmosphère l'Eglise a-t-elle respiré ? Comment sur tant de poussière l'Eglise est-elle debout ?

Ah ! si du moins, jetée par la Providence dans le tourbillon des événements humains, l'Eglise avait pu s'assurer avec le privilège de l'abstention le bénéfice de la sécurité ; si, comme il arrive quelquefois pour les petits Etats, dans les conflits des grands peuples, l'Eglise avait pu se renfermer dans une neutralité impartiale, désintéressée et tranquille ! Mais non ; son existence terrestre l'enchaînait partout aux agitations de la terre ; son domaine temporel, garantie et nécessité de son indépendance spirituelle, suffisait seul à l'entraîner plus ou moins dans l'orbite enflammé des révolutions et à la précipiter, par la force des choses, dans des crises où toute autre puissance que la sienne eût trouvé cent fois l'occasion de périr.

Et même, en dehors des secousses que donnait au trône séculaire de la papauté ses relations obligées avec les royautes et les républiques de la terre, la grandeur de sa puissance morale devait armer contre elle les jalousies de tous les despotismes humains et lui créer, de siècle en siècle, les situations les plus difficiles et les plus périlleuses. La neutralité pour l'Eglise ? Oh ! non, jamais ! La vie de l'Eglise, c'est, entre des conflits toujours anciens, toujours nouveaux et toujours inévitables, la neutralité impossible ; et la grande réalité de notre histoire, si vous voulez que je la dise, la voici : c'est l'Eglise non-seulement toujours agitée, mais l'Eglise toujours compromise et toujours menacée !

O sainte Eglise de Dieu, si du moins, à défaut de neutralité, vous aviez pu vous faire de votre obscurité un bouclier contre les violences des hommes et les violences des choses, en ne prenant à tout ce qui remuait le monde qu'une part secondaire ! Mais non ; jamais institution ne prit dans les événements qui ont agité l'humanité une part plus prépondérante. Parmi les grands acteurs qui apparaissent sur la scène de nos drames historiques, ni homme, ni peuple, ni institution n'y a joué un rôle comparable à votre rôle. Des heures sonnèrent dans votre histoire où un mot, un signe, un geste de vous précipitait l'Europe sur l'Asie, l'Occident contre l'Orient, la civilisation contre la barbarie. Et les crises des sociétés, et les luttes des peuples, et les chutes des rois eux-mêmes, précipitées par l'ascendant de votre autorité conspirant avec la volonté des peuples, montraient au monde, dans l'éclat des plus grandes crises sociales et des plus grands événements humains, la part souveraine que la Providence vous faisait dans la marche des choses et les mouvements des sociétés ! Et au milieu de tant de secousses et de déplacements, où donc aviez-vous placé votre centre d'action ? Au sein de cette humanité si mobile et si tourmentée, à son sommet le plus

élevé, à Rome, à Rome, c'est-à-dire au plus haut lieu du monde. Et partant, élevée sur les hauteurs, il était dans votre destinée, comme dans les destinées du cèdre et du grand chêne, de recevoir les plus grands coups de vent qui devaient se déchaîner et les plus grands coups de foudre qui devaient éclater sur la terre.

Encore si, dans ce long et âpre chemin, l'Église avait pu passer comme une étrangère, ne rencontrant d'autres dangers que les nécessaires contre-coups des événements ! Mais quand on vient à considérer que pendant près de deux mille ans l'Église catholique a rencontré l'hostilité partout ; quand on pense que pendant une si longue vie elle a dû passer à travers toutes les puissances et toutes les forces humaines conjurées et évoquées contre elle ; quand on songe enfin qu'elle a subi la conspiration permanente des erreurs, des passions et des révolutions, ses éternelles ennemies, on se demande : « Quelle est donc cette institution qui a la vie assez dure pour passer non-seulement à travers tant de ruines capables de l'arrêter, à travers tant de secousses capables de la briser, mais encore à travers tant de forces capables de la tuer, non-seulement une fois, mais cent fois, mais mille fois ? »

La voyez-vous d'ici, cette voyageuse marchant non-seulement vivante mais calme, mais sereine, sous le feu continu de tous les ennemis qui la harcèlent et la tourmentent ? La voyez-vous comme elle poursuit sa carrière de combats à travers tout ce qui l'attaque, à travers tous les schismes et toutes les hérésies, à travers toutes les philosophies et tous les rationalismes, à travers toutes les sciences et toutes les littératures, à travers toutes les presses et tous les journalismes, à travers tous les livres et toutes les brochures, à travers tous les sophismes et tous les mensonges, à travers tous les dénigrement et toutes les calomnies ?

Ce n'est pas assez dire, les forces sociales elles-mêmes lui font une guerre perpétuelle, et elle passe à travers tous les despotismes et toutes les tyrannies, à travers toutes les libertés et toutes les anarchies, à travers toutes les constitutions et toutes les légalités, à travers toutes les politiques et tous les machiavélismes, à travers toutes les proscriptions et tous les ostracismes, à travers toutes les jalousies royales, consulaires et impériales, à travers toutes les tracasseries administratives, bureaucratiques et législatives, à travers toutes les persécutions populaires, démagogiques et révolutionnaires !

Eh bien, oui, tout cela, dans le milieu dévorant où se meut l'Église, tout cela s'est rencontré et se rencontre encore ; tout cela, devant elle, derrière elle, autour d'elle, s'accorde et conspire sur la terre contre cette fille du ciel ; tout cela, de tous les points de l'espace et de la durée travaille à la harceler, à la vexer, à la frapper ; tout cela essaye, mais en vain, de briser l'infrangible, de blesser l'invulnérable et de tuer l'immortelle !

Je le demande, messieurs, à votre impartiale raison, un tel fait plus de dix-huit fois séculaire, s'accomplissant dans de telles conditions, se perpétuant dans un tel milieu, est-ce un fait ordinaire, et se peut-il qu'un tel phénomène n'ait rien que d'humain? Quoi qu'il en soit ici du caractère rigoureusement divin que je ne montre pas directement, ce phénomène si visible et si palpable, en apparence si simple et en réalité si étrange, pouvez-vous ne le pas voir? Pouvez-vous même ne pas vous en étonner? Ne parle-t-il qu'à vos yeux et ne dit-il rien à vos intelligences?... Ah! ce géant de l'histoire religieuse, qui poursuit, dans le milieu dévorant que nous venons de voir, sa marche toujours victorieuse; ce géant, qui a bu en passant à tous les torrents de la tribulation, vous dit en élevant la tête, comme le guerrier de l'Écriture: "Je suis le miracle de la force et de la stabilité, comme je suis le miracle de la grandeur et de la beauté"; et il ajoute, ce qui nous reste à voir: "Je suis le miracle de la puissance et de l'efficacité.

III

Que serait ce prodige de la grandeur et de la beauté, ce prodige de la force et de la stabilité, si le catholicisme passait sur la terre sans autre résultat que de montrer, par son attitude sublime, sa grandeur sans égale, et par sa résistance séculaire, son invincible force? Le catholicisme, s'il s'arrêtait là, serait encore, sans doute, un phénomène deux fois prodigieux; mais il ne serait vraiment qu'un phénomène, une apparition, un spectacle, une sorte de grandeur d'apparat se produisant, sous les regards des générations étonnées, sur cette scène immense formée par les espaces et les siècles. Mais il s'en faut bien que là se borne, dans l'humanité, le passage de cette grandeur et l'apparition de cette force; et, après les deux prodiges que nous venons de voir, j'en aperçois un troisième, encore plus étonnant que les deux autres; je veux dire l'inexprimable prodige de son influence et de son efficacité.

Malheur à ceux qui ont ici des yeux pour ne plus voir; malheur à ceux-là surtout qui, à travers le nuage des sophismes, des erreurs, des préjugés et des passions, ne peuvent plus voir, et beaucoup moins admirer, le phénomène le plus étonnant et le plus grandiose de l'histoire de l'humanité: je veux dire l'incomparable action de l'Église au milieu des générations formées par elle. Quelle action? demandez-vous. Action intérieure et action extérieure, action latente et action visible; la première expliquant la seconde; et l'une et l'autre si prodigieuses, que ce m'est un embarras de vous dire laquelle des deux a droit de vous ravir et de vous étonner davantage.

Action *intime* d'abord. Manifestement, ce qui se démontre plus efficace dans l'humanité, c'est ce qui agit sur son fond. Pour prendre

un ascendant puissant dans les choses et sur les hommes, il faut aller au cœur des hommes et à l'intime des choses. Or l'action intime, mystérieuse, latente, que l'Eglise catholique a exercée et exerce partout et toujours sur le fond de la vie humaine, comment vous la dire en un si rapide discours?... Il me faudrait ouvrir ici, au plus profond de l'humanité, des horizons immenses et des perspectives sans limites.

Cette force vraiment catholique, c'est-à-dire universelle, savez-vous comment elle agit et quel est le mystère de son efficacité? Le voici. Elle agit dans le fond de l'humanité comme la sève au sein de la terre, comme agit, au sein de toute la nature, cette force cachée, mais puissante, qui fait tout germer, fleurir et fructifier; elle agit dans un silence divin; silence fécond, qu'un poète philosophe nommait, avec une simplicité sublime, le *silence des bonnes choses*, et qui, dans l'humanité comme dans la nature, prépare lentement, mais sûrement, les riches floraisons et les créations splendides.

Pourquoi, pensez-vous, l'Eglise catholique a-t-elle laissé partout dans l'histoire les vestiges éclatants de son passage? Ah! n'en doutez pas, parce qu'elle a agi divinement sur le fond de notre vie. Car, selon la remarque d'un libre penseur de ce temps, ce que le "catholicisme a saisi par-dessus tout, c'est l'âme tout entière dans ses plus profondes entrailles." Qui jamais, en effet, comme l'Eglise, a touché aux entrailles, au cœur, à l'âme de l'humanité régénérée et transformée par elle? Quelle action intime! quelle influence cachée, mais profonde, sur l'homme, sur la famille, sur l'humanité même!

Qui a jamais su prendre, comme l'Eglise ma mère, par une action aussi forte qu'elle est douce, tout ce qu'il y a de plus profond dans la vie humaine; l'intelligence, la volonté, le cœur, tout l'homme enfin, avec toutes ses plus royales puissances? Qui s'est fait comme elle, si ce n'est le Christ lui-même, croire, aimer et obéir? Qui a vu comme elle, en un mot, l'âme humaine toute entière soumise, par son fond le plus intime, à l'empire de sa pénétrante et féconde action?

Et qui a, comme l'Eglise ma mère, touché au cœur de la famille humaine? Qui a su, comme elle, pénétrer jusqu'à son plus intime sanctuaire et porter son regard vigilant jusqu'aux sources mêmes de la vie? Qui a, comme elle, transformé à fond cette trinité humaine qui est la famille même; le père, la mère, l'enfant? Qui a mis à la place du despotisme marital et paternel l'autorité protectrice et dévouée? Qui a remplacé l'esclavage de la femme par la dignité de la mère? Qui a transfiguré l'enfant en mettant dans son âme la vie et sur son front la beauté de Jésus-Christ?

Et dans la société et pour la société, que fait l'Eglise au sanctuaire des âmes? Elle dépose et féconde par une action latente tous les germes

de la grande vie sociale ; elle met l'autorité en haut, l'obéissance en bas, l'ordre partout. Elle crée tout à la fois le respect de l'homme pour l'homme et la soumission de l'homme à Dieu, en montrant dans chacun et dans tous le même caractère et la même dignité de l'Homme-Dieu. Elle maintient, en un mot, au fond des âmes l'élément granitique de tout ordre social, la force mystérieuse sans laquelle nulle société sur la terre ne peut s'élever ni même se soutenir, à savoir l'amour souverain de la vérité absolue et de l'éternelle justice.

L'Eglise, en un mot, pose et développe dans le fond des institutions sociales comme dans le fond des âmes humaines tous les principes de la vie ; elle y sème par sa parole, comme le semeur jette le grain dans son champ, tout ce qui doit lentement, mais sûrement s'épanouir au soleil de l'histoire, les vraies notions de l'ordre, du droit, de la propriété, de la liberté, de l'égalité, de la fraternité, de l'autorité. Elle jette en un mot, aux entrailles et au cœur de l'humanité ces deux rayonnements qui font croître les grandes choses, comme le soleil fait croître les moissons : je veux dire la lumière de la vérité et la chaleur de la charité, Et un jour, en effet, grâce à cette action si divinement mystérieuse et si divinement féconde, toutes les grandes moissons apparaissent à la lumière des siècles, moissons des arts et des sciences, des vertus et des saintetés, des créations et des institutions, des nationalités et des civilisations ; et il advient que les miracles qui éclatent au dehors ne sont que l'explosion spontanée de tout ce qui germait au dedans.

Ah ! messieurs, un regard, un regard seulement, je vous prie, sur ce panorama universel où les œuvres de l'Eglise se révèlent au grand jour ! Ah ! qui comptera et appréciera jamais, et dans l'ordre matériel, et dans l'ordre intellectuel, et dans l'ordre artistique, et dans l'ordre moral, et dans l'ordre social, les chefs-d'œuvre dont elle a embelli la terre, les grands hommes qu'elle y a créés, les saintetés dont elle l'a ornée, les institutions dont elle l'a enrichie et les civilisations qu'elle y a fait éclore ?

Qui a élevé ces hôpitaux, ces Hôtels-Dieu, ces asiles, ces refuges qui abritaient ici la vieillesse, là l'enfance, toutes les misères de l'humanité, toutes les spécialités de la douleur ? Qui a fondé ces monastères dénoncés aujourd'hui comme les asiles de la paresse et de l'oisiveté, et où cependant le travail, la patience et le courage sortis du sanctuaire conservaient les chefs-d'œuvre d'une humanité disparue, pour en faire l'héritage de nos sociétés oublieuses et de nos générations ingrates ? Qui donc, la sueur au front, la fatigue aux membres, a porté sur tant de terres stériles la joie et l'honneur de la fécondité ? Qui donc, durant de longs siècles, a déchiré ses mains, ensanglanté ses pieds et bu à longs traits la souffrance, pour arracher ce vêtement de ronces et d'épines qui déshonoraient notre sol et hérissaient nos champs ?

Et si de l'ordre matériel je m'élève ici vers des sphères plus hautes, que de créations, que d'enfancements encore ! Qui a multiplié comme elle, à travers ces longs siècles, et les chefs-d'œuvre de l'art, et les chefs-d'œuvre de l'éloquence, et les chefs-d'œuvre de la science, et les chefs-d'œuvre de la philosophie, de la métaphysique et de la théologie ? Qui a élevé si nombreuses ces cathédrales et ces basiliques dont la majesté étonne, dont la beauté ravit, et dont la perfection semble désespérer même le génie de l'art ? Qui a créé ces légions de docteurs, de savants, de philosophes, de métaphysiciens et de théologiens qui ont allumé à son foyer le flambeau de leur génie ? Comptez les savants, les poètes, les orateurs, les artistes, tous les hommes du premier ordre, qui ont inspiré leurs œuvres de son souffle divin... Entrez dans vos musées et dans vos bibliothèques, et là, parmi tant de choses futiles et vaines, pesez nos œuvres et nos livres ; œuvres grandioses, livres monuments, votre plus grande et parfois votre unique ressource alors que vous voulez vous-même entreprendre—ce qui devient de plus en plus rare aujourd'hui—une œuvre vraiment grande et vraiment sérieuse. Et alors demandez-vous ce que c'est que ce génie patient, infatigable, opiniâtre, intarissable et vraiment universel, qu'on nommerait, mieux que Châteaubriand, *génie du catholicisme*, se signalant, partout et toujours, par de tels miracles de puissance et de création.

Mais au-dessus de ces créations du génie, de l'art et de la science catholique, voici des créations bien autrement précieuses et bien autrement belles ; voici la plus magnifique moisson de saintetés, de martyrs, d'apostolats, de virginités, de dévouements, de sacrifices, d'héroïsme de toutes sortes.

Ah ! messieurs, tous ces héros et toutes ces héroïnes de l'apostolat et du martyre, du dévouement et du sacrifice, de la pureté et de la virginité, de la sainteté enfin ; tous ces hommes et toutes ces femmes, tous ces riches et tous ces pauvres, tous ces savants et tous ces ignorants qui, à force de courage et d'intrépidité, ont dépassé le niveau général de notre humanité et ont élevé d'un degré sublime l'honneur de notre race, les avez-vous comptés ? Regardez, les voilà sortis de tous les rangs et de toutes les conditions de la catholicité ; les voilà tous élevés sur les genoux de l'Eglise ; les voilà, ces grandes figures de l'histoire, ces vrais grands hommes de l'humanité ; les voilà portant au front l'auréole des gloires humaines, gloire de toutes les charités, gloire de toutes les humilités, gloire de toutes les obéissances, gloire de toutes les abnégations, gloire de tous les sacrifices, gloire de toutes les virginités, gloire de tous les apostolats, gloire de tous les martyrs, gloire de tous les héroïsmes, en un mot, gloire de toutes les saintetés ; les voilà brillant, plus éclatantes que les étoiles au firmament, dans le ciel radieux

de l'Eglise catholique ! Combien sont-elles, ces figures incomparables debout à tous les horizons de l'histoire, sur tous les points élevés de l'humanité ? Combien sont-ils, ces saints sortis de cette Eglise toujours féconde ? Ah ! demandez à la terre, qui porte la trace de leurs pas ; à l'humanité, qui garde le souvenir de leurs bienfaits. La terre et l'humanité vous répondent ensemble : Nous les avons vus passer, et sous toutes les formes ils étaient des millions : millions de vierges, millions d'apôtres, millions de martyrs, millions et millions de saints."

Ainsi, non-seulement l'Eglise a multiplié partout les chefs-d'œuvre du génie, de la science, de l'art ; elle a fait mieux que tout cela ; elle a multiplié partout les grandes figures de l'humanité, ce que je ne crains pas de nommer *les hommes chefs-d'œuvre*.

Et puis, au-dessus des hommes et de leurs œuvres, regardez. Voici toutes les institutions sorties de ce sein toujours jeune, phalanges aussi multiples que les misères humaines, légions illustrées par leurs bienfaits, qui passent en laissant dans les siècles une trace éclatante, et montrant au soleil de ces siècles, comme leur gloire immortelle, et les générations éclairées par leur parole, et les générations consolées par leur amour, et les générations sauvées par leur zèle, et quelquefois des peuples créés par leur dévouement et par leurs sacrifices ! Que dirai-je ! Ici les noms seuls déborderaient par-dessus l'étroite limite d'un discours, et je ne puis à vos yeux qu'entr'ouvrir les horizons. Allez à l'orient, allez à l'occident, allez au midi, allez au septentrion ; l'Eglise est partout devant vous, et la voilà partout couronnée de la gloire de ses œuvres. Vous ne pouvez faire un pas dans les grandes routes de l'histoire sans rencontrer un de ses vestiges, sans toucher une de ses œuvres, sans vous heurter à l'un des monuments laissés sur son passage. Oui, si large et si profond est le sillon qu'elle a creusé partout, qu'on la reconnaît encore, dans d'ineffaçables vestiges, là même où elle a cessé d'exister. Là, pour attester ce qu'elle y fut un jour, les ruines parlent, les tombeaux sont éloquents et les déserts eux-mêmes prennent une voix pour témoigner encore de la fécondité de cette grande institution chrétienne qui, pareille au Christ son divin époux, passe partout en faisant le bien.

Mais, messieurs, l'œuvre des œuvres de l'Eglise, le chef-d'œuvre de ses chefs-d'œuvre, ce sont les grandes nationalités ; c'est par dessus tout la fleur brillante et parfumée des grandes civilisations chrétiennes ! Chose prodigieuse, hélas ! et trop oubliée, les grandes nations du monde nouveau ont été formées dans les bras de l'Eglise ; et depuis que son drapeau s'est levé sur le monde, jamais et nulle part, ni un peuple ni un homme n'a pu naître à la civilisation qu'à l'ombre de ce drapeau. Toutes les civilisations, j'entends les vraies civilisations, celles qui

élèvent l'homme à la grandeur morale, sont sorties de son souffle, et toutes plus ou moins demeurent marqués de son signe. Et j'entends des hommes qui demandent à l'Eglise de se réconcilier avec la civilisation ! Dérision amère, ironie ingrate et cruelle ! "Quoi ! vous dit l'Eglise, me réconcilier avec la civilisation ? Mais la civilisation, c'est moi-même ; et vous ne pouvez plus faire l'histoire de la civilisation, d'un seul peuple, sans y mêler mon nom et sans y montrer ma main."

J'en appelle au témoignages des nations. Peuples du Nord et peuples du Midi, races de l'Orient et races de l'Occident, sociétés civilisées et sociétés barbares aussi, rendez ici ce témoignage. Un jour vous avez vu vivre, combattre et triompher avec toutes les saintes causes l'Eglise catholique ma mère. Et si elle ne vous demeure plus dans toute sa réalité vivante, elle se survit dans ses œuvres, ses monuments et ses souvenirs ; car tout crie encore au milieu de vous : "C'est ici qu'elle a vécu ; voici les débris de ses chefs-d'œuvre ; voici les souvenirs incrustés dans un airain indestructible et un ciment immortel ; voici la trace de ses saints ; voici les vestiges de ses apôtres ; voici le sang de ses héros ; voici les tombeaux de ses martyrs !..."

O Eglise ma mère, c'est votre gloire sans pareille qu'on ne puisse, sans vous voir, regarder dans l'histoire, et que, bon gré mal gré, vos ennemis comme vos amis reconnaissent partout la trace de vos pas. Jamais nom n'a retenti comme votre nom ; jamais action n'a éclaté comme votre action ; jamais puissance ne s'est déployée comme votre puissance, et jamais gloire sur la terre n'a brillé comme votre gloire ! Les cieux racontent la gloire de Dieu, *cæli enarrant gloriam Dei* ; la terre raconte votre gloire, ô ma mère ! ou plutôt vous même vous êtes comme un ciel sur la terre ; et mieux que les étoiles au fond du firmament, vos œuvres brillent au fond des siècles illuminés par vous avec une splendeur qui ne s'effacera plus, et ces œuvres vous rendent un invincible témoignage ; elles disent : "L'Eglise catholique, c'est la plus grande chose de la terre !"

Messieurs, voilà sous ses principales faces le grand fait religieux ; voilà la religion qui se présente devant nous dans sa majesté séculaire et dans son actualité vivante. Elle se pose en face de ce siècle affamé de progrès, et elle nous dit à tous : "Vous cherchez la religion assez grande, assez stable et assez puissante pour marcher à la tête de l'humanité ; la religion capable de lui imprimer le sceau de sa grandeur, capable de lui communiquer le principe de sa stabilité, capable de la féconder par sa propre puissance. Me voici ; cette religion, c'est moi-même, moi que vous accusez d'arrêter l'essor de la civilisation, moi que vous dénoncez chaque matin comme l'obstacle au progrès du monde moderne ; me voici devant vous. Regardez-moi telle que je vous

apparaît dans la lumière du siècle et de l'histoire, moi le plus grand miracle de grandeur et de beauté ; moi le plus grand miracle de durée et de stabilité ; moi le plus grand miracle de puissance et d'efficacité ; moi, enfin, le plus grand fait de l'histoire et la plus grande réalité du siècle !"

Messieurs, ce fait si grandiose, si séculaire et si actuel tout ensemble, vous pouvez essayer de le proclamer inutile, suranné, désastreux même ; vous ne pouvez en ébranler la certitude invincible ni en nier l'incomparable portée. La libre pensée a beau affecter de le couvrir de ses mépris superbes et de ses dédains transcendants, ses efforts pour le renverser protestent contre ces mépris et ces dédains. Une chose ici est plus superbe que tous ces mépris, c'est la chose méprisée ; une chose est plus transcendante et monte plus haut que tous ces dédains, c'est la chose dédaignée. Vains efforts de la faiblesse pour contester le miracle de la grandeur ; vaines clameurs du barbare insultant au passage l'immobile, mais indestructible majesté de la Pyramide !

Ah ! messieurs, une fois au moins, dans le recueillement de vos pensées et dans le silence de vos passions, donnez à votre raison attentive ce spectacle sans second sur la terre. Une fois dans votre vie, mesurez du regard le géant tout entier, et dans la masse qu'il déploie, et dans le milieu qu'il traverse, et dans l'action qu'il exerce. Ne vous heurtez pas à un détail, embrassez tout l'ensemble. Et pour cela, élevez-vous bien haut et dans le monde des idées et dans le monde des faits, assez haut pour embrasser, dans le rayon d'un même regard, cette grande chose, le plus haut sommet de la religion, comme la religion est elle-même le plus haut sommet de l'humanité. Regardez-la comme la regardait l'aigle de Meaux, en planant d'un vol sublime sur les plus hautes cimes. Surtout que le nuage du préjugé n'offusque pas la clarté de votre regard. Et si, dans la splendeur de cette vision, vous n'êtes pas encore forcés de vous écrier : " J'ai vu passer dans l'humanité l'institution *divine*," force vous sera au moins de vous écrier : " J'ai vu passer la plus grande chose humaine " ; et qui que vous soyez, la vérité arrachera de vos âmes sincères cet aveu que naguère elle arrachait au protestant Macaulay, alors que, sous le rayonnement d'une invincible évidence, il disait : " Il n'existe pas, il n'a jamais existé " sur cette terre une œuvre aussi digne d'examen et d'attention que l'Eglise catholique romaine."

J. FÉLIX.

(A continuer.)

L'ORIGINE DES ZOUAVES PONTIFICAUX.

Le comité central des *Œuvres pontificales et du Denier de Saint Pierre* a publié le compte rendu de l'assemblée qui a été tenue à Malines, le 29 janvier dernier, le lendemain de l'installation de Sa Grandeur Mgr. Dechamps comme archevêque métropolitain de Belgique. Cette intéressante brochure contient le rapport présenté, au nom du comité diocésain de Gand, par M. Verspeyen ; et le rapport général de M. le comte de Villermont sur les œuvres pontificales, et notamment sur le recrutement et l'armement des zouaves. Ces deux rapports sont écrits sous l'empire d'une profonde et sincère conviction. On y retrouve les accents d'une foi vive et d'un dévouement sans réserve à la sainte cause de l'Eglise, et d'attachement au Saint-Siège.

La lecture des rapports terminée, Mgr. l'archevêque de Malines s'est exprimé à peu près en ces termes :

“ M. le comte Villermont, en vous racontant l'origine de l'œuvre des zouaves, a fait allusion à un entretien d'où elle serait sortie. Il y a là une attribution de mérite dont nous avons à nous décharger tous les deux. La vérité, l'exacte vérité, la voici, et elle mérite d'être constatée.

“ Je rentrais chez moi un soir, vers huit heures. On me remit un billet sans signature, portant seulement ces mots : *Venez tout de suite rue Terre-Neuve, numéro 105.* L'heure était avancée, le lieu du rendez-vous écarté : j'hésitais à me rendre à cette singulière invitation, lorsque, en examinant le billet avec plus d'attention, je reconnus l'écriture de Mgr. de Mérode.

“ Je pars aussitôt. J'arrive à la maison indiquée. Au pied de l'escalier, je trouve une personne à laquelle je demande qui m'a fait venir. On me répond : “ Montez, quelqu'un vous attend.”

“ Je trouvais le général de Lamoricière se promenant sur une carte d'Italie. “ Voilà, me dit-il, trois mortelles heures que je vous attends. “ Je pars demain pour Rome ; si je n'ai à combattre que la Révolution, “ je suis certain du succès. Si un gouvernement s'en mêle, je sera “ battu, peut-être, mais je ferai rougir l'Europe.”

“ Le lendemain, après ma messe, je trouve le comte de Villermont à la sacristie. Je lui raconte, sous le sceau du secret, mon entrevue de la veille. “ Lamoricière part ; le laisserons-nous partir seul ? Mon interlocuteur me regarde avec l'air dont tout à l'heure il prononçait son *Credo* !

Il me fit cependant des objections sur les difficultés de l'entreprise. Mais après quelques instants d'entretien, nous étions d'accord ; l'œuvre des zouaves était fondée.

“ Vous le voyez, Messieurs, le vrai fondateur de l'œuvre des zouaves, ce n'est ni le comte de Villermont ni moi : c'est le général de Lamoricière.

“ On vous a parlé tantôt de la puissance des actes. Voilà un acte !... Le rapporteur de Malines disait que le discours de M. Thiers a eu une si grande puissance, parce que tous les actes accomplis pour la défense du Saint-Siège avaient préparé, avaient formé l'opinion publique. Eh bien ! ce sont les vaincus de Castelfidardo qui ont engendré les vainqueurs de Mentana.

“ Puisque je parle de Lamoricière, j'ai une autre erreur encore à rectifier. On dit souvent que le général était venu en Belgique avec trois Français. Non, il y est venu seul. et il n'y a vu que trois personnes : Mgr. de Mérode, moi et un géomètre de Bruxelles, M. Cattoir, qui, malgré ses nombreuses occupations, a suivi le général et a pris en passant le plan d'Ancône, qui lui servit plus tard pour sa glorieuse défense.

“ Si M. Verspeyen est en relation avec l'écrivain qui prépare l'histoire des témoins de Pie IX, je le prie de lui faire connaître de ma part ces faits.

“ Il faut toujours être exact et rendre justice à tous. Au dernier Congrès de Malines, la France a entendu, dans le discours de M. l'abbé Brouwers, un mot qu'elle n'est point habituée à entendre : “ Vous êtes vaincus ! ” C'était vrai, et Mgr. Dupanloup, assis à mes côtés, l'entendit fort bien aussi.

“ Depuis lors, en France, dans un très beau discours, il y a encore eu une inexactitude à notre préjudice. Soyons fiers de nos gloires, messieurs, et sachons revendiquer la part qui nous revient dans les œuvres pour la foi, pour Pie IX.

“ Redoublez donc d'efforts. Attachez-vous de plus en plus à faire de ces actes qui déterminent la sainte contagion de l'exemple. Quant à moi, je ne négligerai rien pour seconder vos efforts.

“ Je disais hier à mon clergé que l'évêque ne peut tout faire par lui-même. Il faut des aides, des coopérateurs. Ces coopérateurs sont comme les rayons qui partent du centre et vont porter la lumière et la vie sur tous les points. Le centre ne se donne pas un bien grand mouvement. Sa fonction est surtout de tenir ferme. Eh bien ! Messieurs, je vous le promets, je tiendrai ferme ! ”

CAUSERIE.

A quelques dix lieues de Québec, dans une vallée où les rivières roulent des pailletes d'or, il existe, depuis près d'un siècle, disent les anciens, un homme dont l'éternelle jeunesse tient du prodige, et dont la singularité d'esprit et de manières a fait l'amusement continuel de ceux qui l'ont connu. Evidemment né pour les succès de théâtre, prédestiné au genre comique, la nature lui avait donné tout ce qu'il faut pour imiter ses semblables. Sa grande taille, sa figure à l'antique, la souplesse et l'égalité de sa désinvolture, lui assuraient sur la scène des succès que Palina aurait enviés, que Roscius n'aurait jamais rêvés et qui lui auraient ouvert, du premier coup, les portes de l'immortalité. Malheureusement, pour les amateurs du Vaudeville et du pays, les théâtres qu'il fréquenta, ne répondant pas à la haute idée qu'il avait de la puissance du geste et du charme de la déclamation, notre compatriote s'arracha violemment aux doux plaisirs de la vie artistique, et chercha dans une autre sphère, une scène plus élevée et plus digne, un parterre plus sympathique et plus généreux.

* * *

Il avait alors 25 ans, l'âge intéressant des châteaux en Espagne, des déclarations d'amour incomprises, des projets aussitôt évanouis que rêvés. Faisant exception à la loi commune, notre compatriote sut se mettre, de bonne heure, audessus de toutes ces misères. Craignant pour son repos la compagnie d'une femme taquine et acariâtre, il avait résolu héroïquement de porter toute sa vie les glorieuses livrées du célibat, afin de ne pas voir abrégés ses jours par les tempêtes du ménage. Ce vœu de son printemps a fidèlement reçu son exécution, et c'est là, dit-il, la dernière consolation qui lui reste dans son heureuse vieillesse.

On a vanté la vertu de Scipion en Espagne. Les anciens n'étaient pas forts. En effet, voici un trait qui relègue le grand général parmi les nains en fait de vertu, et beaucoup prétendent que si notre concitoyen avait été comme lui, à la tête des armées romaines victorieuses, Plutarque aurait écrit un volume entier pour dire ce qu'il n'aurait pas fait.

Étrange et singulière contradiction. Son père, citoyen éclairé et ami des lettres, avait été un des zélés soutiens du séminaire de cette ville. Son fils, à la vue de ces murs seulement, avait contracté de bonne heure

une étrange aversion pour les classiques. Il n'avait jamais voulu dépasser les éléments ; un charme singulier l'attachait et le retenait aux commencements en toute chose ; l'alphabet était, pour lui, la clef de l'univers, il s'était voué à son triomphe. Méprisant la syntaxe, repoussant la méthode et les belles-lettres, il avait confondu sa famille alarmée, en lui disant que puisque l'on peut parler sans savoir l'orthographe, on peut également écrire sans savoir la grammaire. Les parents, foudroyés par cet argument sans réplique, n'objectèrent plus, et leur ardent et spirituel neveu, libre de toute entrave, s'élança dans la carrière avec l'ardeur déployée jadis en Europe, par l'immortel chevalier dont l'impitoyable Cervantès nous a raconté la mirebolante histoire.

* * *

D'un caractère vif et passionné, il n'hésita pas longtemps sur le choix d'une carrière. Propre à tout, le théâtre, l'armée, la marine, le génie, (celui que l'on appelle *civil*), lui tendirent successivement les bras ; il les dédaigna. Sa mère, ayant cru reconnaître en lui quelques traits de ressemblance physique avec Saint-François-Xavier, aurait désiré l'envoyer au Japon comme missionnaire. La sainte femme ! Mais sans être irréligieux, notre compatriote professait alors, en matière de religion, le principe que l'on a appliqué plus tard à la politique, sous le nom de non-intervention, et qu'il résumait dans un mot très profond : " chacun ses affaires." D'ailleurs il était casanier, et sujet à la nostalgie dès qu'il cessait de voir les rives de son pays. Il avait donc renoncé de bonne heure aux voyages et s'était consacré avant tout à sa patrie, à son clocher. Il aurait été cruel de nous priver de ses services. Heureux pays! . . .

Ayant entendu un jour quelqu'un faire l'éloge de Pothier, il se sentit appelé intérieurement à l'étude de la loi, comme autrefois Lafontaine s'était aperçu qu'il était poète en entendant lire de la poésie. Peu à peu, l'amour du contentieux s'emparant de son esprit, il voulut se faire avocat. Il voyait déjà les clients lui sourire, les juges le désarmer par un regard bienveillant, la fortune entasser ses faveurs auprès de lui. Armé de la loi comme d'une massue, il voulait, lui aussi, faire la guerre à tous ces monstres qui, sous le nom d'abus, d'injustice et d'oppressions, déshonorent une société civilisée, et ramener sur le sol du Canada l'âge d'or de la justice et de la paix. Mais pour arriver là, il fallait du temps et de l'étude ; or notre compatriote était trop pressé pour attendre, et trop désœuvré pour étudier.

Malgré les réclamations de sa grande âme, il se résigna, après une lutte courageuse contre ses plus nobles instincts, à n'étudier que le notariat. Ses amis lui reprochèrent cette faiblesse, mais ils ne purent changer ses résolutions, et, après quelques années de succès plus ou moins étonnants

aux quilles ou au billiard, avec quelques-uns des clients de son patron, il vint se présenter devant ses juges, avec l'aplomb de Pie de la Mirandole, prêt à soutenir des thèses sur tous les contrats, *et quibus dam aliis*. L'esprit, paré de quelques axiomes juridiques empruntés à un recueil aujourd'hui épuisé, la mémoire farcie de textes et de citations fossiles, il fit briller, à leurs yeux, des aperçus tellement nouveaux sur les successions, les douaires, la divisibilité et l'indivisibilité des obligations, que les juges, satisfaits de l'air et de la doctrine, le reçurent, séance tenante, *in docto corpore*. Ils lui donnèrent une commission par laquelle il avait le droit de constater *par devant lui*, et d'une manière authentique, jusqu'à inscription de faux, les engagements entre vifs ou à cause de mort, unilatéraux ou bilatéraux de ses concitoyens, hommes ou femmes, présents et futurs, nés et à naître. Un grand vide venait de se faire dans toutes les autres professions!... Notre compatriote s'était coupé les ailes!...

* * *

Les institutions que notre concitoyen a fréquentées dans son bas âge, ont laissé si peu de traces dans son esprit, que nous n'avons jamais été capable de découvrir à quelle école il appartenait sur la question de l'éducation. Est-il payen, est-il chrétien? Grave question que l'avenir résoudra peut-être!.....En attendant, nous pouvons ajouter qu'il se rapproche des *payens* par son respect pour la liberté individuelle, de même qu'il se confond avec les *chrétiens* par son style et ses principes libres en fait d'orthographe. Mais comme notaire, il sait allier la dignité du Prêtre Romain à la bienveillance obligeante de Cendrillon. Depuis 60 ans, il a vu naître et mourir trois générations; il a tour à tour fait leurs contrats de mariage et leurs testaments, dansé à leurs noces et pleuré à leur enterrement. Se multipliant au besoin, il savait sortir à propos de sa juridiction et laisser l'empreinte lumineuse de sa plume, sur des choses pour lesquelles on aurait pu moins attendre de lui. Son zèle ne lui laissait de repos que ce qui était rigoureusement nécessaire pour débiter à quelques pratiques obligeantes, des poudres de per-nin-pin-pin, remède à tous les maux, des muscades de grenade, du raisin de Corinthe, des bijouteries dont le genre est aujourd'hui perdu, et quelques pièces de deutelle et d'indienne étonnante dont les picots rouges, verts et blancs étaient la coqueluche des bonnes Dames du temps!

* * *

Pendant cette longue période, le greffe du savant et estimable tabellion s'est enflé de bien des choses, dans lesquels, comme dans ses actes, les principes réactionnaires de l'auteur sur la grammaire, ont laissé des traces

éblouissantes. On sent, dans ces répétitions fréquentes et audacieuses de l'inobservance des règles reçues, combien il ressentait énergiquement le besoin de protester contre le despotisme des participes et l'injustice du régime indirect ! Loyal comme les royalistes, il voulait la franchise dans le rapport des mots, comme dans ceux des citoyens, et les obligations *indirectes* étaient son cauchemar. Pour les éviter, il aurait écrit dix lignes de suite en bon français, quitte à en mourir ensuite.

Il n'y a pas même jusqu'à la langue anglaise qu'il n'ait su dompter. Et tout le monde conviendra qu'il ne fallait pas être moins bon cavalier qu'Alexandre, pour arriver de suite à un pareil succès. Il ne se laissa désarçonner ni par la proposition, ni par le *th*, et, du premier coup, il écrivit en Anglais des choses que Milton et Cooper n'avaient pas dites avant, et que personne ne répétera après lui.

Ces succès dans des genres si variés ouvraient à notre compatriote les portes de la popularité. Il les referma modestement. Il aurait pu être au moins maire, mais il croyait n'avoir pas la tendresse nécessaire ; le mandat de député, si important alors, en l'éloignant de sa paroisse, lui aurait imposé trop d'obligations nouvelles ; il ne se laissa pas même tenter par cet appât, si recherché aujourd'hui. Dédaignant les hauteurs, ils se consolait de rester dans la plaine, par le plaisir qu'il éprouvait à s'épargner la fatigue de monter. Bon voisin d'ailleurs, il aimait à entretenir leur amitié par quelques-uns de ces petits procès, qui sont la pâture des cancans du village, et, s'il y avait eu, entre eux, un ruisseau où il aurait été possible de construire un quai, Dieu sait, si le Conseil privé de Sa Majesté n'aurait pas été appelé à décider si ce quai, avait fait varier le fil de l'eau d'un ou de plusieurs pouces ?

* * *

Arrivé aujourd'hui à 80 ans passés, notre compatriote a conservé toute la verve et le feu de sa jeunesse. Le style même qui faiblit généralement à cet âge avancé, reprend chez lui une vigueur nouvelle. Plus on l'étudie, plus on s'aperçoit qu'il échappe à la loi commune par tous les endroits, et les derniers coups de cette longue lutte contre la grammaire et les grammairiens, entreprise par lui depuis plus d'un demi siècle, ne seront ni les moins brillants ni les moins terribles.

Un admirateur du talent de ce monsieur a bien voulu nous communiquer une pièce de date récente, écrite dans le style original de notre auteur. Le lecteur jugera par lui-même des obstacles qu'il a eu à vaincre avant d'arriver à cette perfection.

Il s'agit d'une donation et des charges imposées au donataire. Voici une des clauses que nous copions textuellement :

“ Cette donation est faite en outre que le dit donataire et le dit dona-

teur vivront à la même table, pot, ordinaire tant et si longtemps qu'ils pourront le faire aisément, mais dans un cas que le dit donateur se trouverait incapable de se nourrir avec les mêmes aliments du dit donataire, le dit donataire s'oblige par ces présentes de donner, livrer, fournir à la demande du dit donateur, des aliments ou pension du goût et de la volonté du dit donateur, suivant son âge, santé capacité et à son goût pour lui susciter et vivre honnêtement et suivant ses désirs et selon sa vieille âge, à être donné et livré dans les temps où il ne sera plus capable de vivre avec le dit donataire de ses aliments, de plus le dit donataire sera tenu et obligé de loger, coucher, vêtir et entretenir le dit donataire, suivant son état proprement et nettement, fournir de chaussures, souliers, bottes, chapeaux et autres choses qui lui seront nécessaires à sa santé tel qu'un enfant doit faire à un père, lui rendre tous soins spirituels, le soigner en maladie, aller pour le curé et le docteur, les ramener à ses dépens, le blanchir et lui faire tout ce qui sera de juste et d'honnête tant et si longtemps que le dit donateur sera vivant, le tout à peine de tous frais dépens et dommages, de plus le dit donataire s'oblige et sera obligé qu'après le décès du dit donateur le faire inhumer dans le cimetière et lui faire dire et chanter un service suivant son état le jour de son inhumation et lui faire dire vingt messes basse de *requiem* pour le repos de son âme après sa mort. S'oblige le dit donataire de mener et ramener le dit donateur à l'église chaque fois qu'il en aura besoin pour affaires spirituelles de la dite paroisse de Saint-Avarice (Saint-Evariste) en tout temps de l'année."

La chambre des notaires qui demande à la législature locale des amendements à son acte d'incorporation, ne pourrait-elle pas demander quelque chose en même temps, pour l'amendement de cet homme-là ?

—*Journal de Québec.*

JULES D'AUBERT.

LETTRE DE L'ABBÉ COMBALOT.

M. L'abbé Cambalot nous fait l'honneur de nous écrire à l'occasion de la réclamation de Mgr. de Sura ; nous ne voulons pas priver nos lecteurs de cette lettre éloquentة ; ils y trouveront des aperçus consolants sur la condition actuelle de l'église et sur les résultats du futur Concile.—LOUIS VEUILLOT.

MON CHER AMI,

Mgr Maret nous apprend qu'il fait imprimer un mémoire destiné au

futur Concile général. Ce mémoire sera soumis au Souverain Pontife et à la Sainte Assemblée. Cette promesse réjouit nos cœurs catholiques. Mais pour que *notre joie soit pleine*, "*Gaudium nostrum sit plenum*," nous désirons ardemment que le livre de Mgr Maret tombe, comme un coup de foudre, sur ces trainards du gallicanisme qui, à l'exemple du correspondant parisien de l'*Indépendance belge*, croient et espèrent que le mémoire de Mgr. Maret sera un appel à l'opinion contre la vieille et absurde prétention de la doctrine de l'infaillibilité pontificale.

Celui qui a écrit cette phrase impie et si injurieuse pour Mgr Maret, ne sait ce qu'il dit. Avec un brin de cathéchisme, il comprendrait que ce qu'il appelle la vieille et absurde prétention de l'infaillibilité pontificale, est tout simplement l'une de ces immenses questions dont parle Mgr Maret, une de ces questions immenses dont le Concile œcuménique (tout l'univers catholique l'espère) sera saisi.

Sainte Catherine de Sienne a été le prophète des merveilles dont nous allons être témoins. Elle a annoncé en paroles éblouissantes de simplicité et de grandeur, les événements miraculeux qui commencent à se manifester. Cette virginale épouse de Jésus crucifié a dit à la Terre quelles seront les conséquences régénératrices du dogme de l'Immaculée Conception et du Concile œcuménique qui se prépare. Elle a célébré, quatre ou cinq siècles à l'avance, l'incomparable triomphe de la Papauté sur le paganisme, sur le satanisme et l'athéisme de la société moderne.

Sainte Catherine de Sienne avait prédit le grand schisme d'Occident. Elle avait travaillé avec un zèle infatigable à retenir dans l'obéissance et dans la soumission pour Urbain VI les Cardinaux français qui se préparaient à élire un anti-pape. L'immortelle vierge de Sienne n'eut pas le bonheur et la consolation d'arrêter cet immense scandale. Raymond de Capoue, biographe et confesseur de sainte Catherine, voyant la prophétie accomplie, la lui rappela quand elle vint à Rome sur la demande du pape Urbain VI. Catherine s'en ressouvénait, et elle ajouta :

" Comme je vous ai dit alors, que ce que vous aviez à souffrir n'était que du lait et du miel, je vous dis que ce que vous voyez à présent n'est que jeu d'enfant près de ce qui sera..."

Raymond de Capoue lui dit alors : Très chère Mère, après ces maux, qu'y aura-t-il dans la sainte Église ? Catherine répondit :

" A la fin de ces tribulations et de ces angoisses, Dieu, d'une manière imperceptible aux hommes, purifiera la sainte Église. Il suscitera l'Esprit des élus, et il en suivra une telle réformation dans la sainte Église et une telle rénovation des saints Pasteurs, que mon esprit,

“ rien que d'y penser, en tressaille de joie devant le Seigneur. Comme
 “ je vous ai déjà dit plusieurs fois, l'Épouse qui maintenant est, pour
 “ ainsi dire, toute défigurée et couverte de haillons, sera alors très belle,
 “ ornée de précieux joyaux, et couronnée du diadème de toutes les
 “ vertus.

“ Tous les peuples fidèles se réjouiront de se voir illustrés par de si
 “ saints pasteurs : les peuples infidèles eux-mêmes, attirés par la bonne
 “ odeur de Jésus-Christ, reviendront au bercail catholique, et se conver-
 “ tiront au véritable pasteur et Evêque de leurs âmes. Rendez donc
 “ grâce au Seigneur, parce que après cette tempête, il donnera à son
 “ Église une sérénité extraordinairement grande.”

Après avoir rappelé cette prophétie de sainte Catherine, le vénérable
 abbé Rorbacher, qui écrivait en 1844, ajoute :

“ Que voyons-nous à la fin de cette tempête de quatre ou cinq siè-
 cles ? Nous voyons précisément des merveilles dont la vue prophétique
 faisait tressaillir d'allégresse sainte Catherine de Sienne..

“ Nous voyons Dieu suscitant ou ressuscitant l'esprit de ses élus ;
 l'esprit de saint Léon et de saint Grégoire dans la chaire apostolique,
 l'esprit de saint Athanase, de St. Ambroise parmi l'Épiscopat ; l'esprit
 de saint Jérôme, de saint Benoît, de saint Bernard, de saint Dominique,
 de saint François, de saint Ignace, de saint Vincent de Paul parmi les
 prêtres et les religieux.

“ Nous voyons l'Église belle comme en ses plus beaux jours, ornée
 du diadème de toutes les vertus ; des lis sans tache d'une infinité de
 vierges, des palmes immortelles d'une infinité de martyrs de tout âge,
 de tout sexe, de tout rang, de tout pays, depuis la multitude des prêtres
 et des fidèles qui, il y a cinquante ans, confessaient la foi du Christ et
 de son Église dans les prisons et sur les échafauds de France, jusqu'à
 nos frères et sœurs d'Orient, qui confessent aujourd'hui la même foi,
 dans les prisons et sur les échafauds du Tonquin, de la Chine et de la
 Corée.

“ La Hollande, l'Angleterre, l'Écosse, après avoir si longtemps
 persécuté les enfants de l'Église, commencent à regretter de n'être plus
 du nombre, commencent à tourner vers elle des regards attendris,
 laissant à ses Evêques plus de liberté, secondant quelquefois ses mis-
 sionnaires avec plus d'efficacité que ne le fait la France. Les meilleures
 têtes de l'Allemagne protestante travaillent à justifier l'Église romaine
 et ses Pontifes contre les préventions nationales de certains catholiques.
 En même temps, les sauvages des forêts américaines, les anthropophages
 des îles de l'Océanie, demandent des prêtres, pour devenir des anges
 de douceur, de piété et de bienveillance ; et pour leur en procurer, les
 fidèles de toutes les parties du monde mettent ensemble leurs prières et

leurs aumônes, et de nouvelles congrégations d'apôtres se forment, et les anciennes se raniment, et le martyre est un attrait de plus pour les émules de saint François Xavier.

“ Et qui est-ce, continue le savant historien, qui a donné le branle à tout cela ? Nul roi, nul peuple, nul homme. Ces œuvres infinies de foi et de charité sortent comme dessous terre. C'est Dieu qui a dit de nouveau : Que la terre produise ! et la terre produit. C'est Dieu qui, comme l'a prédit sainte Catherine de Sienne, réforme et renouvelle son Église d'une manière imperceptible à l'homme.” (*Histoire universelle de l'Église*, t. 21, pages 25, 26, etc., etc.)

Qu'aurait pensé, qu'aurait dit surtout le docte écrivain, s'il eût mis la prophétie de sainte Catherine, non en face de ce qu'il voyait, mais en face de ce que nous voyons ? De quels transports n'eût-il pas été saisi, si, comme nous, il avait eu le bonheur de contempler les merveilles du glorieux pontificat de Pie IX ?

Le monde s'ébranle, les trônes chancelants ont besoin, pour ne pas s'effondrer, de huit millions de baïonnettes ; les couronnes que Dieu n'a pas posées sur les têtes royales de ce temps, tombent et roulent dans la poussière. Qu'y a-t-il debout, d'invincible, d'indéracinable en ces jours de rénovation ? Pie IX, l'épiscopat catholique, le sacerdoce, la foi de deux cent cinquante millions de fidèles.

Parcourez toute la terre, vous ne trouverez pas un seul scandale sur les mille sièges épiscopaux du monde catholique. Jamais l'union des membres de l'épiscopat avec le chef suprême de l'Église n'a été si profonde, si forte, si indivisible.

Trois fois, depuis quinze ans, l'épiscopat catholique est venu se ranger autour de son chef suprême. Et savez-vous ce qui jetait sainte Catherine de Sienne dans les saints transports de l'extase ?

C'est la vue d'un millier d'Évêques accourus sous les voûtes du Vatican, demandant eux-mêmes à l'immortel Pie IX de mettre le sceau d'une définition dogmatique, suprême, divine, à l'infailibilité doctrinale et enseignante des Pontifes romains.

Dans cette définition espérée, attendue, inévitable, se cachent la ruine de toutes les hérésies et de tous les schismes, de toutes les impiétés et de toutes les négations.

Agréez, mon cher ami, les sentiments de tendre affection que je vous ai voués,

L'abbé COMBALOT, *miss. ap.*

L'ANNIVERSAIRE DU 19 FÉVRIER.

Il y a un an, à pareille époque, un acte sublime de dévouement, un grand sacrifice traduisait la foi et le sentiment religieux qui animent la population canadienne. Cent cinquante jeunes gens, l'élite de la jeunesse, choisis entre mille qui briguaient le même honneur, quittaient la patrie pour aller offrir leur dévouement et le secours de leurs bras au Souverain Pontife que menaçait la révolution enhardie par l'attitude indécente des puissances de l'Europe. Le matin de ce jour ils s'étaient assis à la table sainte et avaient reçu les bénédictions de l'Eglise ; aux pieds de l'autel, ils avaient juré de rester fidèles à la Foi et à l'honneur, à la cause pour laquelle ils allaient combattre. Maintenant, en répétant le chant du soldat chrétien, ils disaient adieux aux parents et aux amis, et pas une larme ne coulait de leurs yeux ; non que leurs cœurs fussent insensibles, mais la force qui avait commandé le sacrifice soutenait la faiblesse de la nature à ce moment suprême. Leurs adieux à la patrie furent sans amertume, car là où est le cœur, là où sont les affections, là est la patrie, et ils sentaient qu'ils allaient combattre pour une nouvelle patrie, puisque, comme celle qu'ils allaient quitter, elle possédait leur amour et leur affection.

Tout dans ce jour à jamais glorieux pour l'Eglise du Canada contribua à rappeler le souvenir de cette époque déjà bien éloignée, plus encore par la marche des idées que par celle des siècles, où les preux de l'Europe quittaient la patrie pour marcher à la conquête du St. Sépulcre. Comme eux, les zouaves canadiens sont allés combattre pour une cause sainte et grande, plus grande peut-être encore par les intérêts religieux qui s'y rattachent. Comme eux ils ont franchi les terres et les mers, ils ont bravé les fureurs de la nature et les malices des hommes, sans autre intérêt que celui du sacrifice, sans autre ambition que celle de verser leur sang pour la défense de l'Eglise et de trouver une tombe ignorée près des martyrs dont Dieu a accepté le sacrifice. Comme eux enfin ils ont dit : " Dieu le veut ", et comme eux ils sauront vaincre ou mourir.

Devant une si grande abnégation, devant un si beau dévouement l'admiration ne peut se taire. L'ancien monde s'est ému en les voyant ; à leur fierté et à leur noblesse, la France a reconnu ses enfants, les héritiers de ses anciennes vertus, et elle a gémi de ne pouvoir retrouver

le sang et l'ardeur de sa jeunesse. Dans la vieille Europe comme dans la jeune Amérique tout ce qui a le courage d'applaudir aux grandes actions a payé son tribut d'admiration à leur noble entreprise et au dévouement qui l'avait inspirée. Bien plus, ils ont même eu les honneurs des sifflets de l'impiété : c'est par là que doit passer tout ce qui commande l'admiration, et le respect. Mais, pourquoi donc ces nouveaux croisés ont-ils abandonné le chemin qu'avaient suivi les Bouillon et les Saint-Louis ? Pourquoi ont-ils abandonné le chemin de l'Orient ?

Quel si grand intérêt appelle à Rome toute cette fleur de la jeunesse catholique ? O merveille de la religion chrétienne ! Il fut un jour, ô Rome ! où l'étranger ne foulait qu'en tremblant la poussière de tes places publiques, et aujourd'hui il accourt de toutes les parties du monde pour toucher de ses lèvres le seuil de tes temples ! Il fut un jour où tu tenais enchaînée aux pieds de tes remparts la liberté des peuples, et aujourd'hui c'est toi-même qui secoue de leurs mains les chaînes de l'esclavage ! Il fut un jour où écrasé sous le poids de ton orgueil et de ta tyrannie, le monde accueillait avec des cris de joie les peuples vengeurs qui venaient laver dans ton sang les crimes dont tu souillais ta royauté, et aujourd'hui, lorsqu'une main se lève contre toi, deux cent millions de voix l'arrêtent et crient : Ne lui touchez pas ; des défenseurs accourent de tous les points de la terre pour punir le téméraire qui ne veut pas te respecter. Ah ! c'est qu'à la puissance assise sur la force matérielle a succédé la puissance fondée sur la foi et l'amour, c'est que le règne des Césars a passé pour faire place à celui des Pontifes.

C'est là dans cette transformation qu'est toute l'histoire du monde. Les Césars dépouillés ont cherché à ressaisir le spectre qu'ils avaient perdu. Contre l'audacieux qui seul et pieds nus avait osé pénétrer dans leurs palais pour disperser la garde prétorienne, et frapper de sa croix de bois aux portes du Panthéon pour en chasser les dieux de Rome, ils en ont appelé à tous les soutiens de leur antique puissance. Contre la faiblesse de cet empire naissant, ils ont soulevé toutes les passions de la terre, ils ont armé toutes les puissances de l'enfer mais en dépit de tous leurs efforts, la faiblesse est devenue force, et la force orgueilleuse a courbé le front. En dépit des Césars, les Pontifes ont gardé la royauté du monde ; ils ont rendu aux peuples la liberté qu'ils avaient perdue, et sur leur respect et leur amour, ils ont élevé l'édifice d'une nouvelle puissance que le temps et la force ne sauraient détruire, n'eût-elle pas pour garantie la promesse divine.

Héritiers de leur haine et de leur orgueil, les fils des Césars ont voulu continuer leur œuvre, mais chaque jour le mépris du monde fait

tomber l'arme de leurs bras. Un mot d'un Pontife fait plus de bruit que tous leurs cris et toutes leurs clameurs. N'a-t-on pas vu l'orgueilleux vainqueur de l'Europe humilié devant Pie VII en exil? Et hier encore, n'a-t-on pas vu l'univers "ébranlé par une larme de Pie IX?"

C'est toujours cette même lutte qui se poursuit aujourd'hui d'autant plus acharnée; car ils ont cru, les insensés, que Dieu se laisserait de garder sa parole et que le jour de leur triomphe était arrivé. Elle est donc grande et sainte la cause que vous êtes allés défendre. Je le lis sur vos poitrines et sur votre drapeau dans cette belle devise que vous y avez gravée. "Aime Dieu et va ton chemin." "Aime Dieu" c'est-à-dire, garde religieusement le serment que tu as fait aux pieds des autels de rester fidèle à la Foi et à l'honneur de ton pays. Sois bon chrétien et brave soldat, humble et soumis sous la tente, fier et intrépide sur le champ de bataille. "Va ton chemin" c'est-à-dire, ne t'arrête pas aux discours censeurs de ceux qui ignorent où est la véritable gloire. Ils te dresseront des embuches, ils cacheront dans les ténèbres de la nuit leurs traitres desseins, mais "va ton chemin," sans être avare ni de tes sueurs ni de ton sang; c'est là que tu rencontreras les vaincus de Castelfidardo et les vainqueurs de Monte Rotondo et de Mentana.

Honneur donc à vous! Héroïques défenseurs de la justice, qui portez dans vos jeunes cœurs les vertus antiques et les faites briller aux yeux des hommes comme une dernière protestation du bien contre le mal vaincu! Honneur à vous! qui donnez des exemples de la plus sublime abnégation dans un siècle où les hommes, façonnés aux doctrines de la cupidité et de l'égoïsme, concentrent toute leur activité sur des questions de lucre et d'intérêt! Honneur à vous! qui pouvez montrer des œuvres fécondes dans un temps où l'idée matérielle frappe tout de stérilité et d'impuissance! On a reconnu à vos actions la noblesse de votre origine, et la foi qui anime vos cœurs. On reconnaîtra à votre courage et à votre dévouement le sang qui coule dans vos veines. Vous resterez fidèles à la noble devise que vous avez inscrits sur vos drapeaux, et la patrie sera fière de vous, et l'Eglise du Canada vous devra un jour la plus belle page de son histoire.

—*Courrier du Canada.*

I. N. BELLEAU.

UN PROCÈS CURIEUX.

Il s'est déroulé, il y a quelques jours, devant les tribunaux de Londres, un de ces procès comme il ne peut guère en arriver qu'en Angleterre, et qui fournit un des chapitres les plus intéressants de son histoire religieuse.

Précisons d'abord les faits pour l'intelligence du lecteur.

Celui-ci connaît, au moins par ouï-dire, les *ritualistes* : ce sont des anglicans imbus des doctrines du Puseïsme, c'est-à-dire, se rapprochant, quand aux principes, de ceux de l'Eglise catholique. Cette école, fondée à l'université d'Oxford vers 1833, a successivement donné la plupart de ses représentants les plus brillants au catholicisme dans la personne de Newman, de Manning, de Wilberforce et tant d'autres. Un des caractères les plus marquants de la secte puseïste, c'est de reproduire dans leur Eglise les divers rites de notre culte qui sont eux-mêmes autant de symboles de nos dogmes. Ainsi, comme les puseïstes croient à la nécessité du baptême, à l'efficacité de la confession, à la présence réelle dans l'Eucharistie, ils ont entouré ces divers sacrements de formes et d'observances calquées sur celles qui nous sont familières, mais trop souvent en les exagérant, en les modifiant, selon les caprices et les fantaisies de chaque ministre. Aussi, quand vous entrez dans une de leurs chapelles, vousiriez pénétrer dans une de nos basiliques. La forme de l'autel, le tabernacle, les cierges allumés, les vêtements des officiants, les prosternations au moment de l'élévation, les divers rites du sacrifice de la messe, tout contribue à tromper un catholique, pour peu qu'il n'ait pas observé de près les formes ordinaires de nos offices. Par contre, pour tout anglican n'appartenant pas à la secte, rien n'est plus choquant ni plus scandaleux que ces dérogations à la liturgie officielle de son Eglise. De là, depuis quelques années, des plaintes nombreuses, des scènes affligeantes, jusqu'au pied de l'autel, et au milieu même des offices. De là aussi le nom de Ritualistes donné aux partisans fanatiques de ces innovations, et les procès fréquents qu'elles ont provoqués, mais sans jamais aboutir jusqu'ici à une décision définitive.

Voilà maintenant le lecteur dûment instruit de la situation, et nous pouvons procéder à l'histoire du litige qui vient d'être l'objet d'un

jugement en dernier ressort qui occupe en ce moment l'attention de l'Angleterre.

Dans une église de Londres connue sous le nom de Saint-Alban, un ministre ritualiste, nommé M. Mackonochie, y avait introduit, depuis quelque temps, toutes les exagérations de sa secte, dans lesquelles il était soutenu d'ailleurs par des hommes d'une piété profonde et d'un savoir réel. La plupart des fidèles approuvaient leur pasteur, et le soutenaient avec cette hardiesse qui est un des caractères les plus saillants de la liberté britannique. Mais d'autres, avec la même hardiesse, se montraient non moins scandalisés de ces innovations, et parmi eux il se trouva un M. Martin pour intenter un procès à M. Mackonochie comme violant toute la législation sur la matière. Un premier tribunal rendit une décision plutôt favorable que contraire au ministre ritualiste; mais il restait un appel en dernier ressort à la section judiciaire du conseil privé, qui vient de terminer le différend dans un sens tout opposé, en condamnant ce même ministre. Voilà donc tout d'abord deux autorités, également authentiques, également officielles, qui se trouvent en contradiction presque absolue sur des points fondamentaux de la foi chrétienne.

Points fondamentaux, avons-nous dit : c'est s'avancer trop loin : les juges, tous laïques, sauf un seul, l'archevêque d'York, ne pouvaient guère s'aventurer dans des questions de dogme sur lesquelles existe d'ailleurs pour chacun la plus grande liberté d'appréciation. Aussi se sont-ils bornés, avec la casuistique jurisprudentielle si habituelle de l'autre côté de la Manche, à rechercher si les diverses ordonnances qui ont établi au seizième siècle la liturgie anglicane permettaient les singulières manifestations du temps présent. Dès lors, il a fallu exhumer une foule de vieilles lois, très-étonnées sans doute d'être reproduites aujourd'hui à la lumière du jour.

Les points à décider étaient les suivants :

1^o Est-il permis au prêtre de s'agenouiller après la consécration des espèces, pour adorer l'hostie, ou doit-il se tenir debout ?

2^o Est-il permis d'allumer des cierges sur l'autel, lorsque ce n'est pas uniquement dans le but de voir plus clair ?

Le premier magistrat s'était déclaré en faveur de ces deux observations. Quant aux cierges notamment, il s'était exprimé en ces termes : « Les lumières ont été prescrites par des ordonnances ayant toute la valeur d'un acte du parlement et n'ayant pas été directement révoquées depuis leur promulgation. L'origine, d'ailleurs, en est catholique et conforme aux usages de l'Église primitive. Allumer des cierges ajoutait-on, ce n'est pas s'éloigner de l'Évangile; c'est du symbolisme convenable et expurgé de toutes superstitions, par les termes mêmes.

dans lesquels on ordonne de les conserver dans l'Église. Par conséquent, il est tout à fait légal de les placer sur la sainte table pendant le temps de la communion, car ils signifient que le Christ est la vraie lumière du monde."

Telle était donc la décision du tribunal inférieur, qui se référait à une ordonnance d'Edouard VI, en 1547.—Non, reprend le tribunal supérieur, cette ordonnance a été annulée dans la première année du règne d'Elisabeth : puis, par un acte formel du Parlement en 1661. La rubrique anglicane est donc positive pour rejeter des usages qui ne s'appuient sur aucune loi du royaume.—Cette opinion de la Cour suprême tranche ainsi la question. M. Mackonochie a été battu sur les deux points, et, ce qui est plus grave, condamné à payer les frais du procès. Or, Dieu sait si ces sortes de dépenses sont exagérées en Angleterre !

Que tout cela est puéril ! sera tenté de s'écrier le lecteur. Quoi ! se disputer, voir même plaider sur la question de savoir si, à un certain moment donné, on fera une génuflexion ; si on allumera des cierges sur l'autel ! N'est-ce pas la vérifier le mot de M. John Lemoine dans les *Débats* : mettre l'Église dans la sacristie ? Oui, en apparence ; non, en réalité. Ne nous y trompons pas : derrière ces questions de formes liturgiques, il s'en cache de bien plus graves, de bien plus profondes, questions de foi et de dogme. En Angleterre, depuis un quart de siècle déjà, il s'est emparé des âmes d'élite et sincères je ne sais quelle soit de vérité religieuse qui les éloigne de plus en plus de cette Église officielle où elles ont été formées, mais où elles n'ont pu trouver ni le repos, ni l'apaisement de leur " inspiration " intime. Et à ce moment même d'incertitude, d'anxiété suprême, de recherches plus ou moins stériles, il s'est présenté un groupe d'hommes éminents par l'austérité de leur vie, par la sincérité de leur investigation, par la profondeur de leur science, qui ont dit à ces âmes affamées :

" Il nous faut retourner en arrière, reprendre les dogmes de nos aïeux, nous rattacher à leurs croyances, nous pénétrer de leur ascétisme, modérer notre vie à nous sur leur foi, sur leur culte, et par conséquent sur leur liturgie. Là est le vrai, là est le salut, là est pour nous le seul moyen d'éviter les écueils du rationalisme qui nous entourent de toutes parts et parmi lesquels va sombrer notre navire. La réforme protestante du seizième siècle fut un mensonge, une erreur pour les uns, un crime pour les autres. Encore une fois, il faut retourner en arrière."

Certes, ce n'est pas en un jour, ni en une heure que ces hommes ont remonté la pente des siècles, et ont renoncé à tout ce qui, dès leur enfance, avait fait l'objet de leur amour et de leur espérance. C'est au prix de mille déchirements, de mille sacrifices qu'ils sont arrivés à ces

conclusions extrêmes ; mais, une fois en possession de la vérité, ils l'ont embrassée avec transport et se sont précipités dans ses bras sans jeter un seul regard derrière eux. Ceux qui ont lu les récits du Père Newman sur cette période critique de sa vie savent si nous exagérons en quoi que ce soit l'importance de cette crise religieuse en Angleterre. Le procès dont nous venons de parler n'est lui-même qu'une des phases nombreuses de cette crise.

Désormais, les ritualistes se trouvent dans une position désespérée, et à cet égard les organes de l'opinion publique sont unanimes. Rester dans l'Eglise anglicane, ils ne le peuvent, car les choses auxquelles ils attachent le plus de prix viennent d'être condamnées en dernier ressort. Rentrés en masse dans le sein de l'Eglise catholique, on ne peut l'espérer. Mais alors, que faire ? Malgré toutes leurs observances, malgré l'acharnement avec lequel ils défendent la validité de leur ordre anglican, Rome les repoussera tant qu'ils persisteront à garder leur situation actuelle. Ils peuvent, il est vrai, sortir de l'établissement officiel et former comme cela s'est pratiqué si souvent chez nos voisins, une petite église fondée sur le principe de l'association volontaire. Mais, prenons-y garde : dans toute secte reposant sur ces bases, le clergé dépend, par la force même des choses, des fidèles qui finissent par peser sur leurs ministres, en leur imposant, sous peine de leur couper les vivres, certains points de dogme et des formes liturgiques. Cela se voit en Amérique, en Angleterre, partout enfin où cette forme de communauté religieuse a prévalu. Il n'y a eu d'exception à cet égard qu'au sein de l'Eglise catholique.

Or, les ritualistes ont adopté, autant qu'il dépendait d'eux, les doctrines de cette même Eglise sur le pouvoir des clefs ; sous ce rapport, leurs prétentions sont même excessives, et dès lors on ne voit guère comment celles-ci se concilieraient avec la force des choses. Il y a donc là une difficulté sérieuse et qui les expose à de sérieux embarras.

Et voyez : les conséquences de ce jugement se font déjà sentir parmi eux. Il y a aujourd'hui huit jours que les ritualistes ont tenu à Londres, coup sur coup, deux assemblées pour décider quelle conduite ils auraient à tenir dans les circonstances actuelles. La dernière de ces réunions était présidée par l'archidiacre Denisson, l'un des hommes les plus distingués de la secte ; et, si nous en croyons nos informations, tous les ecclésiastiques présents—et ils étaient en grand nombre—auraient pris la résolution de ne point se conformer à la décision du tribunal suprême. Mais, s'il en est ainsi, ils se révoltent contre l'autorité de leur propre Eglise. Ils ne peuvent cependant recourir à aucune autre ; toutes les juridictions sont épuisées, et il leur reste pour unique ressource de recommencer à leur façon, la protestation du seizième

siècle. En un mot, ils protestent à outrance contre le protestantisme. On le savait déjà, mais alors comment conserver leurs bénéfices, et leur position au sein de cette même Eglise ? Pour des hommes sincères et convaincus, c'est une alternative impossible, et qui sera probablement désapprouvée même par les fidèles les plus dévoués à leurs doctrines.

Ce n'est point à plaisir, assurément, que nous exposons les difficultés d'une semblable situation ; nous le faisons, au contraire, pour montrer les voies mystérieuses par lesquelles Dieu fait passer les âmes dans ce grand pays qui s'appelle l'Angleterre. Dans le combat semé d'obstacles qu'ils livrent depuis tant d'années pour reconquérir la vérité, ces hommes respectables se heurtent à chaque instant contre l'impossible. Pas un de ces procès, toujours renaissants, qui n'aboutisse à des conversions, et, dans une seule église catholique de Londres, on a vu, la semaine dernière, dix anglicans abjurer les erreurs de leurs pères et accepter la foi de l'Eglise.

En face de pareils faits, on peut sourire de la naïveté de M. John Lemoine, qui nous fait craindre pour l'avenir du catholicisme en Angleterre, parce qu'en arrivant à sa majorité, le jeune marquis de Bute a, lui aussi, renoncé aux doctrines de la prétendue réforme.

—*Journal des Villes et des Campagnes.*

LE COUSIN GABRIEL.

(Voir page 464.)

Avant que les deux hommes eussent trouvé un mot à répondre, elle avait disparu.

—Brrrr ! fit celui que Gertrude avait nommé Rentmeister, vigoureux Allemand d'une cinquante d'années, au visage frais et rasé avec soin, dont le trait dominant était de petits yeux d'un bleu pâle qui souriaient et clignotaient sous des sourcils roux ; son costume, fort à la mode dix ans auparavant, se composait d'un étroit pantalon nankin et d'un habit bleu à boutons dorés.

Il posa sur une chaise son grand chapeau de feutre gris, et, tirant de sa poche un petit peigne, il se mit à lisser sa perruque blonde un peu emmêlée. Tout en se livrant à cette occupation, il jetait de côté sur Gabriel un regard scrutateur, car il était visiblement embarrassé de savoir ce qu'il devait penser de lui.

—Ne croyez pas que j'ai eu de mauvaises intentions, monsieur, dit le jeune homme. L'étrange enfant a mal pris un innocent badinage, et sa fuite m'ôte les moyens de la désabuser.

—Hum ! hum ! grommela Rentmeister, dont les façons redevinrent aussitôt cordiales, je n'ai pas peur qu'on pousse la plaisanterie trop loin avec Traud. Elle a bec et ongles pour se défendre, et saurait bien remettre à leur place les impertinents. Mais je souhaiterais qu'il se présentât un brave garçon qui sût l'apprécier. Car, voyez-vous, c'est un trésor que cette fille-là ! Celui qui la possédera pourra remercier Dieu, c'est moi qui vous le dis. Voulez-vous une prise ?

Gabriel prit un ou deux grains dans la tabatière d'argent, puis, en reconnaissance de la politesse de l'étranger, il lui avança une chaise.

—Vous êtes son oncle, si je ne me trompe ? demanda-t-il.

—Pas le moins du monde, mais je voudrais l'être. Je la ferais sortir d'ici, elle viendrait égayer ma solitude, et je lui laisserais tout ce que je possède. C'est par amitié que je prends avec elle ce titre d'oncle. Il y a un an, vers cette époque, je me suis imaginé, comme un vieux fou que j'étais, que je pourrais lui tenir de plus près encore. Elle a eu l'esprit de se moquer de moi ; alors, pendant deux jours je lui ai gardé rancune et je n'ai pas mis les pieds ici.—Puis l'idée m'est venue que je n'avais pas le sens commun de lui en vouloir ; d'ailleurs, chez moi, je m'ennuyais à mourir. Je suis retourné et je lui ai dit : " Faisons la paix, Traud ; je te donne dix ans pour te raviser. Si un jour tu changes de résolution, eh ! bien ! je serai là. En attendant, nous ne parlerons plus de rien ; promets-moi seulement de m'appeler ton oncle, et de me confier tes peines, dans le cas où tu en aurais." Cela n'a pas manqué, monsieur ; souffrir est le partage de toute créature née de la femme, et j'eus bientôt à consoler ma pauvre Traud. Vous saurez—ceci est entre nous—qu'à l'âge de seize ans, elle s'était presque fiancée à un jeune garçon de son pays. Un jour, on apprit qu'il allait épouser la fille d'un riche cultivateur. Traud lui écrivit, il ne répondit même pas. Depuis ce temps, elle n'est plus la même. Elle a ici tout ce qu'il lui faut pour être heureuse, car sa tante l'aime beaucoup et en fait grand cas ; tous les habitués de la maison, à commencer par moi, qui viens ici depuis cinq ans, l'apprécient autant qu'elle le mérite, car on sait qu'il n'y a pas en elle l'ombre d'un défaut. Mais elle n'a plus le cœur joyeux comme autrefois, vous comprenez ?

Il but, d'un air pensif, un verre de la chope que l'hôtelier lui avait apportée sans qu'il l'eût demandée. Puis il poussa un soupir et passa la main sous sa perruque, pour se rafraîchir le front.

—Elle est encore si jeune, dit Gabriel, que les confidences de son compagnon arrachaient à sa propre tristesse ; avec le temps, elle se reconsolera, et je répons qu'elle ne se fera pas religieuse.

—Certainement non, monsieur, reprit Rentmeister. Elle s'est expliquée là-dessus. " S'il se présente un honnête homme qui ne me déplaît pas, et qui ait une position, pourquoi le refuserais-je ? m'a-t-elle dit une fois. Je n'aimerai jamais personne autant que Lorenz ; mais à quoi m'a servi cette belle tendresse ? A rien qu'à me causer du chagrin. Il n'est pas sage, je le vois, de s'attacher à quelqu'un au point de penser que, sans lui, cela ne vaille pas la peine de vivre. Non, non, je ne veux pas me condamner aux larmes tout le reste de mes jours." Voilà, monsieur, le caractère de nos jeunes filles ; elles arrangent leur roman, comme les autres ; quand il ne se réalise pas, eh bien ! il ne se réalise pas, voilà tout. Celui qui, du premier coup, n'abat pas les neuf quilles, n'a point pour cela perdu la partie. Aussi n'ai-je pas grande inquiétude pour Traud, je songe plutôt à moi et à tous ceux qui ne peuvent se passer de son cher visage. Ah ! ce sera une croix bien dure !

—Qu'est-ce qui sera une croix ? Je ne vous comprends pas ?

—Eh ! mon Dieu, elle veut à toute force quitter sa marraine, non pour retourner dans son pays, car sa mère, qui est veuve, a encore six jeunes enfants, mais pour aller chez des étrangers. Je ne sais qui a fourré dans cette petite cervelle volontaire l'idée qu'elle sera mieux ailleurs qu'ici. Elle s'est engagée à entrer prochainement chez des gens riches du voisinage. Elle verra combien sa position sera différente, et elle regrettera plus d'une fois la vie qu'elle mène dans cette maison, où elle est maîtresse, où elle peut faire ce qui lui plaît. Mais il ne sert à rien de lui dire cela, chacun ne s'instruit qu'à ses dépens. Elle va donc partir. Que deviendrai-je quand elle ne sera plus là ? La cuisine aura beau être bonne, je n'y trouverai plus de goût, si Traud n'y ajoute pas son sourire.

Le digne homme pressait si fortement sa tête dans ses deux mains que sa perruque s'en alla de travers sur son oreille. Mais, tout entier à sa douleur, il n'eut garde de s'en apercevoir ; il avait même fermé les yeux, comme effrayé de regarder en face l'avenir qu'il venait de dépeindre. Gabriel fut touché de compassion.

—Puis-je vous demander, monsieur Rentmeister, lui dit-il, comment il se fait, qu'éprouvant un tel besoin d'avoir un intérieur, ayant un tel amour de la vie de famille, vous ne vous soyez jamais marié, ou qu'à présent du moins vous n'y songiez pas d'une manière sérieuse ? Vous êtes encore dans la force de l'âge ; mais il ne faut pas attendre. Aujourd'hui vaut mieux que demain.

M. Rentmeister ouvrit tristement les yeux.

—La réponse à votre question, cher monsieur, est bien simple ; l'homme commence par être fou avant de devenir sage. Quand j'étais jeune, je pensais comme beaucoup d'autres que la fille la plus belle et la meilleure serait à peine assez bonne pour moi. C'est une absurdité. La première

femme venue, pourvu qu'elle n'ait pas mauvais-cœur, finira par être pour nous la meilleure de toutes, lorsque, pendant vingt ans, nous aurons partagé avec elle les joies et les peines de la vie. Mais à votre âge, je m'étais créé un idéal dont je ne voulais pas me départir : l'une n'était pas assez jolie, l'autre manquait d'éducation, la troisième me semblait trop pieuse, la quatrième trop mondaine, et ainsi de suite. Maintenant que je frise la cinquantaine et que, si je ne me hâte, je resterai seul jusqu'au jugement dernier, une autre folie me tourne la tête, je me suis imaginé que Traud était précisément la femme qui devait me rendre heureux. Je ne suis qu'un idiot, je le sais bien—soit dit entre nous ;—quel plaisir me donnent ma maisonnette confortable, ma fortune, mes propriétés ? Absolument aucun. A l'heure où, le soir, d'autres s'asseyaient près d'une chère femme, devant une table entourée de joyeux visages, ma seule distraction est de me traîner au café, pour faire, avec de vieux garçons ennuyés comme moi, une monotone partie de cartes. Puis, quand je rentre à la maison, au lieu de caresser doucement de blondes têtes d'enfants endormis, d'échanger quelques paroles avec une compagne qui prenne intérêt à mes actions et mes pensées, j'entends le ron-ron de mon chat pelotonné sur une chaise près du poêle ; enfin, quand je mourrai, le premier souci de ma vieille cuisinière sera de savoir si je l'ai mise sur mon testament. Ici, dans l'hôtel, personne le lendemain ne boira une chope de moins, si ce n'est moi. Voilà cette vie de garçon que vantent ceux qui ne la connaissent pas. Ne pas être si difficile et ne pas tourner autour du pot jusqu'à ce que la soupe soit froide, c'est la vraie sagesse, croyez-moi. Mais pardon de vous avoir ennuyé si longtemps de pareilles sornettes. J'entends qu'on m'appelle dans la salle ; il paraît qu'on a besoin d'un quatrième à la table de whist. Je suis charmé, monsieur, d'avoir fait votre connaissance... Ce que je vous ai dit restera entre nous, n'est-ce pas ? Adieu.

Il s'éloigna, laissant Gabriel livré à ses pensées, autant du moins qu'on pouvait appeler ainsi ces impressions vagues qui remplissent la tête, entre le quatrième et le cinquième verre, alors que, voulant alléger l'âme, on la rend au contraire, plus pesante. Faut-il s'étonner que la chambre solitaire où le jeune homme était assis lui semblât si sombre, l'odeur du géranium si repoussante, la clarté de la lune si froide et si triste ? Dans la chambre voisine, il entendait les vieux habitués toussoter, pousser des cris de triomphe, quand le jeu les favorisait, échanger des plaisanteries banales et rebattues ; tout cela lui causait un malaise indéfinissable, en sorte que, pour s'y soustraire, il buvait avec un redoublement d'ardeur. Il se leva enfin, passa plusieurs fois sa main crispée dans ses cheveux et sortit pour chercher au dehors un air plus pur.

Quand il se trouva dans la rue et qu'il vit briller sur sa tête les milliers d'étoiles d'un splendide ciel d'automne, son cœur oppressé se dilata, il

aspira la brise du soir avec autant d'avidité qu'un homme dévoré de soif boit un verre d'eau fraîche. "Si l'on pouvait voyager toujours au milieu de cette paix, de ce silence, à la lueur de cette lumière argentée, parcourir la terre et franchir les océans, sans jamais rencontrer l'importune société des hommes ! Mais quoi ! qu'arriverait-il ensuite ? Après avoir fait le tour du monde, on se retrouverait à la même place, sans être plus sage ni plus joyeux qu'auparavant." Non, se dit Gabriel, restons ici, sachons opposer bon visage à mauvais jeu, méprisons les coups du sort, bravons ceux qui veulent nous humilier, montrons-leur qu'en dépit d'eux nous pouvons jouir de la vie."

En ce moment, deux promeneurs, un soldat et une jeune fille, parurent au coin de la rue. Les rayons de la lune tombaient en plein sur eux et permettaient de distinguer leurs visages, étroitement rapprochés l'un de l'autre ; ils semblaient si absorbés dans leur entretien qu'ils arrivèrent près de Gabriel sans le voir ; mais il remarqua que la femme était laide, qu'elle avait de longs bras, de grands pieds, une démarche disgracieuse ; le jeune soldat, pourtant, ne la regardait pas d'un air moins tendre, et comme ils s'éloignaient, le spectateur qui les suivait des yeux éprouva un sentiment voisin de la jalousie. "Ce garçon, pensa-t-il, ne se verra pas réduit, quand il sera vieux, à rentrer dans un logis vide pour n'entendre autre chose que le ron-ron de son chat. Il a choisi, et en temps convenable ; il finira peut-être, il est vrai, par trouver qu'il a mal choisi ; mais le pire sort à deux est encore plus supportable que de n'appartenir à personne, et de traîner partout sa stérile solitude."

Il se disposait, non sans un profond soupir, à rentrer dans l'hôtel pour reposer sa tête et son cœur fatigués. Déjà il s'engageait dans l'obscur corridor ; une charmante image qui se dessinait à l'autre extrémité, dans le noir encadrement de la porte de la cour, attira tout à coup son attention. Près de la fontaine se tenait une jeune fille dont il ne voyait que le dos, mais dans laquelle il reconnut aussitôt Traud. Elle avait relevé jusqu'aux épaules les manches de sa robe, et, baissée vers l'auge de pierre, elle lavait ses bras nus, qu'elle agitait ensuite au-dessus de sa tête, comme un oiseau secoue ses ailes après s'être baigné ! Elle plaça aussi son visage sous le jet d'eau, passa ses mains sur son front et son cou, sans s'apercevoir qu'une partie de sa chevelure s'était dénouée et plongeait dans le bassin. Ces ablutions terminées, elle se leva, fit deux ou trois rapides mouvements de tête pour chasser les gouttes qui perlaient sur son visage, puis elle se tint debout, les yeux fermés et paraissant attendre que les rayons de la lune séchassent sa figure. Mais bientôt elle tressaillit et regarda autour d'elle d'un air effaré. Une voix avait prononcé son nom, un bras serrait sa taille.

— Quoi ! c'est encore vous ! s'écria-t-elle. Laissez-moi tout de suite,

ou je vous arrose si bien qu'il n'y aura pas un fil sur vous qui ne soit trempé.

— Calme-toi, enfant, ne crains rien. J'ai deux mots à te dire.

Mais elle, sans l'écouter, glissa dans ses mains comme un poisson. Elle se recula d'un pas, et l'œil brillant de colère, elle reprit, tout en s'essuyant le visage avec sa jupe :

— Est-ce votre manière, monsieur, de vous cacher dans l'ombre et de tomber ainsi sur les gens, au moment où ils ne pensent pas à vous ? Je vois bien que vous avez de mauvaises intentions, et qu'il aurait fallu vous dire plus nettement votre fait. Vous devriez avoir honte. Vous ne méritez pas la confiance que j'avais pour vous ; je ne veux plus vous entendre. M'avez-vous comprise ?

Elle rejeta si vivement en arrière ses tresses dénouées, pour les rattacher autour de sa tête, que l'eau en jaillit et frappa Gabriel au visage. Sans se laisser intimider par les paroles de la jeune fille, il se rapprocha d'elle, et ajouta d'un ton sérieux :

— Tu es injuste, Traud, tu m'accuses à tort. Je venais uniquement pour éclaircir notre malentendu. Nous ne nous connaissons pas depuis longtemps, mais il n'est pas besoin d'avoir mangé ensemble un boisseau de sel pour savoir si l'on doit se fier l'un à l'autre. Chacun a en soi un sentiment instinctif, plus sûr que l'expérience, qui le pousse ou le retient quand il le faut. Ce sentiment-là t'a dit que je suis un honnête homme, et j'en prends Dieu à témoin, Traud, il ne t'a pas trompée. Ceux, au contraire, que nous croyons connaître dès l'enfance, que nous aimons chèrement, ceux-là peuvent nous devenir si étrangers qu'on n'y pense pas sans avoir froid au cœur.

— Oui, certes, répondit-elle d'un air pensif ; je sais cela, je l'ai éprouvé.

— Tu vois bien, reprit-il en s'animant. Et, de nouveau, il s'empara des deux petites mains humides que maintenant elle lui abandonnait machinalement. Que doit faire, continua-t-il, celui à qui une telle chose arrive ? N'aurait-il pas raison, s'il trouve une autre âme qui lui inspire une confiance absolue, de s'y attacher avec amour, et de la supplier de partager à jamais ses joies et ses tristesses ?

Elle leva sur lui de grands yeux étonnés.

— Mon Dieu ! voulez-vous rire, ou bien est-ce le vin qui vous trouble l'esprit ?

— Ni l'un ni l'autre, Traud, je parle sérieusement. Je sais que tu as un brave et fidèle cœur, que tu rendras heureux l'homme qui obtiendra ta tendresse. Quant à moi, quoiqu'il ne convienne pas de se vanter soi-même, je puis dire que certaine personne, qui voulait me confier sa vie, n'aurait pas eu à s'en repentir ; la chose n'a pas bien tourné pour moi, mais c'est une raison de plus d'espérer un dédommagement. D'ailleurs, les mariages ne

sont-ils pas écrits au ciel ? Crois-moi, prenons tous les deux courage, et, sans délibérer plus longtemps, donnons-nous la main pour ne jamais nous quitter.

Traud cependant demeurait impassible. Pas un muscle de son visage ne trahissait l'impression que lui faisaient les paroles du jeune homme. Ses bras pendaient le long de son corps, ses yeux demeuraient baissés sur l'anneau qu'elle portait au doigt ; on eût dit qu'elle écoutait un récit dépourvu de sens pour elle, mais que la politesse l'empêchait d'interrompre. Jamais elle n'avait paru si ravissante à Gabriel. Sa figure, devenue fort pâle, ses longs cils abaissés sur ses joues, tout en elle avait un charme inexprimable.

— J'aurais une prière à vous adresser, dit-elle avec hésitation ; prêtez-moi votre bague pour quelques minutes.

— Prends-la, elle t'est destinée. Je suis bien résolu, d'ailleurs, à ne pas la porter davantage.

— Non, non, je ne l'entends pas comme cela. Je veux seulement voir quelque chose.

Elle prit avec précaution le bijou et s'enfuit vers la maison. Cinq minutes, pendant lesquelles le jeune homme demeura partagé entre mille pensées confuses, pareilles aux impressions d'un rêve, ne s'étaient point passées, qu'elle revint lentement, un timide et mystérieux sourire aux lèvres.

— C'est déjà fini ? demanda-t-il.

Elle fit un signe de tête affirmatif.

— Tout s'est bien passé ?

Le rouge monta au front de Traud.

— C'est ridicule, je n'y crois qu'à demi. On prétend que, pour connaître les intentions d'une personne, il n'y a qu'à prendre son anneau, et à le suspendre au milieu d'un verre vide. Si de lui même il se balance et fait résonner le cristal, c'est bon signe, on n'a rien à craindre.

— Vraiment ! Et que t'a dit le mien ?

— Je ne l'ai pas eu plutôt placé comme il fallait, qu'il s'est mis à frapper le verre d'une force à le casser.

— A la bonne heure, s'écria-t-il. Et il l'attira vers lui. Tu me crois maintenant, n'est-ce pas ? Tu consens à être ma femme ?

Elle se dégagea par un mouvement craintif.

— Je vous ai déjà prié, murmura-t-elle, de ne pas agir ainsi. Mon fiancé seul en aura le droit, et je ne puis croire encore...

— Quoi ?

— Que nous nous convenions ; vous, un riche monsieur instruit, et moi une pauvre fille. Voyez-vous, c'est comme nos deux anneaux : le mien a coûté dix *batz* au plus ; le vôtre, Dieu sait combien de florins. Je n'ai à vous apporter en dot que mes bras et ma bonne conscience ; vous vous

repentiriez un jour si vous veniez à rencontrer une demoiselle bien élevée, qui aurait une grosse dot, qui saurait jouer du piano, causer, tenir sa place, dans un salon.

Elle avait une façon de parler si candide qu'il aurait voulu, pour toute réponse, la serrer dans ses bras et mettre fin à ses objections par un baiser. Mais il la connaissait maintenant assez pour savoir combien un semblable argument serait peu de son goût.

— Viens ici, près de moi, lui dit-il, en la conduisant vers un banc placé sous un grand arbre. Elle s'assit, les mains posées sur les genoux, la poitrine penchée en avant, les yeux fixés sur lui, comme un enfant à qui l'on va dire un conte de fées. Tandis qu'elle l'écoutait, sa respiration demeurait paisible : ses lèvres seules frémissaient légèrement. Il lui confia une partie de ses aventures, lui apprit quels étaient depuis deux ans son genre d'existence et ses occupations, lui décrivit la maison que sa tante lui avait laissée. Tous deux vivaient là, tranquilles et oubliés du monde. Pour lui, son unique ambition était d'administrer ses biens, de faire valoir ses vignobles ; une fille de paysan, pourvu qu'elle eût un cœur tendre et un esprit droit, lui convenait mille fois mieux qu'une demoiselle de la ville, dont la tête serait pleine des fadaïses qu'on apprend dans les pensions.

Il était sincère en parlant de la sorte, car il avait fini par se convaincre lui-même, et il pensait n'avoir jamais pris de parti plus raisonnable. Quand il eut achevé, elle se leva et répondit d'un ton calme :

— Tout cela est bien : je crois ce que vous venez de me dire. Mais le mariage n'est pas un jeu d'enfants ; vous me permettrez bien, je suppose, de réfléchir un peu, de vous voir et vous parler encore avant de me décider. Vous me connaissez depuis trois heures à peine ; je pourrais être un vrai démon et vous rendre malheureux.

— En ce qui me concerne, reprit-il, ma résolution est bien arrêtée ; je ne désire rien savoir de plus que mes yeux m'ont dit de toi. Si tu veux te consulter, je n'ai pas le droit de le trouver mauvais ; songe seulement que demain matin je quitte la ville ; tu devras me donner ta réponse avant mon départ, ou bien je croirai que tu refuses, et les choses en resteront là. Je ne te presserai pas davantage en ce moment, je vais entrer dans l'hôtel demander une chambre. Bonne nuit, à demain. Es-tu contente, mon amour ?

Un pli pensif se dessinait sur le front de Traud, entre ses deux sourcils finement arqués. Il ne put se défendre de l'effacer d'un baiser rapide.

— Puis-je tout dire à ma marraine ? demanda-t-elle en rougissant.

— Non ; je ne veux t'obtenir que de toi-même. Interroge ton cœur ; s'il te parle pour moi, ne cherche pas d'autre conseil, suis son inspiration. Je tiens aussi, vois-tu, à ne pas laisser ébruiter la chose avant que nous soyons allés trouver le curé. Les hommes sont si méchants ! Ils ne connaissent pas de plus grand bonheur que de troubler celui des autres.

— C'est vrai ! répliqua-t-elle. Adieu, dormez bien, monsieur . . . Comment vous appelez-vous ?

— Gabriel. Aimes-tu ce nom-là ?

Elle sourit :

— Puisqu'un archevêque s'en contente, je serais mal venue de le trouver laid. Bonne nuit, monsieur Gabriel.

Elle lui tendit la main, le regarda d'un air demi-souriant, demi-incrédule, et courut vers la maison, où l'appelaient depuis quelque instants des voix aigres et impatientes.

III

Resté seul, Gabriel ne sut plus que faire. Il avait, d'ailleurs, bien besoin de repos après tant de fatigues. Deux négociations matrimoniales dans une seule journée sont une rude besogne, même pour l'homme le plus intrépide. Il se fit indiquer sa chambre par l'hôtelier, se déshabilla dès qu'il fut seul et se mit au lit. Mais il demeura longtemps les yeux ouverts, contemplant les arabesques capricieuses dont le pinceau d'un peintre fantaisiste avait orné le plafond de la pièce qu'il occupait. Il éprouvait un singulier plaisir à regarder cette confusion de crochets et de dentelures qui n'éveillaient pas en lui la moindre pensée, car il fuyait la réflexion et s'effrayait de se trouver seul avec lui-même. Enfin il poussa un soupir profond, éteignit la lumière et se tourna vers la muraille pour dormir.

Cependant il eut beau se donner toutes les peines du monde pour calmer son agitation, il eut beau se tenir les discours les plus sages sur la nécessité de se conformer aux réalités de la vie, il ne réussit pas à imposer silence à la voix importune dans son cœur ; sans cesse elle revenait à la charge et murmurait que, des deux démarches faites en ce jour fatal, la seconde était de beaucoup la plus irréfléchie, la plus dangereuse. Il s'adressait en esprit à sa bonne tante, comme si elle eût été encore de ce monde, il cherchait à la convaincre qu'il avait agi sagement. Vain effort ! Il croyait voir la bride de son bonnet agitée d'un petit mouvement saccadé, ainsi qu'il arrivait toujours lorsque, d'une voix brève, elle lui reprochait quelque folie. Il imagina enfin un argument qui, sans doute, n'aurait pas trouvé grâce devant la vieille dame, mais qui flatta grandement l'amour-propre de Gabriel. "Le temps était venu de montrer qu'on avait tort de le prendre pour un enfant à qui l'on inflige une pénitence. On serait bien étonné, rue du Rhin, d'apprendre que le cousin n'est pas inconsolable, qu'il a épousé une femme, de condition modeste, il est vrai, mais blonde, gaie, charmante, surpassant toutes les filles du pays par sa grâce et sa douceur."

La satisfaction qui lui causa cette pensée aurait dû le disposer au sommeil ; l'heure était avancée, le silence régnait dans toute la maison ; seule, la

grande horloge placée dans le couloir qui conduisait à sa chambre battait lourdement et frappait les quarts d'heure d'une façon lugubre : ainsi une mauvaise conscience gronde au fond d'un cœur oppressé. Gabriel fait par éprouver une sorte de colère contre le vieux meuble, dont le bruit irritant troublait le calme de la nuit. N'y tenant plus, il se leva, sortit à tâtons et se dirigea au milieu des ténèbres vers l'objet de sa rancune, qu'il réduisit au silence. Cette victoire lui causa un grand allègement, il se remit au lit, et dormit quelques heures.

Ce soir-là, on eût pu voir longtemps de la lumière à une fenêtre de la rue du Rhin. Une femme petite, pâle et flétrie par l'âge, embrassait une belle jeune fille sur le front et sur les yeux.

— Tu as la tête bien brûlante, mon enfant, lui disait-elle. Je souffre d'avoir été obligée de te parler aujourd'hui de tout cela, mais il le fallait bien ; d'ailleurs je savais que ton cœur n'était pas en jeu, et je ne croyais pas te causer une grande émotion. Repose-toi maintenant, et n'oublie pas que ton père et moi, nous n'avons pas d'autre désir que de te voir heureuse.

De quoi donc la mère avait-elle eu à entretenir sa fille ? De rien d'extraordinaire, et ce n'était pas la première fois qu'une question de ce genre se posait entre elle. Le père du jeune Bordelais avait écrit, le matin même, à son correspondant d'Allemagne qu'il souhaitait de resserrer par un lien plus étroit l'union commerciale des deux maisons ; son fils, ajoutait-il, serait au comble de ses vœux, s'il lui était permis d'aspirer à la main de Cornélie ; il n'espérait pas avoir déjà gagné son cœur ; tout ce qu'il demandait, c'était qu'on ne mit pas d'obstacle à ses efforts pour se faire agréer. La mère, sage et prévoyante, avait cru devoir communiquez cette lettre à sa fille, afin quelle fût sur ses gardes, et qu'elle n'encourageât pas les espérances du jeune étranger, si elle ne voulait pas y répondre.

— Jamais ! s'était écriée Cornélie. Je l'estime sincèrement, mais je ne me sens pas la force de vous quitter, mon père et toi.

— Aussi longtemps que tu penseras ainsi, c'est que tu n'auras point rencontré celui qui doit te plaire. Mais je voudrais bien savoir, étrange enfant, comment il faudrait qu'il fût.

Cornélie était demeurée silencieuse. La mère du reste, n'espérait pas de réponse ; elle connaissait, jusque dans ses moindres replis, cette âme fière et réservée. Bien qu'elle eût remarqué, à son retour, la tristesse de sa fille, elle s'était gardée de lui adresser aucune question, quand, d'un air contraint, Cornélie avait parlé de la visite du cousin Gabriel. Elle attendait avec patience que son enfant éprouvât le besoin d'épancher son cœur ; il n'y avait rien à espérer ce soir-là ; elle le vit et la laissa seule. Mais longtemps elle prêta l'oreille pour savoir si la jeune fille allait se livrer au repos. Sa chambre était voisine de celle de Cornélie ; elle entendit la croisée s'ouvrir, elle entendit remuer la chaise placée devant le petit

bureau, à deux pas de la fenêtre. L'imprudente enfant se serait-elle mise, toute brûlante de fièvre, à l'air vif de la nuit ? Elle fut sur le point de courir vers elle ; un sentiment de délicatesse la retint, il lui répugnait de paraître violer un secret qu'on voulait lui cacher. Enfin, la fenêtre se referma et tout retomba dans le silence. Le matin, l'inquiétude la fit sortir du lit plus tôt que de coutume pour voir sa fille. L'obscurité de la chambre n'empêcha pas l'œil maternel de reconnaître bien vite que Cornélie avait dû veiller longtemps et qu'elle était encore extrêmement abattue. La pauvre femme se reprocha de n'être pas venue pour l'obliger à se mettre au lit ; elle ne se tranquillisa qu'à l'arrivée du médecin, qui, après avoir examiné la malade, déclara son état sans danger.

Vers la même heure s'éveillait, dans la *Mausethurm*, un jeune homme avec lequel nous avons déjà fait ample connaissance, et qui, malgré son agitation de la veille et ses promenades nocturnes, avait fini par dormir d'un profond sommeil. L'étourdissement causé par sa déception, les vapeurs du vin, les clartés fantastiques de la lune, tout cela était maintenant dissipé : il s'approcha de la fenêtre : un brouillard froid et morne pleurait sur le feuillage sombre des arbres. Des souvenirs pleins de tristesse assaillirent Gabriel, il fut saisi d'un sentiment plus amer qu'il n'en avait jamais éprouvé après de folles parties de plaisir, des repas désordonnés. Il eût donné beaucoup pour effacer de sa vie les heures de la soirée précédente, mais le passé était irréparable ; plus il se rappelait les circonstances qui avaient accompagné son engagement irréfléchi, plus il se disait que, pareil à un joueur pris de vertige, il avait hasardé toutes ses chances de bonheur sur une carte inconnue. Qu'était devenue la triste consolation avec laquelle il avait essayé d'étouffer ses regrets ? Il ne trouvait plus aucune joie à montrer du caractère, à braver ceux qui l'avaient dédaigné. Une seule sensation demeurait en lui ; celle de la souffrance, et il lui semblait n'avoir qu'à envier la mort. L'amour et le désespoir le torturaient, il eût voulu pouvoir pousser des cris de douleur.

Après ce qu'il avait fait, la porte de la maison de la rue du Rhin lui était à jamais fermée ; chaoun, depuis le maître du logis jusqu'au concierge, ne lirait-il pas sur son front, dans son regard troublé, dans sa démarche l'aventure de la *Mausethurm* ? Mais, s'il devait renoncer au bonheur, ne valait-il pas mille fois mieux ensevelir dans la solitude ses espérances perdues, que d'accepter le premier dédommagement qui se présentait à lui ?

Puis, il songeait combien il serait pénible d'avouer ce changement de résolution à la douce créature dont il s'était efforcé avec tant d'ardeur de vaincre les scrupules. Qu'allait-elle penser ? Quel mal lui avait-elle fait pour la repousser ainsi, après qu'il lui avait si follement demandé son cœur ? N'avait-il pas réfuté, une à une, toutes ses objections ? ne lui avait-il pas juré qu'elle n'aurait pas lieu de se repentir d'avoir cru en lui ? Et maintenant,

il lui faudrait alléguer l'exaltation produite par le vin, ou bien lui dire qu'il avait jeté les yeux sur elle, uniquement parce qu'il était irrité des refus d'une autre.

Tout en agitant ces douloureuses pensées, il avait machinalement pris ses bottes ; il les considéra longtemps d'un air songeur avant de se décider à les mettre ; enfin, il les chaussa d'un air résolu, frappa du pied le sol et, comme Antée, parut tirer de la terre une force secrète. Il venait de se décider à quitter la maison avant le réveil de ses habitants. De retour chez lui, il écrivait à Traud une lettre affectueuse, dans laquelle il expliquerait de son mieux son départ précipité ; la nuit porte conseil ; peut-être, de son côté, se serait-elle confirmée dans son idée première qu'ils n'étaient pas faits l'un pour l'autre, et serait-elle bien aise de voir retirer une proposition qui ne promettait de bonheur à aucun d'eux.

Il acheva de s'habiller à la hâte et sortit doucement de sa chambre. Il lui sembla que personne n'était encore éveillé dans l'hôtel, il descendit avec précaution, en évitant de faire craquer les marches ; il était arrivé sans encombre au bas de l'escalier ; déjà il avançait la main vers la porte de la grande salle, quand elle s'ouvrit, et il se vit en face de Traud. Elle ne parut concevoir aucun soupçon de ses desseins, mais, au contraire, regarder sa sortie furtive comme une preuve de son empressement à venir chercher la réponse qu'elle lui avait promise. Cette confiance troubla Gabriel ; il se sentit tellement honteux qu'il ne trouva même pas sur ses lèvres le simple bonjour matinal. Elle garda également le silence et se contenta de lui adresser en souriant un signe de tête, tandis qu'elle lui prenait la main pour le faire entrer dans la salle. La pièce n'était éclairée que par une bougie, dont la lueur incertaine ne trahissait pas la rougeur qui avait envahi la figure du jeune homme, mais il voyait assez le tranquille et charmant visage de Traud pour perdre entièrement le courage d'aborder la difficile explication dont il comprenait si bien, une demi-heure auparavant, la nécessité. " Non, se disait-il, tu ne dois pas trahir cette enfant ; il faut que tu subisses les conséquences de ta folie. Soumets-toi donc à un châtiment qui, après tout, ne frappe que toi seul ; mais ne déchire pas ce cœur naïf, ne lui apprends pas à mépriser les hommes, en le désabusant d'une façon si brutale."

Il parcourait la chambre de long en large, comme un prisonnier qui cherche à se résigner à sa captivité. Traud l'avait laissé seul, et par la porte entr'ouverte, il l'apercevait allant et venant dans la cuisine, mettant le café sur le feu, préparant ce qui était nécessaire pour le déjeuner. Avec son bonnet blanc et la robe d'indienne qui dessinait coquettement sa taille, elle lui paraissait une ravissante ménagère ; aussi pensa-t-il bientôt qu'il ne serait pas si fort à plaindre d'avoir à son foyer cette petite fée active et gracieuse. Elle s'approchait de temps à autre pour échanger avec lui

quelque parole, lui demander comment il avait dormi, s'il avait toujours l'intention de partir d'aussi bonne heure. En dépit de son chagrin, il ressentait, à entendre cette fraîche voix, le même plaisir qu'un malade éprouve à écouter, par une matinée sombre, les oiseaux qui commencent à gazouiller dans les arbres.

Quand elle lui apporta le déjeuner, il prit sur lui de sourire et de passer doucement sa main dans la blonde chevelure de la jeune fille. Une aimable rougeur monta aux joues de Traud, mais elle ne dit rien. Gabriel, non moins embarrassé, remuait le sucre dans sa tasse, et elle le regardait de l'air attentif d'un étudiant qui assiste à une expérience de chimie. Cette situation ne pouvait se prolonger, il fit effort pour entamer l'entretien.

— Eh bien, Traud ? demanda-t-il.

Elle n'attendait que cette question pour répondre.

— J'ai réfléchi beaucoup cette nuit, dit-elle d'un ton grave et honnêtement résolu. Si votre proposition est sérieuse, ce sera un bonheur pour moi. Il vous faudra un peu de patience, car j'ignore bien des choses, et vous devez avoir des habitudes différentes des miennes ; mais je suis jeune, j'ai de la bonne volonté, j'apprendrai. Il me sera facile de vous aimer, je le sens déjà, et vous pourrez compter sur mon attachement. Je n'ai jamais été infidèle à personne, j'ai seulement tâché d'oublier ceux qui les premiers m'avaient trompée, et encore, Dieu sait ce qu'il m'en a coûté de larmes. Voici ma main, nous sommes fiancés, monsieur Gabriel.

Il prit la main qu'elle lui tendait. Les simples paroles de la jeune fille avaient achevé de vaincre son indécision.

— Je te crois, Traud, répondit-il ; c'est, je pense, la volonté de Dieu que nous vivions l'un pour l'autre. Je considère maintenant comme le premier de mes devoirs de te faire l'existence douce. Il faudra quelques mois avant que nous puissions nous marier ; d'ici là, je viendrai te voir, nous nous écrirons et nous réglerons toutes choses, provisoirement du moins, car l'avenir n'est à personne, n'est-il pas vrai ?

Elle le regarda d'un air plein de tendresse.

— J'allais oublier, continua-t-il ; tu voulais entrer en service, cela ne se peut plus, tu dois le comprendre. Je ne saurais souffrir que me fiancée fût aux gages de maîtres étrangers ; tu resteras ici, chez ta marraine, tu me le promets ?

— Ce sera difficile, d'autant plus que vous m'avez demandé de ne rien dire. Pourtant j'ai encore trois jours devant moi, il me viendra bien une idée. D'ailleurs, ma tante ne sera pas fâchée que je renonce au projet de me séparer d'elle.

— Voilà qui est convenu, mon amour. Maintenant tu ne refuseras pas de prendre mon anneau. Donne-moi ton doigt, que je te le mette.

Rougissante et les yeux baissés, elle ôta sa petite bague aux pierres rouges, et la lui offrit avec une timidité qui le toucha profondément.

— Elle n'a pas de valeur, dit-elle, mais un cœur fidèle y est attaché, vous ne la dédaignerez pas, j'espère.

Pour toute réponse, il prit la jeune fille dans ses bras et imprima un baiser sur ses joues. Elle se dégagea confuse, et tirant de son sein un petit portefeuille :

— Je vous ai trompé hier soir, s'écria-t-elle joyeusement, je voulais voir si vous ne vous repentiriez pas de vos paroles, et je vous ai dit que j'étais pauvre comme un rat d'église. Mais il n'en est pas tout à fait ainsi. Regardez, voici mon livret de caisse d'épargne. Il y a là cent soixante florins, et je laisse toujours les intérêts, de sorte que la somme s'augmente avec le temps. J'ai économisé cela sur mes gratifications et mes étrennes, c'est une petite dot que je vous apporte, vous n'aurez pas trop à rougir de moi.

— Allons, dit-il, je fais une bonne affaire. Mais prends garde ; quelqu'un a pu me souffler à l'oreille que tu es riche, je ne t'épouse peut-être que pour ton argent.

Il l'embrassa de nouveau et se promena dans la salle avec elle. Il fut décidé qu'elle écrirait la première, le jeune homme devait envoyer sa réponse, poste restante, et venir la voir le dimanche suivant dans un lieu dont ils convinrent ensemble. Le mystère, la couleur romanesque de l'aventure, l'heure matinale de cette entrevue dissipaient peu à peu la tristesse de Gabriel. Au moment où il prit congé de Traud, il pensait que réellement il ne lui serait pas difficile de trouver près d'elle le bonheur auquel il pouvait prétendre désormais, après avoir vu s'envoler les rêves de sa jeunesse.—*Le Correspondant.*

(A continuer.)

LE CARNAVAL AU TEMPS PASSÉ.

LE CARÊME, LA SEMAINE SAINTE ET PAQUES.

(Voir pages 117, 302 et 404.)

VIII

Il me faut maintenant revenir, à un autre point de vue, au dimanche des Rameaux et à l'usage, si répandu à Marseille, de manger des poichiches ce jour-là. En donnant l'origine de cette coutume, je n'ai traité que le côté scientifique du sujet ; il me reste à mettre en relief son côté populaire.

Les Chartreux qui occupaient, avant 1789, le couvent de leur ordre, situé sur le bord de Jarret, avaient institué, pour le dimanche des Rameaux, une distribution de pois-chiches que les pauvres allaient recevoir, tous les ans. Vint la tourmente révolutionnaire, et le couvent fut détruit; mais la tradition gastronomique survécut, et, de nos jours encore, on voit, chaque année, nombre de pauvres pères, confiants dans une fallacieuse indication, venir attendre leur ration de pois-chiches, sous le portique de l'ancienne église du couvent.

On s'adressait surtout aux *gavots*, à ces habitants de la Haute-Provence, apportant dans la grande ville,—pour ne les pas conserver longtemps, et en remonter bientôt aux maîtres,—la simplicité de leurs mœurs et la naïveté de leur esprit. On leur persuadait que, sur la simple présentation d'un papier sans valeur qui leur était remis, ils recevraient à l'église des Chartreux, une abondante ration de pois-chiches, des vêtements neufs, des souliers et même une somme d'argent. Il y avait cependant pour le *gavot* quelque conditions à remplir, quelques épreuves auxquelles il devait se soumettre. Ainsi il devait se laisser couper trois mèches de cheveux en forme d'escalier, un favori en forme de rasoir, la moustache en forme d'éventail et la mouché en forme de croissant.

Le Gavot était soumis ensuite à une espèce d'initiation ou de baptême. On le baptisait sous les noms de : *Sacramento-Pedibus-Parafagaramus-Omnibus-Stromboli-Mississippi*. Ces noms exerçaient un effet magique sur le baptisé; on le soumettait enfin à l'opération du tampon. Elle se faisait au moyen d'un énorme bouchon de cuisine qu'on appliquait sur la langue, le nez, les joues et le front du patient.

Venait alors la distribution des effets d'habillement; et à ce propos, une facétie entre mille. On conduisait le Gavot chez un menuisier; on le faisait monter sur un tonneau: on allongeait des copeaux, en forme de mètre, pour la mesure de la taille: on prenait le tour de corps de trois robustes portefaix. Pour l'habit, on mesurait à partir du crâne jusqu'aux talons; le gilet arrivait jusqu'au nombril; pour compenser, on arrêtait le pantalon aux genoux; il est vrai que ce pantalon devait avoir des sous-pieds. Toutes mesures prises, on dirigeait le Gavot vers le magasin d'un des premiers tailleurs de la ville, où il devenait la risée de tout l'atelier, heureux s'il en était quitte à si bon marché.

Quant à l'indispensable marmite dont le *gavot* avait soin de se munir pour y placer les pois-chiches à recevoir, il était bien rare qu'elle ne fût pas cassée dans le trajet de la ville aux Chartreux. Lorsqu'elle arrivait intacte, on disait aux Gavots: "Remplissez votre *oule* à Jarret, et allez chez le maire; il vous donnera pour chaque goutte d'eau une pièce de cinq francs." On voyait alors les Gavots marcher à pas comptés et

s'écrier en voyant tomber une goutte de leur eau : “ *Es bessai cinquante francs que perdi !* ”

Pour la fourniture de souliers ou bottes, *ad libitum*, on délivrait aux Gavots des billets comme celui-ci : “ Mr ***, cordonnier, donnera, pour la forme, une “ vieille botte du pied droit ou du pied gauche, à son “ choix, au porteur de ce billet.”

J'ai dit que la croyance de la distribution gratuite de pois-chiches et de souliers le dimanche des Rameaux, à l'église des Chartreux, existait encore dans notre population. A l'appui, je communique à mes lecteurs une anecdote que m'a racontée, ces jours-ci, le chef d'une institution située sur le boulevard de la Magdeleine.

Madame *** s'intéressait beaucoup à un jeune enfant, de famille peu fortunée, qu'il avait reçu dans son établissement. Cette dame, recommandable sous tous les rapports, vint voir cet instituteur, la veille du dimanche des Rameaux de l'année 1863, et lui dit :

“ Demain on distribue, aux Chartreux, des pois-chiches et des souliers. Peu m'importent les pois, mais mon protégé aurait bien besoin d'une paire de souliers. Il est si simple, que vous m'obligeriez beaucoup de le faire accompagner par quelqu'un de confiance qui l'aidât à choisir ; sans cela, il prendrait des souliers trop grands ou trop petits pour son pied.”

Grand fut l'embarras de l'honorable directeur. Comment dire à une femme distinguée : “ On s'est moqué de vous, on ne donne ni souliers ni pois-chiches, on vous a prise pour une *gavotte*.” Il tâcha donc de la détromper le plus doucement possible ; mais elle avait trop d'esprit pour ne pas comprendre la mystification et trop de bon sens pour ne point en rire.

Cette mystification qu'organisait, qu'exécutait la partie la plus turbulente de notre classe ouvrière,—les *Nervis*,—devenait, on le comprend, la cause de scènes fâcheuses. La voie de fait tenait lieu d'atticisme ; les descendants des Phocéens, eux-mêmes enfants d'Athènes, se conduisaient comme des Béotiens, c'est trop peu dire... en vrais sauvages.

Ce fut sous la Restauration et la monarchie de Juillet que les scènes auxquelles je fais allusion présentèrent un caractère déplorable. Il n'en avait jamais été ainsi sous le premier Empire. Les mystifiés, les gavots de cette époque, avaient un protecteur unique, mais tout puissant. Tant que leurs marmites et leur chevelure étaient seules en jeu, il laissait faire : mais les choses allaient-elles plus loin, il mettait son holà ! Ce protecteur, c'était Gobet, qui n'admettait pas qu'un amusement pût dégénérer en tumulte ; et ce que Gobet voulait... devait être.

Gobet ! Voilà la seconde fois que j'écris ce nom, que je désigne ce personnage dans cette Revue. Ne dois-je pas le mettre en scène ? Pour ce que j'en dis, peut-on me croire sur parole ?

Comprenant cette obligation, j'ai cherché dans mes souvenirs d'enfance, j'ai interrogé les souvenirs de mes contemporains. Entre eux et moi, nous ne pouvions reconstituer que de simples fragments de Gobet. Je chercherais et je demanderais encore... ou plutôt j'aurais renoncé, si une de ces bonnes fortunes, bien rares dans notre rude métier de chercheurs, n'eût mis tout à coup sous ma main un Gobet aussi complet que je pouvais le désirer, un Gobet peint par un maître, par un des vieux Marseillais qui connaissent, qui racontent le mieux notre vieille Marseille, qui l'aiment le plus filialement. . . . un feuilleton du journal le *Sud*, du 20 février 1833, intitulé : *François Gobet*, et signé : L. Méry.

A ce feuilleton je ne change rien ; je le remets tel qu'il est, au lieu de mon *illisible* copie, à l'imprimeur : bonne chance pour lui, et pour vous aussi, cher lecteur ; car ce n'est plus moi, c'est M. Méry qui va parler ; écoutez-le.

“ C'était un hercule ; c'était un bœuf, il beuglait, et quand une voix sortait de cette large poitrine, large presque comme le devant de la carène d'un brick, voix,

Haud Mortale sonans,

on aurait dit qu'elle roulait sous les arceaux d'une cathédrale, qu'elle s'était élancée des tuyaux d'un orgue d'église, et non pas des cavités d'une poitrine humaine. Marseillais de trente ans, de cinquante ans, de soixante-dix ans, vous l'avez connu cet effrayant colosse, cet emblème en chair, et quelle chair ! en os, et quels os ! du régime impérial, cet homme qui, seul, faisait la police à Marseille, qui, de son vaste poignet, portait en trophées vivants des liasses de voleurs, des grappes de filous, devant qui Marseille là républicaine, Marseille se prenait à trembler comme l'enfant devant son redoutable magister. Cet hercule, ce bœuf, ce colosse, ce géant, cet être si mystérieux. bien au-dessus du *Han d'Islande* de Victor Hugo, s'appelait *François Gobet*.

“ Où était né François Gobet ? Nul ne le sait, on assure qu'il se révéla au monde, dans une ville du Nord qu'on n'a jamais nommée, un jour de sanglante exécution, debout sur un échafaud, et que là il roua un assassin avec une dextérité telle qu'on aurait dit qu'il avait fait cet horrible métier toute sa vie. Oui, on m'a assuré, on vous a assuré que François Gobet avait été bourreau. Quoiqu'il en soit, nos vieillards du café Paradis vous attesteront qu'ils l'ont connu bedeau à la paroisse Saint-Ferréol, qui a dégénéré en place et en arbres ; Gobet lui a porté malheur. Ces mêmes vieillards vous diront : que Gobet, le formidable Gobet, chantait au lutrin à faire éclater les vitres, à faire gémir les poutres, à secouer les piliers, que la robe rouge lui allait à merveille et que, *Quasimodo* marseillais, il lançait sur la ville, avec une délectable

volupté, les volées aériennes des cloches, les jours de fête solennelle. Sans M. de Mirabeau, sans le vainqueur de la Bastille, sans les fautes de Coblenz, Gobet, hormis son coup d'essai sur un échafaud, serait mort en emportant dans la tombe l'épouvantable secret de sa force herculéenne, de sa puissance de terreur inconcevable. Lui et la Révolution se comprirent ; quand elle éolata, cette Révolution qui mettait les cadavres à la place des réverbères, Gobet prit froidement par la main M. Olive, curé de la paroisse dont il était le mystérieux bedeau, et, le livrant à une populace ameutée, hurlant sur la place Saint-Louis, il passa tranquillement la corde autour du cou du vieillard, hissa la corde, éleva le corps qui se faisait cadavre, acheva la strangulation et, croisant ses bras sur la poitrine, il se fit à lui même un sourire d'approbation tel que la foule, et quelle foule ! eut peur !

“ Pourtant dans cette foule squalide de stupides assassins, Gobet était peut-être le moins coupable ; le physique porte l’empreinte du moral ; or, je vous l’ai dit, le physique de Gobet était une suspension des lois ordinaires de la nature, un fait anormal, un acte excentrique du pouvoir du Créateur, une dissonnance dans la grande harmonie. La tête de Gobet avait des dimensions telles, ses yeux étaient si démesurément larges, sa bouche si effrayamment grande, sa poitrine si excessivement carrée, que l’idée, la pensée, les appétits devaient, chez lui, si fort exaspérer leur puissance, que Gobet ne pouvait ni percevoir, ni penser, ni désirer comme nous.

“ Combien de fois, dans mon enfance, ne me suis-je pas arrêté stupide d’effroi, au coin de la rue de Rome, devant la grande ombre de Gobet qui élargissait sa silhouette mouvante sur le pavé de la chaussée. C’était une tour qui marchait, une tour couverte d’un chapeau à claque avec une cocarde tricolore, une tour qui broyait les dalles et écornait les murs.

“ Les femmes du peuple se signaient quand Gobet avait passé ; elles mettaient leurs mains sur les yeux et tremblaient. Gobet était agent de police ; il était, je crois, le seul agent de police de la ville ; avec douze cents francs qu’on jetait à cet ogre, M. de Permon, M. le comte Thibaudau, M. le général Dejean, dormaient tranquillement sur leurs deux oreilles : Gobet veillait pour eux. Gobet rayonnait dans toute la ville ; il était partout au même instant ; cinq individus exécutaient-ils un méfait en cinq endroits opposés de Marseille, à la même seconde ? ils sentaient tous les cinq à la fois la main de Gobet au même instant sur leurs épaules fléchissantes. Comment cela se faisait-il ? Je n’en sais rien ; tout ce que je sais, c’est que cela se faisait.— *Voici Gobet !* ces deux paroles éteignaient la dispute qui bouillonnaient dans une halle insurgée, dispersaient l’attroupement des compagnons du devoir

étouffaient sous un silence de plomb l'incandescence d'un cabaret, faisaient monter la pâleur au front des plus intrépides et rentrer dans la poitrine de nos marchandes de poissons et de fruits ces énergiques dialogues qui s'élancent des gosiers féminins, rouges, marbrés de veines tendues, dans une si étonnante fougue méridionale.

“ Gobet était le roi, l'empereur de Marseille; pour le quartier de Saint-Jean, pour le quartier des Grands-Carmes, c'était Napoléon, le bulletin de la Grande Armée, le canon qui tonnait le jour de nos victoires, le *Te Deum* chanté par M. de Sinéti, à Saint-Martin. Gobet était tant de choses; le drapeau aux trois couleurs, le club, les sections, Cartaux, Brutus, les fusillades de Toulon, les prisons d'Orange. Tout ce monde d'hommes révolutionnaires, de femmes révolutionnaires, tous ces noms sinistres, tout cela s'était fondu dans Gobet, ne faisait plus qu'un corps avec lui; il marchait sous cette éclatante pyramide qui avait pris pour base son chapeau à claque: et ne croyez pas qu'il fléchit sous elle!

“ Il régna quinze ans à Marseille. Pendant quinze ans, il put se dire le véritable maître de Marseille; et cependant son cœur était inaccessible à l'orgueil. Rentré chez lui au milieu des siens, à côté de sa femme, une personne tout ordinaire, la première femme venue, Gobet avalait trois énormes écuelles de soupe, mangeait ses dix livres de viande, engloutissait cinq à six pains, mettait à sec une *dame-jeanne*, et, ainsi repu, ainsi désaltéré, il se jetait, ce roi de Marseille, sur un méchant lit de camp. Toutes ses fonctions royales se bornaient à marcher dans nos rues, à regarder et à mettre de temps en temps quelques poignets dans l'étau de sa main de fer. Voilà tout; on ne lui demandait pas davantage. Oh! comme il devait mépriser l'espèce humaine! Et nous, élevés dans la crainte de cet homme, quand nous avions entendu le conte du *Petit Poucet* ou celui de *Barbe Bleue*, nous n'étions pas du moins embarrassés pour nous figurer un ogre.

“ Louis XVIII détrona deux hommes: Napoléon, empereur des Français, et Gobet, empereur de Marseille; ces deux puissances tombèrent le même jour. Enfin le tour de Gobet d'avoir peur arriva, le 14 avril, à trois heures du soir, quand le peuple bondit d'ivresse devant quatre chevaux qui emportaient une malle-poste sur une rue latérale du Cours; Gobet pâlit et se cacha.

“ Ce ne fut plus qu'une puissance déchue, avilie, couchée à plat ventre dans la boue. Gobet quitta Marseille une nuit, et, suivi de ses deux enfants, qui se roulaient autour de lui, de sa femme, qui portait un paquet sur sa tête, il prit, à pied, le chemin d'Aix. A Aix, le sonneur, le bedeau, l'agent de police, le maître de Marseille, se fit bouquiniste sur la place de la Magdeleine, vis-à-vis les premières fon-

dations du Palais. Gobet n'était pas né bouquiniste ; ses gros doigts écrasaient les couvertures des livres ; sa main les contournaît ; d'ailleurs, une profonde mélancolie s'empara de son âme ; pour comble d'infortune, il quitta son chapeau à claque et prit un chapeau blanc.

"Gobet en chapeau blanc était tout à fait *désauréolé* ; il le sentait lui-même l'infortuné ; personne ne lui achetait des livres ; ses deux fils moururent ; il les cousut dans un linceul et les enterra ; sa femme mourut ; il l'ensevelit aussi ; il resta seul, ce robuste chêne, sur la terre où ses rejetons n'avaient pas pu pousser de vigoureuses racines ; le chêne se voûta ; la faim criait dans les entrailles de Gobet ; il se décida à jeter ses bouquins dans la rivière de l'Arc, de désespoir, et à demander l'aumône. Il ne la demanda jamais aux habitants d'Aix ; sa fierté se serait révoltée d'un secours reçu de toute autre main que d'une main marseillaise. Admirez l'idée ! Comme il nous connaissait bien ! Il savait que nous n'étions pas gens à rancune ; dès que Gobet apercevait un Marseillais, vite il courait à lui, et le colosse miné se retirait avec une larme dans les yeux et une pièce dans la main.

"J'eus moi-même la dolente satisfaction de récompenser Gobet de mes belles terreurs d'enfance ; j'étais avec un de mes compatriotes, qu'il connaissait ; mon compagnon, en me montrant à lui devant l'église du Saint-Esprit, à Aix, lui dit : "Ce jeune homme est un Marseillais." Alors il reçut une faible marque de l'intérêt prodigieux que ce pauvre homme m'inspirait ; je tremblais et je pleurais.

"Gobet est mort il y a quelques années. Les Turcs font sculpter sur leur tombeau leur turban ; on aurait dû sculpter sur celui de Gobet son chapeau à claque."

Ceci n'est pas, qu'on le sache bien, un portrait d'imagination, une biographie faite à plaisir, c'est de l'histoire... colorée sans doute, mais vraie. L'histoire doit être, de plus, impartiale. Dans ce but, j'ajoute à ce qu'on vient de lire et à la décharge de la mémoire de Gobet, une anecdote que M. L. Méry, a ignorée. Cette anecdote constituera les *circonstances atténuantes* dans le jugement à porter sur cet homme, dont s'est tant occupée la génération marseillaise prête à s'éteindre.

J'ai beaucoup connu et beaucoup aimé un vénérable ecclésiastique, mort à une âge très-avancé, M. l'abbé Auberty. Il avait été l'un des vicaires de l'ancienne paroisse Saint-Feréol, avant 89, en même temps que le malheureux M. Olive en était le curé. M. Auberty, de qui j'ai appris dans ma jeunesse beaucoup de choses sur Marseille se rapportant au temps où lui-même était jeune, m'avait raconté qu'aux plus mauvais jours de la Révolution, il s'était tenu caché dans le quartier Saint-Laurent. Il ne sortait que la nuit déguisé en laïque, et lorsqu'on recourait à lui pour un acte de son ministère sacerdotal. Un soir, on

vient appeler M. Auberty, pour confesser un moribond dans une rue voisine. Il sort, précédé par son guide qui éclairait la marche à l'aide d'une lanterne. A peine a-t-il fait quelques pas, qu'il entend derrière lui ces mots fortement accentués : "*Bonsoir, mousu Auberty.*" Le pauvre prêtre s'arrêta, saisi de terreur : il avait reconnu la voix de Gobet ; il se crut perdu. "*Bonsoir, citoyen Gobet,*" répond-il d'une voix qu'il s'efforce de rendre assurée. "*Agnès pas paou, moussu Auberty.*" reprit Gobet, qui ne s'y trompa pas, "*vous arribara gès de maou . . .*" et il s'éloigna. M. Auberty crut à la parole de Gobet, et sa confiance ne fut pas trompée ; il ne quitta pas, pour en chercher un autre, l'asile où il s'était tenu caché jusqu'à ce moment, et il ne fut l'objet d'aucune recherche.

Consultant ses souvenirs, M. Auberty se rappela que, bien des années auparavant, il avait pris la défense de Gobet, un jour où un marguillier de la paroisse Saint-Féréol lui avait adressé, à raison de son service de bedeau, des reproches qu'il ne méritait pas. Gobet avait la mémoire du cœur.

J'ai hâte d'achever.

Mais puis-je le faire, à ce moment même ? brusquement ? sur le terrain où je me trouve ? Faut-il laisser le lecteur en présence des tristes souvenirs que je viens d'évoquer ? Non, ce me semble.

A la suite de M. Méry, j'ai changé de voie ; j'ai fait, en passant, de la *chronique anecdotique*. Mon titre est : *Us et Coutumes*. Je m'y dois conformer ; c'est mon sujet, j'y rentre pour finir.

Il existait à Marseille un touchant usage. La veille de la Toussaint et de Noël, de Pâques et de la Pentecôte, parents et amis se souchaient de *bonnes fêtes*. Les plus jeunes, dans chaque famille, se rendaient, à cet effet, chez les plus âgés. C'était, pour eux, une visite non moins obligatoire que celle du jour de l'an. Cette coutume n'est pas, heureusement, tombée pour tous en désuétude.

C'est la veille de Pâques ; il est onze heures . . . Muettes depuis deux jours, toutes les cloches de la ville lancent dans les airs leurs plus joyeux carillons. Elles chantent à l'envi : *Gloria in excelcis ! ! Alleluia !* cette acclamation de joie et de reconnaissance qu'entonne en ce moment, la foule pieuse, répétant ce que les Saints disent au Ciel.

De ma fenêtre entr'ouverte, je vois les navires de notre vieux port hisser leurs pavillons et se couvrir de pavois, au signal donné par le bourdon de Notre-Dame-de-la-Garde

Je vois aussi, sur un mur voisin, une affiche colossale dont les caractères du plus grand type me permettent de lire :

FÊTES DE CHARITÉ...
 ENTRÉE DE FRANÇOIS I^{er} A MARSEILLE...
 CAVALCADE HISTORIQUE...
 DEMAIN DIMANCHE 12 AVRIL. — PREMIÈRE JOURNÉE.

J'ai donc un double devoir à remplir. Je m'en acquitte.

A vous, ami lecteur.....et aux pauvres vos amis, les amis de tous,— suivant la vieille coutume marseillaise, et de grand cœur, je souhaite de *bonnes fêtes* !...

AUGUSTE LAFORET,

De l'Académie de Marseilles.

(Revue de Marseilles.)

LAMARTINE.

M. de Lamartine, depuis plus d'un an déjà, n'était plus de ce monde. La mort n'a fait hier que fermer son cercueil. Il semblait qu'il lui fallût du temps à emporter une si grande poussière. Entre tous ces débris qu'on appelle des hommes, et qui forment le monde contemporain, nous croyons que M. de Lamartine était le plus vaste. Sa vie et son œuvre l'attestent ; elles attestent aussi, hélas ! qu'il ne fut pas le moins dévasté. En force, en intelligence, en courage, en dons de toute nature, il avait immensément reçu. Il avait reçu même une éducation chrétienne d'enseignements et d'exemples, trésor et bienfait des plus rares à l'époque où il naquit ; et comme si Dieu eût voulu mettre à l'abri tant de moyens qu'il lui confiait pour accomplir de grandes choses, il lui avait donné encore la pauvreté.

La misérable influence du doute et la vanité ont tout dispersé en œuvres vaines et trop souvent blâmables. Cet homme si bien doué et si bien installé dans la vie, a douté de tout, excepté de lui-même, et par ce double malheur sa vie apparaît comme un gaspillage immense. Il n'y a de beau dans son œuvre que des fragments. Ils sont nombreux, quelques-uns sont grandioses, aucun n'est parfaitement pur.

C'est une véritable douleur d'explorer cette Ninive aux proportions colossales et désordonnées, riche de métaux précieux, mais mêlés d'argile ; tout y porte la marque du génie et la marque de la défaillance, et presque tout déjà est enfoui sous terre pour n'en sortir jamais.

Soit en politique, soit en art, on se demande si M. de Lamartine a bien su ce qu'il voulait, ce qu'il pensait, ce qu'il faisait, et si même il prenait ou pouvait prendre la faculté d'y réfléchir. Il avait des inspirations, des visions, des caprices ; il suivait tout avec le même empressement, il exprimait tout avec le même éclat. On a dit de lui qu'il tournait même en l'absence du vent. On pouvait lui appliquer également un autre mot célèbre, et dire de lui aussi qu'il "changeait d'idée fixe." Mais résister au vent et se fixer à l'idée stable, ce qui est le tout de l'homme, il ne le pouvait pas. Cependant il ne manquait point de fermeté dans les tempêtes, et l'idée stable ne lui était pas inconnue. Elle avait illuminé sa jeunesse, et il l'approchait encore quelques fois. Seulement sa fermeté était une fermeté d'orgueil, et il connaissait la vérité comme les grands esprits payens connurent Dieu, sans le reconnaître pour Dieu. La vérité à ses yeux n'était qu'une vérité.

Dans l'art, encore qu'il ait presque toujours conservé la décence des expressions et des images, et donné, du moins, quoique inutilement, cet exemple, aux autres poètes contemporains, il n'a pas suffisamment respecté son génie. Il s'est dispensé du travail. Il a jeté ses vers comme ils venaient, tant qu'ils venaient. Incapable par dédain,—peut-être par une infirmité de sa trop riche et trop abondante nature,—d'étudier, d'élaguer, de polir. Mais le gravier qui charge ses meilleurs poèmes les fera sombrer ; et le choix qu'il n'a pas su ou qu'il n'a pu faire, opéré par d'autres, affaiblira ce qui sera sauvé.

Nous avons eu dans ce siècle trois grands poètes : ils seront enterrés comme des rois barbares, avec toutes leurs richesses, et le fleuve de l'oubli passera sur ces opulents tombeaux. Celui de M. de Lamartine renfermera plus d'or et plus de magnificence que les autres, peut-être sera-t-il le plus inconnu.

Il lui a manqué ce qui a manqué aux autres, il lui a manqué l'amour du vrai. Il l'a su et il l'a dit, car l'inspiration lui ouvrait toutes choses, et il était fidèle à le dire ; mais l'inspiration éteinte et la parole envolée, distrait par la vanité de son âme, il ne se souvenait plus. Un jour, à Jérusalem, relisant les psaumes de David, il a su pourquoi, sous son souffle profane, la harpe languissait "comme un aiglon sans ailes."

Ah ! c'est que la douleur et son brûlant délire
 N'est pas le feu du temple et la clé de la lyre !
 C'est que de tout foyer ton amour est le feu !
 C'est qu'il t'aimait, Seigneur, sans mesure, et sans doute,
 Que son âme à tes pieds s'épanchait goutte à goutte !

Et qu'on ne sait, quand on l'écoute,
 S'il parle à son égal ou s'il chante à son Dieu !

Jamais l'amour divin qui soulève le monde,
 Comme l'astre des nuits des mers soulève l'onde,
 Ne permit au limon où son image á lui
 De t'approcher plus près pour contempler sa face,
 Et de combler jamais d'une plus sainte audace
 L'immensurable espace
 De la poussière à lui.

Il ne se souvenait plus, avons-nous dit. Et, en effet, depuis la date de ces vers, quel oubli ! Après ces vers, il a écrit *Jocelyn*, la *Chute d'un Ange*, les *Girondins*, et il a déroulé sa triste et inconséquente vie politique, et l'on a vu l'auteur des *Méditations* et des *Harmonies* quêter, en compagnie du pesant Havin, pour élever un monument à Béranger. O misère de l'homme ! Mais enfin grâce à Dieu, il s'est souvenu. Vieux, humilié, infirme, et le pied sur le seuil de cette antichambre de la mort, où il devait rester si longtemps et si loin de sa gloire humaine, il s'est enfin souvenu, il s'est reconnu, et par une grâce longtemps refusée peut-être, il a tiré son âme du naufrage de toutes ses splendeurs.

C'est que Dieu aussi se souvient. A travers toutes les voix qui sortent du cœur troublé de l'homme, à travers les cris de la chair et du sang qui combattent l'esprit dans cet abîme, il entend aussi le soupir sincère, le regret étouffé de la faiblesse qui gémit de s'être laissé vaincre. Le monde se méprend, se scandalise ou s'amuse ; Dieu ne se méprend pas et n'oublie pas. Il envoie ce soupir comme une grâce aux cœurs qui l'attendent, et la même grâce revient un jour à celui qui l'a poussé.

Quel crime n'eût lavé cette larme sonore !

LOUIS VEUILLOT.

La mort de M. de Lamartine a causé, nous l'avons dit, une émotion profonde dans notre pays. Dès que la nouvelle de sa mort a été connue, une foule immense s'est portée vers le chalet du Bois de Boulogne dont la ville de Paris lui avait donné la jouissance. Pendant quatre jours, le flot des visiteurs n'a pas diminué. Nous empruntons aux journaux de la capitale le récit suivant des derniers moments de l'illustre poète :

Lamartine était atteint de paralysie à la vessie. Le lundi, 21 février, il se disposait à aller faire une promenade avec sa nièce et son ami, M. Desplâces. Au moment de descendre l'escalier de la chambre, il se sentit

pris de faiblesse et l'on rentra, mais bientôt un mieux s'étant produit, le poète alla à Paris faire visite à M. le comte de Rambuteau, puis il rentra, après un tour au bois. A cinq heures, suivant sa coutume, il était couché.

—Etes-vous malade ? lui demanda Mme de Sessia-Lamartine, sa nièce.

—Non, je ne suis qu'indisposé.

Cependant, le lendemain, il dut garder le lit et reçut dans cet état quelques amis.

Le docteur hongrois, M. Grob, qui l'a soigné avec beaucoup de cœur, et le docteur, Clarel, qui avait donné ses soins à Mme de Lamartine, furent mandés : ils ne trouvèrent point le malade en bon état. Le mercredi, ils conçurent des inquiétudes déjà sérieuses. Ce jour là, un homme, M. Guillard, qui depuis 1848 n'a jamais manqué de se rendre, le 24 février, auprès de Lamartine, se présente avec sa fille à Passy ; ce mercredi était l'anniversaire du 24 février. Lamartine était trop malade pour recevoir, cette date vivante d'un époque où la popularité *portait* le tribun, mais, apprenant cette fidèle visite, il leva les yeux, sourit et puis... médita. Le jeudi, progrès plus évident encore.

Le vendredi soir, Lamartine était depuis l'après-midi constamment pris d'engourdissement et de demi-sommeil ; il parlait à peine ; Mme Adam Salomon, de ses amis, étant venue le voir, il ne put que lui serrer la main.

Sa nièce, Mme de Sessia (Lamartine, qui avait spécialement écrit à M. Baroehe pour que Mme de Sessia, son enfant adoptive, portât son nom, l'a priée avant de mourir de ne plus porter d'autre nom que celui d'adoption), ayant coutume depuis plusieurs mois de se faire dresser un lit auprès de son oncle, passa la nuit, dans une perplexité accrue des progrès sensibles qu'elle constatait dans la maladie.

Le samedi matin, les docteurs Grob et Clarel ne purent se dissimuler ni cacher à Mme de Lamartine que la situation était désespérée.

Lamartine avait dit et fréquemment répété qu'en cas de maladie sérieuse il voulait qu'on appelle sans hésiter son ami, M. l'abbé de Guerry, curé de la Madeleine.

M. de Guerry se présenta vers deux heures et l'administra en présence de deux amis, MM. Valette et Deplace, et de tous les domestiques.

Bientôt, Mme Valentine Lamartine télégraphia sa famille, c'est-à-dire les nièces et le neveu du malade, Mmes la comtesse de Pierreclos, la comtesse de Belleroche, la baronne de Bier, la comtesse de Synnevie, dont le mari est consul général à Milan, etc., etc.

La nuit fut calme, d'un calme précurseur du suprême abatement.

Mais dans l'après-midi, l'oppression gagnait, la maladie, quittant la vessie, avait envahi les intestins et la paralysie montait.

Tous ceux dont la tendresse était resté fidèle étaient là : les amis, les parents, les deux médecins, qui ne l'avaient guère quitté, et Edmond Texier.

Mme de Lamartine lui tenait la main, et il avait doucement posé la tête sur l'épaule de sa nièce, réalisant un désir vingt fois exprimé "mourir sur le cœur de celle qui l'avait tant aimé !"

La chambre de Lamartine est petite et modeste ; on n'y retrouve que des ombres d'autrefois, des débris de grandeur effacés par de pieux souvenirs de la famille !

Cette chambre est sur les jardins, au premier étage. En haut de l'escalier un corridor la précède décoré du buste d'Aimé Martin ; en face de la porte, une fenêtre fermée sur le midi, à côté une armoire à glace en bois de rose avec écussons en faïence, des rideaux en reps Bismark ; sur la cheminée en marbre blanc, une pendule borne en simple marbre brun ; de chaque côté de la glace deux miniatures, la mère du mourant et une vierge, qui lui fut envoyée d'Italie ; près d'une autre fenêtre, ouvrant sur le nord, le portrait de la femme du poète ; au pied du lit, celui de la charmante et adorée enfant qu'il a perdue, Julia, qu'il a si bien chantée. Au dessus de ce portrait, un paysage à l'aquarelle fait et offert par le comte de Maistre, et le portrait d'Aimé Martin.

Enfin, le long du mur, entre la fenêtre et la porte, le lit, également en bois de rose à médaillons de porcelaine, à colonnes autour desquelles s'enroulent les maigres plis d'une tenture pareille aux rideaux.

A dix heures, l'oppression augmente ; cependant, Lamartine voit, entend, comprend et trahit des sentiments de reconnaissance pour ceux qui l'entourent par des expressions de bonté et de satisfaction reflétées sur son visage.

A dix heures trente-cinq minutes, tout ce qui dans cette vie, désormais finie, et jadis tant abreuvée était acte, pensée ou parole, tout cela s'éteint, effacé ! Lamartine n'est plus : il a expiré doucement, il est remonté en haut dans un souffle, sa mort a été comme le commencement d'un sommeil.

Lamartine fut placé sur son lit funèbre, comme rayonnant d'apothéose ; rarement visage fut moins éteint et, au contraire, plus serein, plus empreint d'autorité.

Coincidence fatidique ! Lamartine est mort le 28 février, c'est-à-dire vingt-et-un ans jour pour jour après celui où, du haut du balcon de l'Hôtel de Ville, il repoussait la terrible et sanglante menace du drapeau rouge.

Le jour où les chambres votèrent une pension aux créanciers de Lamartine, Lamartine prenant la main de sa nièce, lui avait dit : "Quand on a des créanciers, on doit tout souffrir, mais retiens bien ceci : c'est comme si la France m'avait tiré un coup de pistolet dans le cœur !"

De ce jour, en effet, il s'assombrit et déclina.

Lamartine a exigé qu'aucune cérémonie ne fût célébrée à Paris en son honneur. Il disait : "Non ! que personne, au moment où l'Éternité, ou

l'Avenir se sera enfin dévoilé pour moi, ne vienne troubler mon extase par le bruit de paroles vaines et de mesquines pensées du monde.'"

Son corps sera enlevé mercredi,—demain,—à onze heures et transporté à Saint-Point.

Sur sa poitrine on a posé un petit crucifix en bois noir qu'il emportait partout dans sa poche.

A côté de lui, sur une table, se dresse entre deux flambeaux, un autre crucifix en bronze, qui a sa légende. Lamartine le tenait, il l'a dit lui-même, d'un être cher.

Lamartine laisse quatre volumes de Mémoires entièrement écrits de sa main. Ces volumes forment le tiers de ce que devaient composer ses Mémoires.

La dernière de ses études restée inachevée et destinée à ses Entretiens, est consacrée au P. Hyacinthe, l'éminent confereucier, qu'il aimait particulièrement et admirait beaucoup.

La première pensée de l'empereur, en apprenant la mort de Lamartine, avait été d'ordonner qu'il lui fût fait, aux frais de l'État, des funérailles nationales ; mais cette pensée s'est effacée devant la volonté expresse de l'illustre mort, se prononçant énergiquement contre toute pompe et contre toute manifestation extérieure. Ainsi qu'il l'a prescrit, son corps sera donc transporté à Saint Point et inhumé sans éclat et sans bruit dans le caveau où reposent sa fille, sa mère et sa femme.

Lamartine, né le 21 octobre 1790 était âgé de 78 ans. Il avait quitté Saint-Point, à la fin de 1868 et était venu s'installer, le 28 décembre dans sa maison de Passy, dont la ville lui avait légué la jouissance transmissible à sa femme et à sa nièce, Mme la comtesse de Sessia Lamartine.

La mort de Lamartine a causé des impressions diverses dans la presse. Les journaux prétendus libéraux ont été d'une sévérité frisant l'injustice pour la mémoire du poète. La presse indépendante a ouvert une souscription pour lui élever une statue sur la place de l'Hôtel de Ville. La presse officielle a été sobre de commentaires.

Lamartine est mort. La gloire poétique la plus universellement acceptée de notre âge est enlevée à la France.

Les liens de sympathie et d'admiration tendre qui unissaient à cet homme de génie tout ce qui pense et tout ce qui a un cœur, relâchés ça et là par les dissentiments et les ressentiments politiques, vont, nous en avons la ferme confiance, se renouer et se resserrer pour jamais devant ce grand cercueil.

Le poète devenu homme d'Etat, élevé un instant par une révolution au faite de la puissance et de la faveur populaire, a subi la peine de cette

élévation qui lui avait été faite sur d'injustes ruines. Quelle nuit depuis, quelle tristesse d'abandon, et après quels jours d'enthousiasme et de gloire ! En songeant à ces jours étoilés où éclataient dans le monde *les Méditations* et *Jocelyn*, et aussi à ces jours d'orage où, faisant reculer l'anarchie, il eût pu comme Cicéron, s'écrier devant ses ennemis : " Je jure que j'ai sauvé la patrie ! " que de fois n'a-t-on pas dit : c'est à ce moment là que Lamartine aurait dû mourir !

Il a vécu pour ne pas échapper à cette condition du génie, d'être malheureux. Sa vieillesse s'est épuisée dans un travail excessif, opprimée par une dette énorme où sa générosité sans limites avait eu, il faut qu'on le sache bien, une énorme part. Son infortune avait lassé l'avare reconnaissance du temps où nous vivons. Elle avait même fini par déchaîner contre lui l'indigne injure. Il laissait mourir à ses pieds toutes les attaques avec une mansuétude qui n'était pas exempte d'un juste orgueil. Un jour qu'un ami trop zélé lui signalait une de ces attaques dans je ne sais plus quel journal—plus d'un en a aujourd'hui le remords—: " Laissez, dit-il en souriant : Piqûres de puces sur la cuisse d'Hercule ? " Aucune amertume, de celles qui valaient la peine d'être senties, ne lui a été épargnée. Et n'en n'est-ce pas une grande que cette plume, qui avait enchanté et consolé le monde, enlevée à la muse divine et condamnée sans pitié et sans trêve, dans son vieil âge, à un travail qui n'avait plus d'autre but que le salaire ! A l'heure où meurt Lamartine, il n'est pas inutile de dire qu'il aurait pu échapper à cette détresse. Le siège de président du Sénat, que la mort rend aujourd'hui vacant, ce siège qui laisse un vide plus facile à combler que le trône du poète, on lui avait offert. On eût doublé pour lui les émoluments déjà si considérables attachés à cette haute dignité, et plus tard on lui fit offrir, sans lui demander cette fois d'être président du Sénat, de le dégager de sa dette. Son honneur avait reculé devant la dignité, sa délicatesse lui fit refuser aussi l'offre honorable. Nous craindrions d'offenser la mémoire du poète en louant d'avoir préféré sa misère, puisqu'il le fallait pour rester pur. Dans un temps si fécond en palinodies intéressées, ce fait peu connu méritait pourtant d'être rappelé.

L'heure n'est pas venue de juger froidement en critique l'œuvre que Lamartine laisse après lui. Mais viendra-t-elle jamais l'heure où nous aurons le courage de le dépecer froidement, ce contemplateur qui a vu le ciel et qui nous y a ravis, ce grand lyrique de l'amour, de la prière, de la nature et de Dieu, qui nous a fait verser de si belles larmes aux meilleurs jours de la jeunesse ?

Depuis un an, M. de Lamartine épuisé, avait laissé tomber sa plume. Il n'écrivait plus, et depuis plusieurs mois, il ne parlait plus. L'âge et la souffrance l'avaient brisé. Ses facultés l'avaient-elles affaibli, ou bien, rassasié de gloire et d'amertume, s'était-il souvenu, en se condamnant à ce

poétique s'érce, de ces beaux et sombres vers d'Alfred de Vigny, un de ses frères :

A voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse.
Seul, le silence est grand, tout le reste est faiblesse !

Qui sait quelles pensées s'agitaient encore sous ce masque impénétrable et muet qui chagrinait ses amis et faisait ressembler le poète à cette statue d'Harpocrate représentée par l'antique sculpteur, l'index sur ses lèvres mystérieusement fermées ?

La mort les a scellées aujourd'hui pour jamais, ces lèvres éloquentes qu'avait brûlées le charbon ardent. Elle a roidi cette main qui a spiritualisé et attendri les fibres de la lyre française et fait tressaillir l'âme humaine d'un coup d'archet qui retentira dans les siècles.—

Journal des Débats.

“Ceux qui ont connu intimement Lamartine peuvent et doivent lui rendre cette justice que s'il eut le tort, dans ses dernières années, d'entretenir trop souvent le public de sa détresse, ce n'était pas qu'il en souffrit personnellement ; il la supportait sans effort pour lui-même ; il n'en souffrait que pour ses créanciers, qui étaient devenus l'idée fixe de son esprit. Ce travers a pu être une ombre à son génie, mais il n'a jamais été une tache à son caractère, dont le désintéressement est attesté par les actes de toute une longue vie.”

Le 1er mars, au Corps Législatif, M. Eugène Pelletan s'est levé et a dit :

“Lamartine aussi vient de mourir. Il a tenu le pouvoir à une autre époque, et, à ce titre, il me paraît mériter un témoignage de sympathies et de regrets, non-seulement de la Chambre, mais encore du pays tout entier.

M. GLAIS-BIZOIN.—Et c'était un grand citoyen !

M. LE PRÉSIDENT SCHNEIDER—La Chambre et la France s'associeront à la pensée et aux paroles de M. Pelletan. (Marques nombreuses d'approbation.—Applaudissements sur quelques bancs.)

La Liberté.

Poète, prosateur, historien, orateur, romancier, homme politique, il fut tout cela, naturellement, sans efforts, sans travail, involontairement, comme l'arbre est un végétal, comme l'eau est un liquide.

Sauf l'arithmétique,—la seule chose qu'il eût étudiée et dont il ne sut

jamais le premier mot, Lamartine n'eut rien à apprendre : il savait. Intellectuellement il était né charmeur, comme physiquement on naît blond ou brun.

Une femme qui le connaissait bien le tourmentait pour qu'il écrivit des vers sur son album. Pendant longtemps Lamartine avait refusé. Un soir, sollicité de nouveau il se rendit. — Donnez moi du papier et une plume, dit-il, et il écrivit ces six vers.

Le livre de la vie est le livre suprême
 Que l'on ne peut ouvrir ni fermer à son choix,
 Le passage attachant ne s'y lit pas deux fois,
 Et le feuillet fatal se tourne de lui-même :
 On voudrait revenir à la page où l'on aime
 Et la page où l'on meurt est déjà sous les doigts.

“ Voilà ! ” dit-il, en tendant le papier, avec un geste de lassitude.

Après avoir lu cette splendide poésie coulant comme d'une source.
 “ Pardonnez-lui, mon Dieu ! s'écria la dame, il ne sait ce qu'il fait.”

Voyons-le un peu tout au début.

C'est le curé de Milly qui est son premier maître ; mais, à l'heure de la leçon, l'élève s'échappe et va courir dans la montagne avec les petits chevriers. Après quelques années de pleine liberté, le chevalier de Lamartine, son père, voulant avoir raison de cette nature réfractaire, le conduit dans une pension de Lyon. Le jeune Lamartine y reste trois mois ; puis un matin il se sauve avec un condisciple, M. de Védel. Sortis de Lyon et traversant un village, les deux enfants ont faim, entrent dans une auberge et commandent un déjeuner. “ C'est aujourd'hui vendredi, dit le jeune de Védel au jeune Lamartine, demandons des œufs.—Ma mère, réplique celui-ci, m'a toujours dit qu'on peut faire gras en voyage. Pas d'omelette, un poulet ; et qu'on mette deux couverts.—Qu'on en mette trois ! ” s'écria une voix. C'était le maître de pension qui ramena les fugitifs.

On retira le rebelle Alphonse de la pension de Lyon et on l'envoya au collège de Belley.

Là il ne fait rien : je me trompe, il passe les heures d'étude à dessiner des bonshommes sur ses cahiers et ses livres. Sa santé un peu débile le met à l'abri des punitions. Après avoir vainement tenté de le stimuler professeurs l'abandonnent. Un écolier à la mer ! On le classe parmi les fruits secs de l'intelligence.

A Belley il reste trois ans toujours le même, inattentif aux leçons des maîtres, indifférent aux jeux de ses camarades, paresseux à la salle d'étude, promeneur solitaire à la cour de récréation. C'est là pourtant qu'il se lie d'une amitié qui dura jusqu'à la mort avec M. de Virieu et

M. de Vignet des deux Maistre. Ces deux noms se retrouvent tout le long de l'œuvre poétique de Lamartine, en tête des pièces de vers qui leur sont dédiées.

La dernière année, l'année de sortie, un mois avant les vacances, l'écolier qui n'a pas voulu mordre au fruit amer affiche la prétention de concourir. Il disputera la palme aux piocheurs. Pour la première fois il griffonne un discours français, une dissertation française; il bâcle un thème latin, une version latine. Ses camarades rient de la prétention de ce concurrent inattendu, et le jeune Lamartine cueille tous les premiers prix. La stupéfaction fut universelle.

Tout enfant, il amusait ses sœurs en improvisant de petits actes rimés du galop et rythmés à la diable; il se souvient de ce petit talent, il ne veut pas quitter le collège sans y laisser une trace de son passage.

Le jour de son départ, il écrit les *Adieux au collège de Belley*, et laisse sur son pupitre comme une carte p. p. c. ces vers cachetés à l'adresse des professeurs. "J'étais si peu familiarisé avec le rythme, disait-il plus tard, que, pour m'assurer de la justesse du vers, je le scandais sous mes doigts."

Du premier coup il avait trouvé sa note, la grand note.

Où est le travail?

Revenu à Milly auprès de son père, de sa mère et de ses quatre sœurs, aucune occupation ne l'attire. Que fera-t-il? Il ne s'en doute pas.

En attendant le voilà jardinier; il trace dans le jardin paternel—un jardin de curé—cinq jardinets, un pour lui, les autres pour ses sœurs, et du matin au soir il bêche, ratisse, plante, arrose, et force ses sœurs à lui venir en aide. Une d'elles me disait: "Sous le prétexte que nous étions jardinières, il nous faisait apporter, pour border les cinq petits jardins, de grosses pierres qu'il nous faisait remporter le lendemain. C'était tuant." Le goût du jardinage dure un grand mois; puis un beau matin il se croit un grand chasseur devant Dieu, il s'équipe et va à l'aventure.

Un lièvre passe, il le vise, le tire et lui casse une patte de derrière. Cet assassinat accompli, l'apprenti Nemrod a des remords. Heureusement l'animal n'est que blessé; il prend le lièvre, l'enveloppe dans son mouchoir, l'apporte à Milly, lui met des éclisses, le soigne, et cet invalide devient un des hôtes du potager. Ce lièvre domestique, qui se nourrissait de choux comme un lapin vulgaire, était célèbre dans tout le pays; on l'appelait le lièvre de M. Alphonse, et plus communément le lièvre à la jambe de bois.

Dans les *Confidences*, Lamartine parle d'un chevreuil qu'il a blessé et qui tourne vers le chasseur désespéré un œil noyé de larmes. Dans le cadre d'un récit où le sourire est rare, le chevreuil est peut-être mieux placé, mais c'est le lièvre qui est l'épisode vrai; qui dit conteur dit arrangeur.

Cependant le jeune homme a compris que la chasse n'est pas son fait. Il replace pour toujours son fusil sur les cornes de cerf plantées au-dessus de la cheminée de la cuisine. Ne pouvant poursuivre le gibier, il se lance à la poursuite de ses rêves; il court champs et côteaux sans but. Quand il rentre fatigué, il prend un livre,—le premier venu,—en lit trois pages et s'endort. Le chevalier de Lamartine que cette insouciance inquiétait fort, disait : " On ne fera d'Alphonse qu'un officier."

Un jour, un poëme de Byron tombe sous la main du jeune Lamartine. Ce cri de révolte froisse les sentiments religieux et monarchiques de sa première éducation. Il déteste et admire. Ce poëme plusieurs fois rejeté et repris (*Child-Harold*), il le lit jusqu'aux derniers vers. L'accent nouveau qu'il vient d'entendre le poursuit jusque dans son sommeil.

Pour échapper à l'obsession, il parcourt les côteaux rocailleux, gravit les sentiers, grimpe sur les rochers abruptes, et revient à Milly avec la fièvre. Sa mère le force de se mettre au lit, lui fait des tisanes, et, quand elle le croit endormi, se retire. Resté seul, il se lève et écrit d'un seul trait, l'*Ode à Byron*. Il était guéri.

C'est également dans cette petite chambre percée de deux croisées donnant sur le jardin qu'il écrivit successivement l'*Isolement*, le *Souvenir*, l'*Automne*, ces premières feuilles que le vent de la gloire allait bientôt emporter. Ce fut dans cette même chambre que, plus tard, Edgar Quinet, en villégiature chez Lamartine, commença le poëme qui a pour titre *Napoléon*.

Cependant l'ode est lue aux sœurs qui admirent, à la mère qui admire et qui en parle au père; celui-ci à son tour lit les vers de son fils, ne sait trop ce qu'il en doit penser, et finit par les déclarer bizarres. " Cela, ajouta-t-il, ne ressemble en rien à la poésie de M. Delille." Le chevalier de Lamartine avait une admiration sans bornes pour les vers de l'abbé Delille, et comme le fils en parlait parfois sans trop de révérence, le chevalier disait : " Alphonse n'est pas seulement paresseux, il a aussi de la présomption."

Ce n'est qu'à partir de ce jour où il a écrit l'*Ode à Byron* que Lamartine commence à entrevoir la lueur vague de sa destinée, et c'est aussi à partir de ce moment que le trouble l'envahit. La vie calme, oisive de Milly lui pèse; il s'y sent en cage. Pour la première fois la maison lui paraît triste, et pour la première fois aussi il s'aperçoit de l'aridité de ces coteaux où la roche nue perce un sol maigre. Il veut voir ce qu'il y a derrière la montagne. Mais comment partir? Le père est sévère, la famille gêlée; le temps des héritages qui devaient enrichir le poëte n'était pas encore venu. Sa mère, malgré la douleur que lui causera l'absence de son fils, lui glisse furtivement deux cents francs dans la main; sa sœur aînée lui donne, avec un baiser, sa montre d'or. Les

autres sœurs déposent dans son sac de voyage, en même temps que les chemises et les paires de bas, leurs petites économies. Adieu foyer, adieu les jardinets fraternels ! Il part, il va en Savoie. Ecoutez ces accents nouveaux, c'est l'heure de l'enthousiasme, l'heure du premier amour, l'heure d'*Elvire*, l'heure du *Lac*.

Il ne pouvait plus douter de lui-même.

Quelques mois après il revenait frapper au seuil paternel, mais il ne faisait que passer à Milly. Son oncle, l'abbé de Lamartine, — un abbé bon vivant et riche, un abbé de l'ancien régime qui habitait une propriété près de Dijon, — lui donne l'argent nécessaire pour aller à Paris et le bourre de lettres de recommandation. Il retrouve à Paris son ami de collège, M. de Virieu, et tous deux ils dépensent en plaisirs les premiers mois de séjour. Cependant il se forme autour de Lamartine un petit groupe de jeunes gens qui vont annonçant partout la bonne nouvelle, la venue d'un poète.

Parmi ces jeunes gens, le plus enthousiaste est le prince de Rohan, officier aux gardes, qui devait mourir cardinal de la Ste. Eglise. C'est lui qui mène Lamartine inconnu, chez Mme de Saint-Aulaire, dans ce salon éclectique où, au milieu des jeunes femmes du faubourg Saint-Germain, on voyait passer presque tous les jeunes hommes de lettres, poètes, écrivains, orateurs, publicistes, qui devaient un jour illustrer la presse et la tribune : M. de Barante, M. Cousin, M. de Staël, enlevé dans sa fleur à la vie, M. Villemain, M. Beugnot. C'est là que le jeune poète dit le *Lac*. "ANGES du ciel, quelle musique !" s'écria la maîtresse de la maison quand les chants eurent cessé. L'enthousiasme fut immense. Il faut se reporter au temps pour se représenter l'enchantement des esprits quand retentirent, pour la première fois, ces *Novissima verba* succédant tout à coup au notes chevrotantes de ce vieil orgue de Barbarie dont les lyriques de l'empire et des premières années de la restauration tournaient encore la manivelle.

Heureusement le chevalier de Lamartine n'était pas là. Il apprit le triomphe de son fils sans avoir eu la douleur d'assister à la déroute de son cher abbé Delille.

Lamartine avait jusque-là reculé devant l'impression. Ce fut le groupe d'amis qui, après l'éclatante épreuve, se chargea de rassembler ces vers, plutôt rêvés que pensés. Le volume des *Méditations* parut sans nom d'auteur. L'édition fut épuisée en quelques jours. Lamartine, qui venait d'être attaché à une légation, apprit à Florence le succès de son livre.

"Je ne pouvais supposer, me disait-il, que cela ferait tant de bruit ; cela m'avait si peu coûté."

Ces lignes ne sont point une étude biographique. Je ne veux pas suivre Lamartine dans le glorieux sillon de sa vie. J'ai insisté sur son

enfance et sa première jeunesse, la *primavera*, pour faire toucher du doigt son talent,—talent indépendant du travail, inconscient en quelque sorte, faculté de naissance.

Comme les fils de roi qui trouvent un grand cordon dans leur berceau, il était né, lui, avec le grand cordon du génie.

Si par le mot travail on entend la volonté, l'effort, personne n'a moins travaillé.

Je chantais mes amis, comme l'homme respire.

Vers vrai, qui peint non-seulement le poète, mais l'orateur, mais l'historien, mais l'homme tout entier. Il n'avait jamais eu de goût pour la lecture. "Je n'ai commencé à lire, disait-il, que vers cinquante ans, à l'âge où les autres relisent." A partir de cette date de sa vie, ce qui l'intéresse ce sont les mémoires du dix-septième et du dix-huitième siècle et, phénomène bizarre, surtout la correspondance de Voltaire.

Pour lui toute bibliothèque était un cimetière. Aussi, à Paris comme à Saint-Point, à Montceau, à Milly, pas de bibliothèque vraiment digne de ce nom ; des œuvres dépareillées, des volumes brochés qu'on lui envoyait et qui couraient sur les canapés et les étagères.

Toute son œuvre est une improvisation. Qu'il s'agisse d'histoire, de voyages, de considérations politiques ou d'une œuvre d'imagination (*Graziella*, *Raphaël*, les *Confidences*) il laissait courir la plume sur le papier, et jamais d'hésitation, de rature. Lamartine fut un magnifique improvisateur.

J'ai entre les mains quelques feuillets du manuscrit de *Jocelyn*, écrit au crayon sur des feuilles volantes. On sent à l'inspection de ces pages que le vers a dû couler et que la main a eu de la peine à suivre le cerveau, le second hémistiche est précipitamment griffonné. On comprend que le poète avait peur de voir s'enfuir la rime. *Jocelyn* fut écrit en un mois, au pied d'un arbre du parc de Saint-Point, qu'on appelle aujourd'hui l'arbre de *Jocelyn*.

Un matin, Dumas, fils, arrivait au château de Montceau avec un compagnon de voyage. Il était huit heures. En entrant dans le cabinet où Lamartine était occupé à écrire, les deux amis virent des feuillets manuscrits éparpillés sur le tapis. "C'est ma besogne de ce matin," dit Lamartine ; ils ramassèrent les feuillets et les rangèrent par numéros d'ordre, il y en avait quarante-quatre.

Je viens de montrer Lamartine doux.—Plus tard je raconterai l'homme chez lui, se manifestant à ses heures, sous sa triple face d'orateur, de politique et de poète. Pendant quinze ans les soirées de la rue de la

Ville-l'Evêque ont été non-seulement un enchantement, mais un enseignement. J'en appelle à tous les amis de Lamartine.

EDMOND TEXIER.

La dépouille mortelle de M. de Lamartine, partie comme on sait, avant-hier à trois heures pour Saint-Point, est arrivée hier à cinq heures du matin à la gare de Mâcon, accompagnée par MM. de Montherot, de Chamborant, Ronchaud et une trentaine d'amis. Là, les membres de la famille ont fait savoir que la population mâconnaise tenait à ce qu'on lui permit de saluer au passage les restes de l'homme illustre dont est fière, à bon droit, sa ville natale, et que le clergé de Saint-Vincent viendrait faire à la gare la levée du corps, pour le transporter ensuite à l'église.

A sept heures, en effet, le char funèbre quittait la gare, et, au milieu d'une double haie de soldats qui avaient peine à contenir l'affluence extraordinaire accourue sur le passage du convoi, se rendait à Saint-Vincent, où a été célébrée une simple messe basse.

L'église regorgeait de monde; au milieu des rangs pressés de l'assistance, nous avons remarqué M. le préfet de Saône-et-Loire, M. le général Grenier; M. Rouher, trésorier-payeur général; les membres des tribunaux, le maire de la ville et ses adjoints, presque toutes les autorités civiles et militaires en uniforme, etc.

La cérémonie funèbre terminée, le convoi, escorté par la population tout entière, a repris sa marche vers Saint-Point.

Aux portes de la ville, M. de Chamborant, au nom des amis de M. de Lamartine et de sa famille, a remercié les autorités de l'hommage qu'elles venaient de rendre à l'illustre défunt.

C'est seulement à midi que le triste cortège est arrivé à Saint-Point; sa marche, en effet, était sans cesse retardée, à l'entrée de chaque commune, par des députations des villages qui, le clergé en tête, tenaient à honneur de rendre les derniers devoirs à celui qui fut leur compatriote et leur ami.

Le sol était couvert de neige; la nature semblait avoir voulu prendre le deuil du grand homme qui, pour la dernière fois, traversait la contrée qu'il avait tant aimée.

C'est dans la modeste église de Saint-Point qu'ont été dites les dernières prières; puis, au milieu de l'émotion générale, le cercueil a été descendu et déposé dans le caveau que M. de Lamartine avait depuis longtemps fait disposer pour lui et où l'attendait tout ce qu'il avait eu de plus cher au monde: sa mère, sa femme, sa fille et son jeune fils, mort dans l'âge le plus tendre.

La plus profonde douleur était empreinte sur les traits des assistants, appartenant à toutes les classes de la société, mais dont la majeure partie était composée de vigneronns du pays.

MM. Jules Sandeau et Emile Augier, qui représentaient l'Académie française, ont, quoique à regret, pour se conformer aux dernières volontés de l'illustre défunt, donné l'exemple du silence à ceux qui auraient voulu lui adresser, dans quelques paroles émues, un suprême et douloureux adieu.

Autour du cercueil étaient rangés MM. de Laprade, Emile Olivier, Alexandre Dumas fils, Edmond Texier, le général Caillet, le colonel fédéral Huber-Saladin, le comte de la Nouë, le président de l'Académie de Mâcon, dont M. de Lamartine avait été fondateur, MM. Louis Ulbal, de Perceval, de Champvans, enfin un groupe d'anciens amis du grand poète et dont l'énumération complète serait impossible.

Il est inutile d'ajouter qu'au premier rang se trouvaient les neveux et nièces de M. de Lamartine, MM. et Mme de Beer, MM. et Mme de Belleroche, Mme de Pierreclos, Mme Léontine de Lacretelle, tous accablés sous le poids d'une douleur d'autant plus poignante qu'ils pleuraient à la fois et sur l'homme de génie et sur l'homme de cœur.—

—Le fauteuil de Lamartine était le 31e. Il a été occupé par le comte Daru, auquel l'illustre poète a succédé, puis, en remontant jusqu'à l'origine, par Collin d'Hareville, Bailly, Tressan, Condillac, l'abbé d'Olivet, Chappelle, Furetière et Boissat.

La France.

UN SOUVENIR.

(Voir pages 218, 286.)

IX.

Le lendemain, je me promenais seule dans mon petit parc, en songeant tristement à ma pauvre Louise, lorsque je l'aperçus venant vers moi. Elle marchait lentement et semblait affaissée, comme sous le poids d'un fardeau trop lourd. Sa pâleur m'effraya.

« Louise ! m'écriai-je en m'élançant vers elle, qu'est-il donc arrivé ?

— Tout et rien, répondit-elle en souriant tristement, les larmes aux yeux. J'avais besoin de vous voir, chère Madame, et j'ai profité d'une

promenade de mes élèves avec leur mère pour venir jusqu'à Fougères. Vous devez pressentir ce que j'ai à vous raconter."

Je la fis asseoir sur un banc à l'ombre et j'attendis avec inquiétude ce qu'elle allait me dire. Mais pendant quelques instants elle ne put parler, et pleura en silence.

Enfin elle me dit, avec un calme forcé : " Tout est fini entre Gontran et moi. Il est libre, vous pouvez penser l'usage qu'il fera de sa liberté.

— Mais que s'est-il donc passé ? m'écriai-je.

— Je cherchais depuis longtemps, me répondit-elle, l'occasion d'avoir une explication complète avec lui. — Mais, dans ma position, ce n'était pas facile, et j'ai attendu vainement un moment favorable. — Tout ce que j'ai vu hier a fortifié ma résolution. — Je n'ai pu dormir, et ce matin, de bonne heure, je me suis rendue à l'église. J'avais besoin d'y demander la force et le courage, mais je ne savais pas que l'heure du combat était si proche ! je vous ai cherchée vainement à votre place accoutumée, vous étiez trop fatiguée sans doute pour vous rendre à la messe. — Quant à moi, je ne sentais rien ; une surexcitation fiévreuse me donnait des forces factices.

" En sortant de l'église, dans le petit chemin qui conduit à Reuilly, j'aperçus Gontran. — Vous souvenez-vous de cette première matinée où nous l'avons rencontré ? Oh ! cette matinée ! Qu'elle est présente à ma mémoire ! Il m'a donné des fleurs, je les ai encore ! Il me semble le voir récitant l'*Etoile* d'Alfred de Musset. — Que de fois depuis, il m'a dit que je lui rappelais cette étoile ! Oh ! folie ! folie ! Mais je divague.

" Je ne sais plus comment je suis entrée en matière ; j'étais si émue que je savais à peine ce que je disais ; mais je suis arrivée à lui dire que nous ne pouvions plus être l'un pour l'autre ce que nous avons été ; enfin qu'il fallait renoncer à nos rêves, envisager froidement la réalité qui nous séparait à tout jamais, reprendre l'un et l'autre notre liberté. — Oh ! Madame ! quelle scène ! Tout son amour pour moi s'est réveillé ; il a prié, supplié. — J'ai été ferme.

" Si vous aviez vu sa colère, mêlée à une jalousie furieuse, — et contre qui ? contre ce pauvre Vitali, qu'il traitait de saltimbanque italien.

" C'était pour lui, disait-il, que je le trahissais ; — on ne pouvait compter sur le cœur d'une femme ; elles étaient toutes également sèches, calculatrices, capricieuses ; je n'avais pas le courage de braver les difficultés et de l'attendre ; je craignais de perdre une occasion de m'établir et j'appliquais le proverbe connu. — J'avais dissipé toutes ses illusions.

" Mais pourquoi m'arrêter sur toutes ces amères paroles qui ont transpercé mon âme ! — Comment ai-je pu les entendre sans mourir !

— Je n'aurais pas cru Gontran capable d'une pareille lâcheté ! m'écriai-je avec indignation. — Ma pauvre enfant, que vous avez dû souffrir !

— Oh ! oui, mon cœur se brisait ! Mais j'ai dû paraître calme ; tout se concentre chez moi ; plus les émotions sont violentes et plus je conserve une apparence de froideur. — J'ai eu la force de lui dire, à l'entrée de la petite porte du parc, que je ne voulais pas qu'il me suivît. Il m'a salué ironiquement et s'est éloigné avec fureur. Je tremblais à la pensée de le revoir au déjeuner ; mais il avait repris son sang-froid, et ne s'occupait que de Mlle de Brionne, sans jeter un regard de mon côté. Vitali seul avait l'air de se douter de quelque chose, et il était si triste qu'il m'a fait pitié ; il a un cœur d'or, ce pauvre Vitali, je le plains, car c'est un brevet de souffrance.

— C'est vrai, répondis-je, mais je ne crois pas que chez Vitali la souffrance ait des racines bien profondes. Mais vous, ma pauvre Louise, quel combat terrible vous avez livré ! Le déchirement qui en est la conséquence est bien cruel ; mais votre situation était telle que tout devait être préférable à la voir se prolonger indéfiniment.

— Oh ! dit-elle, vous le savez, je n'ai pas songé à moi, mais à lui, à lui seul ; je ne voulais pas être un obstacle à son bonheur. Mais quel sacrifice ! Et le voir ainsi méconnu ! ah ! que je souffre !”

Des sanglots déchirants soulevaient sa poitrine ; j'étais moi-même trop émue pour savoir la consoler.

Elle continua d'une voix entrecoupée :

“ Tous mes rêves disparus ! Cet espoir lointain d'un rayon de bonheur, perdu à tout jamais, les chères illusions dissipées, et quelle réalité me reste ! Une vie d'esclavage, de lutte, d'humiliation, sans une ombre de consolation, sans même la possibilité d'espérer de ceux qui m'entourent la froide et banale reconnaissance que l'on accorde au serviteur fidèle !”

Elle se tut, et je la laissai se calmer à force de pleurer.

Alors je lui dis, avec toute l'affectueuse compassion qui était dans mon cœur :

“ Chère Louise, n'envisagez pas un si long et si désolant avenir. Dieu récompensera peut-être, dès cette vie, le sacrifice que vous venez de faire, en vous envoyant des consolations inespérées et d'une nature encore inconnue. Cramponnez-vous à vos devoirs d'état ; et croyez-en l'expérience d'une femme qui n'ignore pas la souffrance, c'est là que vous trouverez cachée la grâce de Dieu, qui peut alléger tous les fardeaux. Cela est vrai même pour les mesquins détails de la vie ordinaire ; mais combien votre tâche est plus grande et plus noble ! Dieu vous a donné la mission d'un de ses anges, en vous confiant la garde de deux âmes qu'il vous redemandera. Votre vie est humble, cachée, laborieuse, mais

n'est-ce pas l'idéal de la vie chrétienne ? Ce que vous n'auriez peut-être pas eu le courage de choisir, Dieu dans sa miséricorde vous l'a imposé. Et ce martyr du cœur, le plus douloureux de tous, n'aura-t-il pas aussi sa grande récompense ? Chère Louise, la vie est courte, l'heure de la délivrance est peut-être moins éloignée que vous ne le pensez.

— Oui, répondit-elle en se levant, c'est là mon seul espoir ”

Je l'embrassai tendrement.

“ Ce mot m'affligerait, lui dis-je, si je ne pensais que vous avez encore une tâche à remplir. Adieu donc, Louise ; espérez en l'avenir, et surtout efforcez-vous d'oublier le passé. Laissez tomber les feuilles mortes.”

X.

Peu de temps après cette conversation, je reçus la visite de M. et de Mme de Lannois, qui venaient pour m'annoncer le mariage de leur fils avec Mlle Blanche de Brionne.

J'accueillis cette nouvelle froidement ; elle n'avait rien d'inattendu pour moi. On ne parla pas de Louise.

Cette dernière avait en apparence repris tout son calme ; elle évitait de prononcer le nom de Gontran. Ses traits altérés indiquaient cependant une vive souffrance morale. Vitali la suivait des yeux avec inquiétude, mais il se montrait délicat et discret ; à peine osait-il lui adresser timidement quelques paroles. De temps en temps, il fredonnait tristement sa chanson :

Ma tu non pensi a me.

Son tableau étant achevé, il partit pour Paris, où les familles de Lannois et de Brionne l'avaient déjà précédé, pour s'occuper des préparatifs du mariage, que les parents de Gontran pressaient beaucoup.

Nous ne tardâmes pas à apprendre qu'il était célébré et que le jeune ménage venait d'arriver à Lannois.

Louise me parla avec calme du mariage de M. Gontran de Lannois.

Je la regardai pour l'interroger.

“ Ne craignez rien, me dit-elle gravement, il est marié ; par conséquent il n'est plus rien pour moi, et j'écraserai dans mon cœur tout ce qui peut rester de son souvenir. Je suis soulagée par le fait accompli ; cette barrière entre nous m'a rendue forte, mais pour la maintenir dans toute son intégrité.”

Son accent était empreint de cette noble fierté qui la caractérisait, et qui, chez elle, avait une nuance toute particulière. Louise de Verton semblait dominer sa destinée de toute la hauteur de son âme.

Quelques jours après cette conversation, j'allai à Reuilly, pour faire une visite à Mme Chardin. Louise était assise, une broderie à la main,

dans la cour d'honneur devant le château, pendant que ses élèves se poursuivaient autour de la pelouse qui en occupait le centre. Nous échangeâmes quelques mots à mon arrivée, mais je dus la quitter aussitôt, car Mme Chardin venait au-devant de moi et Louise ne pouvait abandonner son poste de surveillance.

Mme Chardin me fit entrer dans l'un des magnifiques salons ; à travers les grandes fenêtres je voyais la majestueuse avenue et la cour d'honneur, où mes yeux cherchaient de temps en temps le gracieux profil de Louise, caché à moitié par son grand chapeau de paille.

Tout à coup, j'aperçus un nuage de poussière, qui s'élevait à l'extrémité de l'avenue. Mme Chardin comprit qu'une voiture arrivait et me fit part de cette découverte.

En effet, nous distinguâmes bientôt un élégant phaéton, conduit par Gontran lui-même ! A ses côtés était assise une jeune femme parée avec toute la recherche d'une toilette de nouvelle mariée.

Louise l'avait reconnue, car elle s'élança auprès de ses élèves et parut vouloir les emmener. Les enfants résistèrent.

“ Laissez-les donc tranquilles, mademoiselle de Verton, cria Mme Chardin ! Qu'est-ce que cela fait ? ”

Louise se résigna ; il fallait boire jusqu'à la dernière goutte du calice. Mme Chardin se retourna vers moi.

“ Elle ne pouvait, sans doute, laisser échapper cette occasion de les tracasser ; et pourquoi, je vous le demande ? Mais c'est une chose de métier. ”

Et Mme Chardin haussa les épaules.

Gontran était déjà au bas du perron et donnait la main à sa jeune femme pour l'aider à descendre de voiture. Elle était rayonnante de beauté, de parure, et surtout de bonheur.

Pauvre Louise !

Au moment d'entrer au salon, Blanche l'aperçut, se tenant humblement à l'écart. La jeune femme, toujours bonne et gracieuse, courut à elle et lui donna la main. Gontran se contenta de saluer froidement. Cette Louise tant aimée n'était plus que l'institutrice de Mme Chardin.

La visite fut courte, le jeune ménage ayant à s'acquitter d'un autre devoir de ce genre, un peu plus loin. Mme Chardin débordait de joie, d'importance, de triomphe ; tout ce bonheur était son ouvrage ; elle voulait en jouir encore, et me proposa de me joindre à elle pour accompagner les mariés pendant une partie de la route. On se réunirait dans une calèche, la voiture de Gontran suivrait ; et il la reprendrait à une petite distance du château où il se rendait avec sa jeune femme.

Je me hâtai de m'excuser sur la nécessité de rentrer à Fougères, car il me semblait impossible que cet arrangement pût être agréable au jeune

ménage ; mais le tact n'était pas la qualité dominante chez Mme Chardin.

La calèche arriva. Je m'empressai de prendre congé et de m'éloigner rapidement dans la direction d'une allée conduisant à la petite porte du parc. Je m'arrêtai à peu de distance, voulant revenir après le départ de la société, pour voir Louise un instant.

Je vis Mme Chardin monter en voiture avec un grand étalage de volumineuses draperies ; la fraîche toilette de Blanche était eusevelie sous cette montagne, et Gontran avait l'air courroucé. Mme Chardin ne s'apercevait de rien ; en passant devant ses enfants, elle leur cria : " Adieu, mes anges ! " Et à Louise d'une voix aigre : " Mademoiselle de Verton, c'est l'heure *de la classe*."

Louise s'inclina ; toujours calme, digne, mais très-pâle, elle prit les enfants par la main et rentra à la salle d'étude, où je la suivis.

Sur un meuble se trouvait une petite cassette ; elle l'ouvrit et en retira quelques fleurs séchées. — C'étaient les myosotis qu'elle tenait à la main lors de cette première conversation dans laquelle nous avons parlé de Gontran.

Elle froissa les fleurs entre ses mains et les réduisit en poudre.

" Tombez en poussière, dit-elle tristement. Tombez en poussière, chères petites fleurs, ainsi que mes espérances ! Que le vent d'automne emporte vos derniers débris ! Je n'ai plus rien de commun avec l'emblème du souvenir, moi dont l'oubli sera désormais le partage."

Elle livra ce qui restait des pauvres fleurs au vent qui passait et qui en dissipa les dernières traces : puis elle resta un instant immobile, les yeux fixés sur un petit tourbillon de poussière que l'on apercevait encore à l'extrémité de la longue avenue.

Un instant plus tard tout avait disparu.

Louise quitta la fenêtre en soupirant profondément ; puis elle prépara en silence la table de travail et y posa les cahiers de grammaire de ses élèves.

Je lui serrai la main, sans avoir le courage de prononcer une parole, et je m'éloignai, le cœur navré.

XI.

A partir de ce jour, Louise ne fit plus aucune allusion à ce qui s'était passé entre elle et Gontran ; — elle évitait même de prononcer le nom de celui qui n'était plus pour elle que monsieur le comte de Lannois. Ses élèves semblaient être maintenant son unique pensée ; elle se dévouait à l'œuvre de leur éducation avec une énergie un peu fiévreuse d'abord, mais ensuite calme et éclairée. Elle s'effaçait plus complètement que jamais, et paraissait au salon uniquement quand sa présence était abso-

lument exigée. Lorsque Gontran s'y trouvait, elle se montrait parfaitement naturelle, mais digne et sérieuse ; pour Blanche, elle était toujours plus que polie et répondait aux avances de la jeune femme avec le plus cordial empressement. La lutte intérieure semblait terminée et le sacrifice pleinement accepté dans toute son étendue ; le visage même de Louise avait pris une apparence de sérénité qui lui marquait autrefois, et les rudesses parfois insultantes de Mme Chardin ne semblaient plus l'émouvoir. Comme la princesse des Mille et une Nuits, elle poursuivait paisiblement son chemin, en laissant crier les pierres.

Un jour elle me montra, en souriant, mais non sans attendrissement, une lettre qu'elle venait de recevoir de Vitali. Le pauvre garçon, espérant qu'elle avait eu le temps d'oublier Gontran, lui offrait son cœur et sa main. Le style de cette épître était bizarre au-delà de toute expression, l'orthographe encore plus incroyable ; mais il régnait au milieu de tout cela un accent de sincérité naïve partant du cœur, qui mouillait les yeux, tout en amenant le sourire sur les lèvres. Il terminait ainsi :

“ Je ne suis qu'un pauvre artiste, et vous seriez digne d'épouser un prince ; mais pensez que dans l'amour c'est le paradis, et je vous aime tant ! ”

Louise, comme on l'a déjà pressenti, répondit par un refus, mais adouci autant que possible par l'expression de la plus cordiale amitié.

Vitali fut au désespoir et partit pour l'Italie. Quelques mois plus tard, il se consola en épousant une belle compatriote, qu'il ramena avec lui à Paris, où ils vécurent dans l'union conjugale la plus parfaite et le désordre le plus complet. Ils furent, aussi promptement que possible, entourés de plusieurs marmots bruns et barbouillés, dont les yeux étincelaient comme des diamants, et qui riaient sans cesse en montrant leurs dents blanches.

Mme Vitali raccommodait peu ses vêtements, ainsi que ceux de sa famille ; mais elle choisissait des couleurs éclatantes, et se couvrait de corail sous toutes les formes. Vitali contemplait sa femme avec admiration, inventait pour elle des coiffures pittoresques, mangeait avec délices les plats italiens qu'elle lui préparait de ses brunes mains, et se trouvait le plus heureux des hommes.

Cependant il ne manquait jamais de demander des nouvelles de Louise, en hochant la tête, avec un : *Ah ! poverina !* qui faisait froncer le sourcil à Mme Vitali.

Louise poursuivait tranquillement sa mission ; mais il ne me fut pas accordé d'en être spectatrice beaucoup plus longtemps.

XII.

Mon heure était venue, et les épreuves tombèrent sur moi comme une pluie de feu. Mes enfants, mes trésors bien-aimés, me furent enlevés ;

leur père les rappelait auprès de lui dans la céleste patrie ! la pauvre mère resta seule sur la terre d'exil.

Cette chère demeure, où revivait tout mon passé avec ses larmes et ses sourires, ne me fut pas même laissée ; il fallut dire adieu à Fougères, et à Louise, dont le cœur m'avait rendu au centuple toute la consolation qu'il avait pu trouver auprès du mien.

Je ne la revis plus !

Les années s'écoulèrent. Je recevais régulièrement des lettres de Louise où se peignait toute cette belle âme, qui s'élevait progressivement par le travail et le sacrifice. La dernière, que j'ai conservée précieusement, résume toutes les autres. Je la transcris textuellement :

Reully, 4 mai 18...

“ Je suis un peu en retard avec vous, chère Madame et amie, mais vous avez peut-être appris toutes nos graves préoccupations, qui sont la meilleure explication de mon silence. Le mariage de ma plus jeune élève, de ma Pauline, est enfin décidé, et sera prochainement célébré. Ainsi que sa sœur, elle entre dans une famille de la très-grande noblesse ; leur immense fortune permettait de le prévoir. Voilà donc ma tâche terminée. Je ne me préoccupe pas de ce que l'avenir me réserve ; car je vous avouerai, dussé-je vous paraître superstitieuse, qu'il me semble n'avoir plus rien à faire sur la terre, et que ma vie doit tomber avec les fleurs d'oranger de Pauline. Et si Dieu le veut ainsi, que son nom soit béni.

“ Vous me demandez si je n'ai pas de regrets, en comparant ce que mon existence aurait pu être avec ce qu'elle a été. Eh bien, franchement, *non* ; je ne regrette rien, et mes jeunes désespoirs sont bien loin de moi. J'ai trouvé mille douceurs dans la mission que Dieu m'a confiée ; j'ai vu ces jeunes âmes se développer, leurs vertus croître, leurs défauts disparaître ; je me suis sentie envoyée près d'elles pour leur montrer le chemin du ciel, où je les ai vues marcher résolument, malgré les difficultés et les entraves qui les entouraient. J'ai souffert, il est vrai. Mais quelle récompense !

“ Et puis, n'est-ce pas cette souffrance même qui fait aujourd'hui ma joie, en me donnant le droit de dire : Et moi aussi je suis mère !

“ Oui, je suis mère ; mère de leurs âmes, et cette maternité vaut bien l'autre. Elles comprennent déjà le rôle que j'ai rempli auprès d'elles ; plus tard, elles le comprendront mieux encore ; et elles conserveront dans leur cœur le souvenir de l'amie de leurs premières années.

“ Nous voyons toujours le comte et la comtesse de Lannois. Mais, vous le savez, il y a longtemps que tout ce qui se rattache à ce passé est

mort, *bien mort* ; j'en suis à me demander avec étonnement comment il a pu me coûter tant de larmes. C'était un moment de folie, que les conseils de votre sage amitié ont dissipé. Et, je le répète, je ne regrette rien ; car j'ai la conviction que non-seulement la plus large part de mérites, mais aussi la plus grande somme de bonheur dont notre nature soit capable, se trouve dans la voie où Dieu nous veut. Le cœur se brise quelquefois, mais pour recevoir le baume céleste.

“ Il ne me reste qu'un désir, celui de vous revoir ! Ah ! si cela se pouvait ! Mais l'avenir nous appartient ; si ce n'est ici, là-haut !

“ Au revoir donc, Madame ; et quoi qu'il arrive de moi, souvenez-vous toujours de la tendre et reconnaissante affection de

“ LOUISE DE VERTON.”

Ces lignes furent les dernières tracées par la main de Louise. Le funèbre pressentiment qu'elles contiennent devait se réaliser bien promptement ; car elle tomba malade le lendemain, et quelques jours plus tard Mme Chardin me fit part de sa mort, en exprimant des regrets convenables. Ceux de ses filles furent sincères et profonds ; elles n'oublièrent jamais leur meilleure amie.

Mon récit est fini ; reposez en paix, ô mes souvenirs ! Ne troublez plus mon âme ; car l'heure s'avance, et j'aperçois déjà la céleste aurore qui brille sur les portes éternelles.

Nuit de cette terre, nuit de larmes, bientôt je vous dirai adieu !

Revue d'Economie Chrétienne.

M^{LLE} FRÉDÉRIKA BREMER.

SES ROMANS DE LA VIE INTIME EN SUÈDE ET SES VOYAGES DANS L'ANCIEN ET LE NOUVEAU MONDE.

(Voir page 429.)

II

Voici quelle idée se faisait Mlle Bremer des conditions du roman quand il se propose un but louable. C'est une sorte de profession de foi que je détache d'un chapitre de son premier livre. Nous connaissons par là les intentions de l'auteur, et nous verrons bientôt comment il les a réalisées.

“ De bons romans, c'est-à-dire des romans qui représentent, comme les bons tableaux, la nature avec vérité et sous ses plus belles formes, ont des avantages qu'aucun autre livre ne peut réunir au même degré. Ils racontent l'histoire du cœur humain, et pour une jeune personne qui veut apprendre à se connaître, à connaître ses semblables, cette histoire n'est-elle pas d'un grand prix et ne lui offre-t-elle pas un vif intérêt? Les bons romans nous montrent, de la manière la plus animée, les faces nombreuses et variées du monde; la jeunesse y trouve la carte du pays dans lequel bientôt elle commencera le long voyage de la vie; ce que la vertu a de beau, d'aimable, y est revêtu d'un éclat entraînant, poétique. Un esprit jeune et ardent saisit ce qui est juste et bon; peut-être que, représenté sous une forme plus sévère, il l'aurait repoussé.

“ De même, le vice et la bassesse étant montrés, dans les bons romans, sous leur face véritablement hideuse, nous apprenons à les mépriser, malgré la grandeur et la pompe dont ils sont quelquefois environnés dans le monde, tandis que nous nous enthousiasmons pour la vertu en lutte avec les douleurs et les misères de la vie.

“ La récompense du bien et la punition du mal, dont le monde nous présente souvent des traces à peine visibles, sont au contraire indiquées dans le roman avec une clarté et une force que l'on voudrait voir appliquées à toutes les vérités morales, afin de les généraliser, de les rendre compréhensibles, et de leur faire porter leurs fruits.”

Les romans de Mlle Bremer ont pour objet, je l'ai indiqué et leurs titres le disent assez, de peindre “ la beauté et la gravité réelle de la vie sous le point vue du mariage et du foyer domestique, de la patrie et du monde dans leurs rapport mutuels et leur sainte signification.” Ces paroles de l'auteur me semblent définir nettement le programme qu'il s'ait tracé. Il ne faut pas oublier que nous sommes en Suède, pays où la vie intérieure tient une si grande place! Ici les aventures romanesques sont remplacées par de petits incidents journaliers. Les faits les plus saillants se passent “ de la chambre brune à la chambre bleue,” comme dans les romans de Goldsmith, cet autre peintre de la vie privée, cet autre poète du *home*. Le *home*, c'est le chez-soi, et il est aussi fortement constitué en Suède qu'en Angleterre. Nous avons appris par les écrivains de ce pays, qui nous sont familiers, quelles influences se dégagent sur les individus de ce milieu privé.

“ Existe-t-il, s'écrie Mlle Bremer, un dou du Ciel plus digne de nos actions de grâces ardentes, que la possession d'une famille, d'un foyer domestique, où les vertus, les grâces et la joie sont des hôtes de tous les jours; où le cœur et les yeux se réchauffent au soleil dans un monde d'amour; où la pensée s'anime, s'éclaire; où des amis se témoignent

non-seulement en paroles, mais en actions, qu'ils prennent une part mutuelle dans leurs joies, leurs espérances, leurs prières, leurs chagrins ?... Je veux parler de la famille et du foyer domestique, je veux parler aux filles de la Suède, non pas pour leur apprendre quelque chose, mais pour leur montrer de nouveau, dans un miroir fidèle, les tableaux que les plus nobles d'entre elles m'ont présentés."

Mlle Bremer a du reste une prétention, qu'on ne lui contestera pas, de peindre les femmes avec une grande vérité, les ayant très-soigneusement, et pour ainsi dire amoureusement étudiées. Elle les connaît tout à fait. Elle sait bien que la vie et la destinée de la femme sont, en général, soumises à une loi extérieure, et ne créent guère des formes nouvelles par leur propre force," et quoiqu'il ne soit pas facile de classer les femmes, elle sait avec sûreté les diviser par groupes ; celles pour lesquelles "la vie est un sol raboteux." Celles-là ne sont pas animées et ne peuvent "rien aimer intimement." D'autres, "et c'est le nombre le plus grand, ont été richement douées par la nature. Elles sont aimables, bonnes, elles aiment la vertu... mais le monde, les tentations, les guides imprudents, la faiblesse de leur propre cœur, ont amené leur chute : " ce sont des "anges déchus." Beaucoup d'autres femmes ont été rendues par la nature et la fortune "attrayantes pour la tentation ;" mais "des étoiles amies ont veillé sur elles. Le cœur a été fixé de bonne heure par un amour pur : le foyer domestique, comme une salle de verdure de la Saint-Jean, les a environnées, protégées... Elles sont chéries, honorées, et la voix publique les appelle des modèles et des exemples." Mais il en est aussi qui, "traitées par la nature et la fortune en marâtres ou en favorites, se ressemblent en ceci qu'elles ne permettent à personne d'obscurcir le miroir de Dieu dans leur âme. Pures, ayant l'horreur du mal, elles plaignent, elles excusent les femmes qui ont failli.....Elles ne se laissent pas troubler par la faiblesse ou la dureté de l'espèce humaine... Ces femmes savent s'intéresser aux chagrins qu'elles n'ont pas éprouvés, et rire à la joie des autres, même quand elles souffrent." Enfin il y a les femmes "tout unies." Les membres de cette catégorie "sont aussi multipliés que les pommes de terre, et on en trouve dans tous les coins du monde." Mlle Bremer se classe parmi ces dernières : " Nous sommes, dit-elle, l'ordinaire bourgeois du monde, et le monde se trouverait fort mal sans nous. Nous remplissons la place, sans prendre celle de personne ; nous neutralisons les éléments contraires de la vie, qui se détruiraient sans nous. D'une nature tempérée, nous disons que l'exaltation est une extravagance, que Sapho est une folle. Nous allons à l'Eglise et à l'opéra ; nous prenons de la vie ce qu'elle veut nous donner, et nous sommes satisfaites ; nous rangeons l'intérieur de nos maisons, nous salons nos mets à joint,

nous ne parlons ni trop ni trop peu de notre prochain, en bien comme en mal. Nous pensons de même, nous marchandons sur tout, sur la louange et les prix élevés.... en un mot, nous sommes ce qu'on appelle des gens tout unis, et nous maintenons le monde en équilibre."

C'est, comme on le voit, tout le savoir d'un moraliste expérimenté. La part que se fait Mlle Bremer n'est au reste pas trop mauvaise. Elle se range parmi les femmes suffisamment raisonnables, parmi "les ménagères." Dans cet humble milieu elle aperçoit bien des reliefs qui séduisent. Écoutez-la :

"Une famille ressemble à la fois à un poème et à une machine. La poésie pénètre et réunit tous ses membres; entoure de guirlandes de fleurs les couronnes d'épines de la vie; elle couvre de la verdure de l'espérance la montagne nue de la réalité et le cœur humain. Mais la machine n'est qu'une pièce sans ensemble quand elle est mal dirigée. La machine, considérée par le grand nombre comme une chose peu essentielle, est négligée. Et cependant cette partie de l'arrangement de la vie intérieure n'est pas la moins importante pour maintenir l'harmonie. Il en est de ce mécanisme comme de celui d'une montre: si les rouages, les ressorts, etc., etc., sont bien d'accord, le balancier n'a besoin que d'un élan, et tout marche convenablement, comme de soi-même, avec ordre et calme; l'aiguille d'or de la paix et du bien-être indique les heures sur le cadran de la régularité."

Voilà la poésie doublée d'un confortable qui ne déplaît pas. En Suède, paraît-il, la femme peut être inspirée, sans que cela nuise à la bonne direction de la maison. Là il ne serait pas besoin pour satisfaire le bonhomme Chrysale, et afin que son rôti ne soit pas brûlé, ni son pot trop salé, que la capacité de sa femme

...se hausse

A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.

Cette poésie du "chez-soi" n'exclut nullement une certaine sensualité. Sous un ciel inclément comme on doit apprécier ce qu'on a nommé les petits bonheurs! Les petits bonheurs, c'est-à-dire les seuls bonheurs qu'il nous soit donné partout de recevoir en partage. La paix de l'âme, l'absence momentanée de soucis ou de peines, avec l'aisance et le bien-être dans les choses matérielles, cela touche à l'épicurisme, mais à un épicurisme délicat, dont le dernier mot est: "Se sentir vivre dans le bien-être et la joie des autres." "Cela, c'est le soleil du cœur, dit quelque part Mlle Bremer, on en a besoin dans notre Nord glacé plus qu'ailleurs."

Voyez comme cette science du bien-vivre, en écartant tout sujet de

trouble, est poussée loin, et en même temps ces velléités d'indépendance. Je fais ici un emprunt à *la Famille H.....*

“ Une femme doit avoir sa caisse particulière, grande ou petite, peu importe. Dix, cinquante, cent ou mille écus, selon sa fortune, mais à elle appartenant, et dont elle ne doit compte qu'à elle-même. Voulez-vous savoir pourquoi, bons maris qui vous faites rendre compte par vos femmes de leurs épingles, d'un liard ? Il y va de l'intérêt de votre repos, de votre tranquillité. Vous ne comprenez pas ! Eh bien ! une servante casse une tasse à thé, un domestique brise un verre, ou bien la théière, les tasses, les verres se trouvent tout à coup en morceaux, sans que *personne* les ait cassés. Une maîtresse de maison qui n'a pas de caisse particulière et ne peut se passer de tasses, de verres, vient trouver son mari, lui raconte le malheur arrivé, et demande un peu d'argent pour le réparer. Le mari gronde les domestiques et sa femme qui doit les surveiller : “ De l'argent ! oui... un peu d'argent... l'argent ne pousse pas sur le sol, ne tombe pas du ciel... plusieurs petits ruisseaux forment une grande rivière...” Au total il donne un peu d'argent, et reste de fort mauvaise humeur.

“ Mais si madame a sa bourse, jamais les ennuis de cette nature n'atteignent le mari... on ne s'aperçoit d'aucun désordre... et le chef de la famille évite de perdre l'égalité de son humeur, qui est d'un prix inestimable pour toute la maison et pour lui-même.”

Quoi d'étonnant que par la vie journalière écoulée en face des siens, on apprenne mieux à définir les milles nuances d'un caractère ? C'est aussi par là que les romanciers féminins des pays froids se distinguent dans leurs peintures. Cette qualité d'observation, ils la poussent jusqu'à l'excès. Chez Mlle Bremer en particulier, l'action est souvent retardée, que dis-je ? supprimée par l'analyse minutieuse des caractères, et, comme complètement nécessaire, par la description amplement détaillée, des scènes les plus simples de la vie ordinaire. Heureusement la finesse des observations rachète bien des longueurs. Quoi qu'il en soit et avec tous leurs défauts, les compositions de Mlle Bremer ont encore un charme infini.

Passons à l'examen des mieux réussies.

III.

Ce n'est pas une tâche très-aisée que celle d'analyser les romans de Mlle Bremer. Bien que d'une contexture simple, ils semblent vouloir se refuser à cette opération, tout autant que les canevas les plus compliqués.

Prenons *les Voisins*.

Une jeune mariée nous fait au commencement de cette histoire ses confidences : elle a trente ans, son mari cinquante. Elle compte attirer le bonheur dans son ménage et l'y fixer. Pour y parvenir, elle fait dès le premier jour ses conditions. Je reviendrai sur quelques articles du contrat particulier. Le livre finit juste au moment où elle vient d'avoir son premier enfant. Voilà le principal du sujet. Rien de plus uni comme on le voit. Mais alors que deviennent ces *voisins*. Qui sont-ils ? les *voisins*, ce sont les gens à qui l'époux va présenter sa femme. C'est une galerie de portraits bien réussis. Parmi ces voisins se trouve une ancienne amie d'enfance à peu près oubliée. On est aussi introduit dans un vieux ménage où l'on se prépare à célébrer la noce d'or, c'est-à-dire la cinquantième année de mariage. On fait ici la connaissance d'une créature toute céleste : Séréna. A cet endroit du récit commence le hors-d'œuvre, qui va bientôt être l'œuvre tout entière : Séréna est aimée du frère du couple qui nous introduit dans cette société provinciale : Bruno. Celui-ci, maudit par sa mère pour une faute de jeunesse et chassé de la maison paternelle, est revenu dans le pays. Il y vit caché. Les péripéties du roman roulent sur une réconciliation que chacun s'efforce de préparer ; et quand le fils, assez heureux pour avoir pu sauver la vie à sa mère en exposant ses jours, obtient, repentant, son pardon d'abord et bientôt, comme conséquence, la main de Séréna, le livre se ferme de lui-même, non sans surprise pour le lecteur, qui ne peut concevoir si vite que l'épisode soit devenu le roman, et l'accessoire le principal.

On n'est pas plus *réel* que Mlle Bremer. Elle tire tout l'intérêt des détails. Dès le début du roman, on pressent que si des désaccords surgissent entre les nouveaux époux, ils naîtront des infractions faites au contrat particulier, lequel contient les clauses suivantes :

“ Je verrai volontiers, ” c'est la femme qui dicte, “ la pipe allumée, cependant *rarement* dans le salon, et *jamaïs* dans la chambre à coucher. ” Le mari a l'habitude, quand il se tait, de faire les grimaces les plus effroyables, “ quelquefois à ses propres pensées, quelquefois aux paroles des autres. ” A cet égard il sera fait un arrangement, de temps à autre il sera permis à la femme de dire : “ Cher ours, — c'est ainsi qu'elle l'appelle familièrement, jouant sur son nom qui signifie ours en suédois, — cher ours, ne grimace pas d'une manière aussi laide. ” Mais la plupart du temps elle le laissera grimacer en paix, “ car il serait tourmentant pour lui et probablement impossible, de lutter contre ce jeu des muscles du visage maintenant si bien en train. Cela compose du reste une sorte de langage souvent très-expressif, et a quelque chose de gai plutôt que de fâcheux. ”

L'ours “ a du goût pour la menuiserie, il aime le soir à travailler le

bois, à coller, à encombrer le plancher, la table et les chaises ; sa femme s'accoutumera à ceci de très-bon cœur ;” seulement elle fera “ balayer tous les matins avec beaucoup de soin.”

C'est ainsi qu'on arrête “ plusieurs dispositions de ménage.” “ Sérieusement et en badinant, le contrat au sujet de la pipe fut dressé et signé ;” mais le premier nuage qui obscurcira l'éclat de la lune de miel sortira, n'en doutons pas, de la malencontreuse pipe, et sera de fumée de tabac. Voyez plutôt : “..... En entrant dans le salon” — un jour de migraine sans doute, — “ je trouvai Lars-Anders planté sur le canapé, exhalant de longues bouffées de tabac, tandis qu'il lisait les journaux. Il n'avait pas choisi le moment le plus favorable pour son infraction au contrat. Je fis tapage à ce sujet, d'un ton gai il est vrai, mais au fond j'étais fâchée. Il y avait en moi une sorte de méchante envie de m'indemniser sur Lars-Anders de la mauvaise journée que j'avais passée. Il cria gaiement : “ Pardon !” mais voulut rester en place avec sa pipe. Je m'y opposai..... Lars-Anders demanda pour cette fois seulement “ la paix de la pipe dans le salon ;” je ne voulus entendre parler d'aucune négociation, et menaçai, si la pipe n'était mise de côté à l'instant, de me retirer dans la salle, et d'y passer toute la soirée. Lars-Anders avait commencé à demander en plaisantant qu'on le laissât en paix ; maintenant il devint plus sérieux, il me le demanda affectueusement, de tout cœur “ par amour pour lui.” Je vis qu'il voulait me mettre à l'épreuve, qu'il désirait réellement me voir céder cette fois, et moi, vilaine corneille ! je ne le voulus pas ; je tins ferme, quoique avec gaieté, à ma résolution, et je finis par prendre mon ouvrage pour m'en aller. Alors Lars-Anders mit sa pipe de côté. S'il s'était fâché, s'il avait pris un air boudeur, s'il n'avait pas mis sa pipe de côté, mais s'il fût sorti avec elle, fièrement comme un nabab, en poussant la porte avec rudesse derrière lui, et s'il ne fût pas revenu de toute la soirée, j'aurais pu y trouver quelque consolation, regarder la chose comme payée et acquittée, et laisser là cette fatale histoire ; mais Lars-Anders ne fit rien de tout cela : il mit sa pipe de côté, et resta en gardant le silence. Je fus aussitôt saisie par le remords. Lars-Anders ne fit pas non plus de grimace, mais son regard plongeait dans ses journaux avec un certain air tranquille et grave qui m'alla au cœur. Je le priai de lire tout haut ; il le fit, mais il y avait quelque chose dans sa voix qui me faisait mal à entendre. Avec une sorte d'irritation étouffante contre moi-même, je devins encore plus tyrannique envers lui : je lui arrachai le journal, tu comprends que ce devait être un badinage, — ceci est écrit à une amie, — en disant que je voulais lire moi-même. Il me regarda et me laissa faire. Je commençai à lire, d'un ton capable et gai, quelque chose sur les débats de la chambre des communes, mai

je n'y tins pas longtemps ; je fondis en larmes, je me glissai auprès de Lars-Anders, lui passai les bras autour du cou en le priant de me pardonner ma mauvaise humeur et mon absurdité. Sans répondre, il se borna à me tenir serrée contre lui avec une bonté et une indulgence extrêmes. Je vis quelques larmes descendre lentement sur ses joues. Jamais je n'ai aimé Lars-Anders comme dans ce moment ; j'éprouvais un véritable amour pour lui. Je voulus commencer une petite explication, il me ferma la bouche. Je le priai alors, "s'il m'aimait" de rallumer sa pipe, de la fumer jusqu'à extinction, là, précisément à mon côté. Il refusa ; mais je l'en priai si longtemps et avec tant d'insistance, le demandant comme une marque de mon pardon, qu'il reprit enfin sa pipe. Je tins mon nez dans la fumée autant que possible. C'était pour moi le parfum de la réconciliation... Ours chéri et bien-aimé ! plutôt que de te donner un instant d'ennui, je te laisserai fumer dans le salon, dans la chambre à coucher et même au lit, si tu le veux ! Cependant je prie Dieu que cette envie ne lui vienne pas." A en juger par cet échantillon, quand le thermomètre variera dans le ménage, il ne tardera pas à se remettre au beau, et l'on pressent avec certitude que les tempêtes auxquelles on assistera, auront lieu dans un verre d'eau.

Mlle Bremer choisit ses types autour d'elle. Il y a dans *les Voisins* une belle mère, la "chère mère" du couple dont nous avons fait connaissance, que chacun à Stockholm a pu désigner, tant elle est, à ce qu'il paraît, ressemblante. Le portrait de Mme Mansfelt est très vigoureux. Nous voyons une femme fort originale, caractère masculin, esprit aphoristique. Elle place volontiers des proverbes dans ses discours, du reste s'entendant comme pas une pour conduire une maison. "Quelques maîtresses de maison se donnent beaucoup de mouvement avec leur trousseau de clefs ; elles courent à la cuisine et au garde-manger, c'est du temps perdu, de l'embarras, de la gaucherie : il vaut mieux qu'une femme soigne son ménage avec la tête, plutôt qu'avec les pieds. Quelques maîtresses sont continuellement sur le dos et les talons de leurs domestiques. Cela ne vaut rien. Les domestiques aussi doivent avoir de la liberté et du calme : Il ne faut pas bâillonner la bouche du bœuf qui bat le grain." C'est seulement de temps à autre qu'elle passe une revue minutieuse et complète dans sa maison, cela tient les gens en respect et les choses en ordre : si l'on monte l'horloge en temps utile, elle marche ensuite d'elle-même, et l'on a pas besoin de faire soi-même le tic-tac du balancier."

J'aime assez les proverbes de Mme Mansfelt : "Il faut régler sa bouche suivant sa besace."

"Nul ne devient bon médecin, s'il n'a rempli un cimetière."

Le talent de Mlle Bremer, essentiellement féminin comme nous l'avons remarqué, ne saurait manquer, par cette raison, d'avoir une légère nuance poétique. En effet, elle effleure souvent la poésie et quelquefois elle se hasarde dans son domaine avec succès, comme on peut en juger par cette romance des *Voisins*, et la suivante extraite des *Filles du Président*.

LES LIS DES ÉTANGS.

“ Une fleur délicate et blanche sort du sein de l'eau transparente. Elle contemple le soleil et se voue à son culte.

“ Depuis lors son regard est tourné avec fidélité vers le ciel, pour offrir au Dieu des cieux une flamme pure.

“ Elle flotte ainsi au-dessus de l'abîme ; belle comme la prière d'un ange, elle n'est pas impatiente, elle ne fait pas d'effort, son amour est sa récompense.

“ Quand le brillant éclair de la tempête se montre, quand la pluie tombe avec rudesse, le lis des étangs, quoique couvert de larmes, se balance avec calme sur les eaux.

“ Il ne s'éloigne pas du rivage dont le flot fut son berceau, mais il regarde le ciel et croit en de meilleurs jours.

“ Les siles de la tempête se reposent, et le soir pourpré répand sa rosée de perles. Alors on entend de mélodieux accords. Ecoutez :

“ Dans les salles d'argent de l'abîme, Necken joue sur sa harpe, le chanteur parle au lis d'un amour qui ne meurt pas :

“ Viens voir les merveilles cachées qui m'entourent ici, dans les bosquets de lierre de l'abîme ; je chanterai pour te plaire.

“ Il fait si frais dans cette silencieuse demeure, ornée de coquillages ! Descends, fleur éclairée par le soleil, l'amour t'attend.”

“ Mais la fleur lève son regard vers le ciel bleu ; elle reste dans le monde de la lumière, et répond ainsi au chanteur :

“ Tu veux conquérir mon amour ? Monte, monte vers moi, je ne puis t'appartenir que dans les lieux où brillent les soleils de Dieu.

“ Viens, il fait bon ici ; dieu du chant de l'abîme, vois les cieux resplendissants, chante la lumière et l'amour.”

“ Necken sort de son rêve ; il fait si sombre dans l'abîme ! il n'a plus son ancienne gaieté, et l'impatience le dévore.”

NE T'EN VA PAS.

“ Ne t'en va pas ! je ne veux pas rester seule ! Je veux te voir encore, entendre ta voix douce et pure : ne t'en va pas, mon bien-aimé et mon ami.

“ Regarde-moi ! Dans le ciel de tes yeux l'âme se repose, la pensée s'éclaircit, il fait plus clair dans le tourbillon de l'univers, mon cœur oppressé bat avec plus de calme.

“ Parle-moi ! fais-moi entendre les paroles prononcées dans les jours de l'Éden, lorsqu'il n'y avait sur la terre qu'un amour saint, lorsque l'homme était l'image pure de Dieu.

“ Laisse-moi te presser contre mon cœur, laisse-moi reposer sur ton sein fidèle ; les douleurs amères de la vie sont peu de chose comparées à cette consolation !

“ Ne t'en va pas !.... Les ombres couvrent déjà ton regard ; tu pars ; donne-moi ta main. C'est bien ! tu pars, et je te suivrai dans le pays environné des ténèbres de la mort.”

Les Filles du Président est une histoire racontée par une gouvernante. Ce sont de nouveaux tableaux de la vie privée, des études de femmes. Les filles du président sont présentées par leur père à la gouvernante qui doit achever leur éducation en se gardant bien de la trop développer. Le président ne veut pas que l'on fasse de ses filles “ des prodiges.” Des quatre filles du président, l'aînée Elda est grande, grêle et laide. Elle a vingt-un ans. Comme conséquence de son absence de beauté elle est silencieuse et concentrée. Sa sœur Adélaïde, un peu moins âgée qu'elle, est une jeune et belle personne dont la blancheur éblouissante et les formes souples rappellent le cygne, auquel on prend plaisir à la comparer. Elle est la favorite du président. Il y a encore les poulettes, Nina et Mina ;” et quand le président les présente à leur gouvernante, il prend dans ses bras les deux plus jolies petites créatures du monde : “ cheveux blonds ; yeux bleus, bouche rosée, membres délicats.” Les “ poulettes” sont en effet charmantes, pleines d'esprit pour mal faire et paresseuses quand il faut apprendre.

Ce livre est une sorte de roman d'éducation. Toutes les questions relatives aux avantages et aux inconvénients de la culture intellectuelle de la femme y sont traitées incidemment. Mlle Bremer arrive à cette conclusion que “ la femme n'est pas encore pour la société tout ce qu'elle pourrait être,” et qu'elle n'a pas “ toute la somme de liberté et de bonheur dont elle pourrait jouir.”

“ Combien, dit-elle, il y aurait des gens heureux de plus dans le monde, si l'on accordait à la femme un cercle d'activité moins restreint et plus libre ; si les facultés diverses que les femmes possèdent étaient cultivées solidement et dirigées avec sagesse ! La société de la vie de famille y gagneraient ; beaucoup de bonnes et de nobles facultés ne se perdraient pas, comme cela arrive souvent, dans un assoupissement mortel faute de nourriture, ou ne dégénéraient pas en perturbateurs de la paix.... En vérité, il y a des moments où la femme luthérienne

peut envier à la femme catholique ses monastères, quelque sombres et peu compris que soient en grande partie ces lieux de refuge.”

Un journal est un roman un peu pâle dont il n'est pas aisé de donner un aperçu en peu de mots. C'est un petit gazouillement féminin qui se poursuit à travers trois cents pages. “Moi aussi je suis un peu oiseau et j'aime à gazouiller,” a dit Mlle Bremer. C'est ce qu'elle fait ici sous le nom de Sophie, la jeune fille écrit ses impressions et les petits incidents journaliers de sa vie. Le *journal* finit quand le sort de la jeune fille est fixé, comme dans les comédies, par un mariage. “En vérité, s'écrie-t-elle en terminant, lorsqu'on a donné sa liberté, sa raison et son cœur, il vaut mieux mettre son journal de côté.”

Dans *le Foyer domestique*, nous sommes au milieu d'une famille nombreuse. Le sénéchal Franck a beaucoup d'enfants, cinq filles et un garçon, et il espère bien en avoir d'autres encore. Chaque nouvel enfant, bien qu'il vienne accroître le travail et les soucis du père de famille, “est accueilli avec joie et comme une faveur de Dieu ; sa naissance donne lieu à une fête.” La jeune épouse, la jeune mère, sans être jolie, tient de la nature “une taille noble et svelte comme celle d'une jeune fille.” Elle a trente-deux ans. Elle écrit un roman : c'est la crise de l'imagination. Le sénéchal a une quarantaine d'années. Il est du reste “vigoureux et beau.” Mais pourquoi faut-il qu'on introduise dans cet intérieur, où le mari est tout à ses affaires dans l'intérêt de la petite communauté et la femme toute à ses enfants, un certain candidat en philosophie ? Il vient pour servir de précepteur aux enfants. Il se chargera pendant les premiers mois de l'éducation du fils et donnera des leçons d'écriture et de dessin aux jeunes filles. Avec quelle impatience on attendait le candidat Jacobi, qu'on ne connaissait encore que par les bonnes recommandations dont il était l'objet ! Il arrive enfin. On voit “passer par la porte du salon un pied parfaitement chaussé, une jolie jambe appartenant à un individu bien tourné, un peu gros et portant avec aisance une tête masculine d'une vingtaine d'années, à l'expression agréable et joviale ; ses cheveux étaient peignés à la dernière mode.” Le candidat “jette un regard sur son pied, puis sur la maîtresse de la maison, dont il s'approche avec grâce en montrant deux rangées de dents d'une blancheur éblouissante.” Une odeur d'eau de Portugal se répand dans le salon. C'est en un mot un petit maître accompli, faisant profession de philosophie. Il se regarde dans la glace et se regarde encore. Bref, il fait une impression peu favorable... si ce n'est sur les enfants. La petite Pétréa fait remarquer à ses sœurs que M. Jacobi est “plus joli que papa.”

Mais on revient un peu sur le compte du candidat, d'ailleurs si honorablement recommandé. Il se prête du reste de si bonne grâce à toutes

les espiègleries que lui font les enfants, qu'on ne saurait lui en vouloir pour sa coquetterie—et sa gourmandise, dont je n'ai rien dit encore. Mais, on le pense bien, ce candidat aimable n'a point été introduit par le romancier sans utilité pour le roman. C'est à lui en effet qu'est réservé le rôle de ramener la jeune épouse un peu troublée, mais victorieuse d'elle-même, à son mari décidément trop occupé de ses affaires d'intérêt. Ce n'est pas là tout le roman. Il reste à marier les cinq filles. Mais nous avons les trois quarts du livre pour cela. Rien ne presse donc. Le candidat, pour réparer le mal qu'il aurait pu faire, épouse l'aînée.

Je ne saurais mieux donner une idée de la grâce de Mlle Bremer dans ses peintures d'intérieur, que par l'extrait suivant du *Foyer domestique*. C'est la description de toute la petite famille, qui a bien quelques droits aux honneurs de la citation, puisque c'est elle qui constitue le tableau des joies et des chagrins de la vie domestique.

“ Je veux, écrit la mère à sa sœur, te faire le portrait de ma petite bande d'enfants, qui, après avoir bien soupé, vient de se coucher sur de moelleux plumons. Ah! que je voudrais avoir un bon portrait de mon Henri, mon premier-né, mon enfant d'été! Je lui donne aussi ce nom parce qu'il est né le jour de la Saint-Jean, pendant l'été de ma vie et de mon bonheur. Mais il faudrait le pinceau d'un Corrège pour reproduire ces beaux yeux pleins d'âme, ces boucles d'or, cette aimable bouche, ce visage si beau. Toute la personne d'Henri respire la bonté, la joie. La vie dont il est animé se montre moins gracieuse dans ses bras et ses jambes rarement au repos. Mon fils a onze ans, il est malheureusement très... son père dit, beaucoup trop turbulent. Malgré cette étourderie, il y a en lui une sensibilité inquiète, profonde, qui me donne souvent des craintes pour son avenir. Puisse Dieu prendre sous sa garde spéciale mon bien-aimé, mon enfant d'été, mon fils unique. Combien je l'aime! Ernest m'avertit souvent de veiller à ce que cet amour ne dégénère point en partialité. C'est pourquoi je m'arrache au portrait no 1 pour passer au

no 2.

“ Regarde maintenant la Sagesse, notre fille aînée; elle vient d'accomplir sa dixième année. C'est une petite fille blonde, sérieuse, peu jolie, ayant un visage rond, agréable, dont j'espère effacer, avec le temps, un certain air sec. Elle est laborieuse, rangée, silencieuse à un point étonnant, fort adroite de ses mains comparativement à ses sœurs, un peu disposée à les régenter, et très-soigneuse de conserver à leur égard sa dignité de sœur aînée. C'est pourquoi elles l'appellent tantôt : “ Votre

majesté," tantôt : "le conseiller de justice." Louise m'a tout l'air de devenir une de ces personnes qui marchent d'un pas assuré, et par conséquent avec bonheur, dans le monde où elles sont destinées à vivre.

no 3.

" Mon Eva a neuf ans. On dit qu'elle ressemble beaucoup à sa mère ; j'espère que ce sera une édition de luxe. Tu vois une petite fille douce, ronde comme une boule, qui roule librement çà et là en jouant et en badinant. Elle a un visage capricieux, plutôt laid que joli, éclairé par de beaux et bons yeux bleus foncés. Facile à affliger, facile à égayer, elle est bonne de cœur, caressante, aimable envers les étrangers. Tout en aimant les bonbons, les beaux vêtements, les poupées, Eva se fait aimer de ses sœurs et des domestiques de la maison. Elle est l'amie et la compagne de jeu préférée de son frère.

no 4.

" Le numéro trois et le numéro quatre diffèrent essentiellement entre eux. La pauvre Léonore a eu une enfance malade, qui lui a donné plutôt que la nature, je crois, un caractère inégal, violent, et une disposition envieuse à l'égard de ses sœurs mieux partagées qu'elle. Léonore est douée d'une très-grande sensibilité, mais son esprit est lent ; elle a infiniment de peine à apprendre n'importe quoi. Aucun vestige de grâce ; bien loin de là. Sa bouche, encore dans la période défavorable de la chute des dents, prononce avec peine cette phrase polie : " Laissez-moi tranquille !" Il est difficile de supposer qu'elle soit jamais autre chose que laide ; mais j'espère cependant, avec l'assistance de Dieu, que Léonore deviendra bonne et heureuse. " Mon petit laidron chéri !" dis-je quelquefois en la serrant tendrement dans mes bras. Je veux la réconcilier à l'avance avec sa destinée.

no 5.

" Que fera le sort du nez de Pétréa ? C'est pour l'instant ce qu'il y a de plus remarquable dans son petit individu. Elle serait une jolie enfant si son nez était moins grand ; nous espérons que ce défaut disparaîtra à mesure que Pétréa prendra de la taille. Elle est remplie de vivacité, a des dispositions au bien comme au mal, pour tout, car elle a infiniment d'intelligence. Pétréa est, au delà de toute expression, curieuse, remuante, mutine, et de plus douée d'un penchant dangereux qui la porte à se faire remarquer, à exciter l'intérêt. L'imagination se

manifeste en elle d'une manière fort destructive. Pétréa est bonne ; donner, c'est sa vie. Elle se joint volontiers à toute espèce d'expédition avec Henri et Eva, lorsque ceux-ci veulent bien condescendre à l'admettre. Quand ces trois enfants chuchotent entre eux, on peut être certain qu'il s'agit d'une espièglerie. Il y a déjà tant d'inquiétude chez Pétréa, que sa vie, je crains, sera fort agitée. Mais nous lui apprendrons de bonne heure à recourir à Celui qui peut remplacer l'agitation par le calme.

no 6.

Voici maintenant l'enfant gâté de la maison, la plus jeune, la plus jolie de mes filles, celle qu'on appelle "la Petite," qui met tous les jours, avec ses mains blanches, le sucre dans la tasse de son père et de sa mère... Son petit lit est encore dans leur chambre ; tous les matins elle grimpe dans celui de ses parents, pose sa tête blonde sur l'épaule de son père et s'y endort de nouveau. Si tu pouvais voir ce petit ange de deux ans, avec ses yeux bruns, grands, sérieux, son visage délicat, un peu pâle, mais d'une gentillesse inexprimable, ses petites manières ravissantes, elle t'enchanterait comme nous... etc., etc."

Qu'est-ce que la *Famille H...* ? C'est, je crois, le premier roman qu'a publié, sinon écrit Mlle Bremer. Si je m'en tenais à une note très-significative, je ne douterais plus que ce ne soit là son premier livre. L'auteur se trouve aux prises avec un éditeur peu confiant. Certain épisode est coupé au plus court par des raisons qui appartiennent plus à l'économie de la librairie qu'à l'art du romancier. " Je sais fort bien, dit Mlle Bremer, que je repousse, en ce moment, des monceaux d'or loin de moi. Je sais que ce petit roman aurait pu être raconté, conduit d'une manière plus intéressante, plus animée ; que l'exorde et la péroraison pourraient doubler le débit de mon livre. Mais il aurait fallu pour cela plus de mots, par conséquent plus de lignes et de papier, et mon éditeur a une peur effroyable que, mon volume prenant trop d'épaisseur, on ne puisse le vendre pour trois francs. Je me suis donc appliquée à comprimer mon âme, à serrer mes lignes, afin que mon livre trouve accès dans le commerce de la librairie au prix fixé. Mon éditeur pense que le public suédois n'est pas très-disposé à donner beaucoup d'argent pour le récit des choses qu'il voit tous les jours. Je crois que mon éditeur a raison, que le public a raison, et que j'ai raison de faire comme ils le veulent."

Je me permettrai, au sujet de cette déclaration, de rappeler qu'elle confirme ce qui a été dit sur la mauvaise littérature populaire, œuvres

de provenance étrangère contre lesquelles Mlle Bremer a tenté avec succès une réaction énergique.

Je reviens à *la Famille II...*

Voyons d'abord le début du roman. Il y a dans les premières pages un reflet de la manière de Sterne, peut-être même une imitation du *Voyage sentimental* :

“ J'attendais un soir, vers la fin de février 1829, à l'une des barrières de Stockholm, l'employé de l'octroi chargé de visiter mes bagages avant qu'il me fût permis de pénétrer dans la capitale. Il faisait un grand vent, accompagné de neige. Assise dans un petit traîneau découvert, transie de froid, fatiguée, endormie, j'étais comme votre âme compatissante se l'imaginera facilement... dans une situation peu digne d'envie.

“ Mon pauvre cheval, qui avait la morfondure, toussait et soufflait. Pour se réchauffer, son conducteur se battait les flancs avec ses bras en croix ; le vent sifflait, la neige tourbillonnait autour de nous. Je fermais les yeux et prenais patience, ce parti m'ayant toujours semblé le meilleur dans les tempêtes du ménage ou de la nature, quand on n'a pas le bonheur de pouvoir s'y soustraire. Enfin des pas lents se firent entendre sur la neige qui craquait. Le visiteur s'approcha avec une lanterne. Il avait le nez rouge et paraissait malheureux. Je tenais un billet (*) pour le glisser dans sa main et acheter ainsi le repos et la liberté du passage. La main fut retirée : “ Ce n'est pas nécessaire, dit le visiteur avec sécheresse, mais poliment. Je ne vous causerai pas beaucoup d'embarras,” continua-t-il en se mettant à soulever mes fourrures et à chercher dans mes boîtes. Ce ne fut pas sans humeur que je me vis forcée de sortir du traîneau, et, par une méchanceté secrète, je remis le billet dans mon sac, en me disant que cet homme n'aurait rien pour sa peine.

“ Cependant mon cocher, qui était fort sociable, avait entamé une conversation avec le visiteur.

“ Il fait ce soir un temps d'enragé, cher monsieur.

— Oui.

— Je crois que vous préféreriez être assis dans votre chambre bien chaude, et boire une goutte, plutôt que de vous geler les doigts en nous retenant ici, ce dont personne ne vous remerciera.”

“ Pas de réponse.

“ Je donnerais volontiers quelque chose pour être assis maintenant devant un brasier ardent à côté de ma ménagère, et occupé à manger

* Une note apprend au lecteur qu'en Suède on ne fait usage que de papier-monnaie. Les plus petits billets sont de douze sous. La menue monnaie est en cuivre.

mon gruau du dimanche. Cela serait agréable, monsieur, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Êtes-vous marié ?

— Oui.

— Avez-vous des enfants ?

— Oui.

— Combien ?

— Quatre." Et un profond silence accompagna cette réponse.

"Quatre! Vous ne manquez pas de bouches à remplir. Ah! ah! vous croyez avoir trouvé de la contrebande; c'est du fromage, cher monsieur, du fromage à vous lécher les lèvres. Je parie que vous avez plus envie d'y mordre que de goûter à la lune. Eh bien! ne voyez-vous pas que c'est seulement une baratte à beurre? Faut-il absolument que vous plongiez les doigts dans la salière? etc.

"Lorsque le visiteur se fut assuré qu'un grand nombre de fromages, de pains ronds et de pains d'épices composaient le principal chargement du traîneau, il remit tout dans l'ordre le plus exact, me donna la main pour remonter dans mon véhicule, et serra soigneusement les fourrures autour de moi. Toute ma mauvaise humeur s'était évanouie. "C'est le devoir de ce pauvre employé, pensai-je, d'être la peste, le tourment des voyageurs, et il s'en est acquitté de la manière la plus polie du monde!" Tandis qu'il continuait à remettre consciencieusement les choses à leur place, mille réflexions s'élevaient dans mon âme et m'adouciaient encore davantage. Ce nez rouge gelé, cet air abattu, ces doigts engourdis, ces quatre enfants, le mauvais temps, tout cela passait devant moi comme les ombres d'une chambre obscure et m'attendrissait le cœur. Je mis de nouveau la main dans mon sac pour reprendre le billet, je songeai à un fromage, à un pain pour le souper des quatre enfants; mais tandis que je réfléchissais et réfléchissais encore, le visiteur ouvrit la barrière, et ôta poliment son chapeau. J'entrai rapidement dans la ville, toute prête à crier: Arrêtez! mais ne le faisant pas. J'avais avec le cœur navré et en éprouvant un sentiment pénible comme si j'avais perdu quelque chose en route. A travers les flocons de neige m'apparaissaient sans cesse et le nez rouge gelé et la figure triste, sur laquelle il m'aurait été facile d'appeler, pour un instant du moins, l'expression du bonheur.

"Dans les grandes comme dans les petites choses, l'irrésolution nous fait perdre bien souvent l'occasion d'être utiles. Tandis que nous nous demandons: Dois-je, ne dois-je pas faire ceci? l'instant s'envole, la fleur du bonheur que nous aurions pu donner se fane, et souvent les larmes de regret ne peuvent la ranimer."

La dame qui arrive ainsi par ce vilain temps à Stockholm,

attendue dans une famille, dont elle fait partie à titre de "conseillère de ménage." Le traducteur nous assure que ce personnage existe réellement dans les ménages suédois un peu considérables, et que le portrait tracé par Mlle Bremer est d'une ressemblance parfaite. Voyons donc ce qu'est la "conseillère de ménage." En même temps nous pénétrons dans le sujet de *la Famille H...* et nous nous faisons une idée plus complète du style du romancier.

"Le cercle des attributions de la conseillère de ménage est étendu. Elle doit avoir sa pensée, sa main, son nez dans tout, mais il ne faut pas qu'on s'en aperçoive. Si le maître de la maison est de mauvaise humeur, on la pousse en avant pour servir de conducteur à la foudre, ou pour dissiper la tempête. Si madame a des vapeurs, sa présence devient aussi nécessaire que le flacon d'eau de Cologne... Si les filles de la maison ont du chagrin, elle est là pour le partager; si elles ont formé des souhaits, des plans, des projets, la conseillère de ménage leur sert de porte-voix pour se faire entendre des oreilles fermées. Si les enfants crient, on les lui envoie pour les apaiser; s'ils ne veulent pas dormir, il faut qu'elle leur raconte des histoires. Elle veille si quelqu'un est malade. Elle fait les commissions de toute la famille, et doit avoir sous la main de bons conseils pour toutes les circonstances. Elle a un œil vigilant sur la cuisine, sur le salon et sert le café. S'il arrive des hôtes en toilette, si la maison prend un air de fête, la conseillère de ménage disparaît, on ignore ce qu'elle est devenue, comme on ignore ce que devient la fumée en sortant de la cheminée. Mais les effets de son existence invisible ne cessent pas de se montrer. On n'apporte pas sur la table du dîner la casserole dans laquelle on a fait la crème, elle reste à l'âtre de la cuisine: de même la conseillère de ménage doit, en préparant l'utile et l'agréable, renoncer à la gloire. Si elle sait s'y résigner avec une persévérance stoïque, son existence devient quelquefois aussi intéressante pour elle qu'importante pour la famille. Il faut, il est vrai, que la conseillère de ménage soit humble et douce, qu'elle passe sans bruit par les portes, qu'elle en fasse moins qu'une mouche, et surtout qu'elle ne se mette pas comme cette dernière sur le nez des gens. Elle doit bâiller aussi rarement que son organisation humaine le lui permet; mais en revanche, elle peut se servir de ses yeux et de ses oreilles en toute liberté, quoique avec prudence: elle est dans une excellente position pour en faire usage. Contrairement aux règles du monde physique, il n'y a dans le monde moral rien de si convenable pour établir un observatoire qu'une place inférieure; la moins en vue est la meilleure. La conseillère de ménage est donc très avantageusement placée pour diriger sur son hémisphère sa lunette scrutatrice. Chaque mouvement, chaque tache de la planète du cœur, devient

visible à ses yeux ; elle suit la moindre comète dans sa course errante ; elle voit commencer et finir les éclipses ; elle observe les sentiments, les pensées de l'âme où ces phénomènes sont plus innombrables que les étoiles du firmament. Chaque jour lui apprend à expliquer, à interpréter un point de plus dans ce grand et admirable hiéroglyphe appelé la création. La conseillère de ménage amasse ainsi, peu à peu, une bonne partie de cet or précieux et toujours applicable désigné par ces mots : " la connaissance des hommes ; " et lorsque les lunettes orneront son nez, lorsque les cheveux argentés serviront de parure à son vieux front, la jeunesse attentive l'écouterà comme un oracle."

Mlle Bremer a vécu pendant quelques années en Norvège dans la maison de son amie la comtesse Sommerhjelm. Peut-être y a-t-elle rempli jusqu'à un certain point ce rôle de " conseillère " qu'elle définit si bien. Je n'insiste pas.

La conseillère a été appelé à Stockholm pour fortifier, par son expérience des choses de la vie, les intentions vacillantes d'une jeune fille qui craint, au moment de se donner à l'époux de son choix, de faire le malheur de l'un et de l'autre. Cette jeune parsonne, quoique tendre, est remplie d'une prudence excessive. Elle marche à l'autel avec moins de résignation qu'Iphigénie. Pourtant elle aime, elle est aimée. Mais le fiancé est " beaucoup mieux comme homme " qu'Emilia, c'est le nom de la jeune demoiselle, n'est " comme femme," et c'est, selon elle, un " véritable malheur." Puis elle a vingt-six ans, et par conséquent elle est fort près " de faire ses adieux à la jeunesse ; " le futur mari n'a que deux ans de plus qu'elle ; " c'est bien peu pour un mari," et elle sera " une respectable matrone " quand il sera encore un jeune homme." S'il avait du penchant à la légèreté ? Et puis, aime-t-il de cet amour réel, qui est seul fort et durable ? Il n'a peut-être " qu'un goût passager," et c'est " un fil facile à rompre." Si la fortune d'Emilia, ou celle qu'elle paraît devoir espérer un jour, l'avait influencé... ? " Qui peut voir le fond du cœur des hommes ? " Et puis " une personne peut être emportée, avare, avoir un caractère méchant, grondeur." " On verra cette personne en société pendant des années sans la soupçonner, l'individu qui en saura le moins là-dessus est précisément celui auquel on cherchera à plaire." Si au moins " on s'était vu et connu pendant dix ans,"—Stockholm est loin de Paris,— " surtout si on avait voyagé ensemble (on est toujours moins sur ses gardes en voyage), alors on saurait à peu près ce qu'il en est." Elle a raison la charmante enfant, seulement elle oublie la brièveté de la vie et que " pour toujours " est un temps bien court.

Mais vous n'êtes pas inquiet, j'en suis persuadé, sur le sort du mari en perspective ; ni moi non plus : c'est une noce qui se fera. Après ses

hésitations, le consentement de la gracieuse Emilia n'aura que plus de prix. Quoi qu'il en soit, la famille entière est affligée de cette disposition d'esprit de la jeune fille ; sa mère, son père, ses sœurs, sa sœur Julie surtout, qui ne se ferait pas tant prier pour donner sa main au lieutenant Arvid et qui finit par épouser le professeur L... "dont la physionomie est si grave, qui a un pied bot, un œil rouge et deux verrues sur le nez." La conseillère de ménage n'a point une sinécure à remplir ici... Mais, quel est dans ce coin cette jeune femme assise à côté du maître de la maison, du colonel ? C'est la fille de son frère. "On pourrait la prendre pour une statue antique, tant elle est belle, blanche et immobile ; rien n'est comparable à la beauté de ses yeux noirs." Mais elle est aveugle. Cette femme souffre. Plus tard on sait pourquoi : elle aime le colonel. C'est dans ses bras qu'elle rend le dernier soupir, un peu consolée d'apprendre en mourant que son amour a été compris et partagé dans la mesure du devoir. Cet épisode nous éloigne bien des couples unis ou à unir. Nous ne reviendrons pas à eux. Constatons une fois encore que chez Mlle Bremer, l'épisode se développe au commencement ou au milieu de ses romans, accapare l'intérêt et détruit malheureusement l'économie de l'œuvre. Le plus souvent c'est la partie scabreuse du livre. Tels sont dans *les Voisins*, l'amour violent de Bruno pour Séréna, dans *le Foyer domestique*, la trop vive sympathie qui naît entre le candidat Jacobi et la femme du sénéchal. Ici c'est la passion funeste d'Elisabeth. Le roman, je devrais dire le romancier, tourne autour de ces épisodes, avec crainte, comme autour d'un écueil. Si ces parties accessoires des récits de Mlle Bremer recevaient les développements dramatiques qu'ils comportent, ils seraient eux-mêmes le roman. La timidité de l'auteur, qui est une femme et qui reste telle, les laisse à l'état de *repoussoirs*. Ces situations orageuses de la vie servent à mieux faire ressortir les joies tranquilles puisées aux sources du devoir et de la foi domestique.

En face de toutes les œuvres dont l'analyse précède, il faut placer *Hertha, histoire d'une âme*, d'une belle âme. Ce roman tranche vivement sur l'ensemble des productions de Mlle Bremer. Après avoir peint d'une manière si soutenue les douceurs de l'union dans la famille, Mlle Bremer a voulu montrer quelles tristes conséquences peut avoir l'absence de cette union. Jusqu'à présent nous avons rencontré des parents affectueux. Nous trouvons ici un père avare et insensible qui fait le malheur de ses enfants ; mais il se dit : "Le vieux Falk est riche, c'est un homme important, personne n'a le droit de le mépriser, au contraire on lui tirera son chapeau." Et quand il a vérifié le contenu de la cassette où sont diverses liasses de papiers précieux, quand il a placé sa cassette sous son oreiller, il croit n'avoir plus qu'à

s'endormir. La famille se compose de quatre filles, et le bonhomme est assuré qu'il travaille à leur bonheur en augmentant leurs biens. Mais il ne voit ni les grâces vives et l'intelligence de Marthe, ni le bon sens de Marie, réfléchie, et que l'étude charme; il ne voit pas que leur aînée, Alma, se meurt, le cœur brisé de n'avoir pu être la femme heureuse de l'homme qui l'aimait et qui a été repoussé par un calcul d'argent. Moins encore voit-il Hertha, qui est belle et tendre, mais à qui la contrainte a imposé un air sérieux et sévère. Elle demeure silencieuse, froide et immobile comme une statue. Si jamais les roses ont fleuri sur ses joues, elles se sont fanées avec le printemps de sa jeunesse." Elle n'a pourtant que vingt-sept ans. "Une teinte pâle et uniforme s'étend sur son visage, et ses paupières tombent lourdement sur ses yeux noirs, inanimés." Quand elle est plus triste que de coutume, son père ne sait que faire cette question: "Dis-moi si tu as besoin d'argent?" Il semble incapable de comprendre que l'argent ne peut suffire pour assurer la tranquillité et l'avenir de son enfant. "Si dans notre Nord, dit l'écrivain moraliste, il se rencontre un foyer auquel il manque l'amour, une jeune femme n'y peut vivre que d'une vie plus enchaînée et plus triste que celle du serf ou de l'esclave. Ce n'est point la nourriture ou les vêtements qui lui manquent, ce ne sont pas même les plaisirs insignifiants ou de courte durée; ce qui lui manque, c'est une atmosphère de vie, c'est la liberté, l'avenir, le pain et le vin qui donnent la vraie vie au cœur."

Hertha est réduite à fuir la vie positive. Elle se réfugie dans le rêve, elle a des visions. Une fois il lui sembla qu'elle était une âme nouvellement venue sur la terre. "Elle reposait sur une montagne de granit comme dans un berceau; elle se voyait elle-même comme si le corps eût été une forme transparente et éthérée; elle voyait son âme, et dans l'âme le cœur avec son merveilleux système d'artères à travers lesquelles passait la vie comme par de chaudes et rouges ondulations; mais au centre brûlait une flamme qui, s'élevant et s'abaissant, tantôt éclatante et tantôt visible à peine, luttait évidemment et cherchait l'espace et l'air. C'était le matin, et le soleil se levait radieux."

Et Hertha se dit: "Oui, je suis une âme qui cherche la vie, la liberté et le bonheur pour elle et ses sœurs," les filles sacrifiées de la Suède que la loi enchaîne aux volontés tyranniques d'un chef de famille, qui peut-être insensé, avare, méchant. Hertha se sent envahie par ce courage qui s'empare des âmes d'élite lorsqu'elles croient avoir une mission à remplir. Elle veut aller à Stockholm et parler au roi Oscar. Elle lui tiendra ce langage: "Sire, je suis venue vous implorer pour moi et pour beaucoup de mes semblables qui souffrent comme moi. On nous tient, comme des enfants, dans l'ignorance de nos

droits et aussi dans celle de nos devoirs, on nous retient mineures pour que nous n'arrivions jamais à la maturité de notre raison... Dans d'autres pays chrétiens, en Norwége, par exemple, ces droits sont accordés aux femmes à l'âge où leurs facultés sont pleinement développées; mais ici la loi veut que les filles soient toujours sous le joug, et elle les déclare pour toujours en tutelle à moins qu'elles ne deviennent veuves... Elles réclament cette liberté que leurs maîtres leur refusent."

Ce roman séduit par son unité d'action. C'est peut-être le plus réussi des romans de Mlle Bremer, celui qui remplit le mieux les conditions littéraires du genre. Tous les incidents se groupent autour de Hertha. Elle est bien le centre de la composition, et chaque page ajoute un trait à sa physionomie. Deux hommes apportent successivement à Hertha leur amour. Le premier l'aime trop et l'aime mal. Rodolphe vit depuis cinq années sous le même toit que Hertha, dans la vieille maison du père Falk, dont il est l'employé et qui ne lui a jamais fait entendre un mot affectueux. Il met le feu au logis, et le feu s'étend à tout un quartier de la ville, pour se débarrasser du vieillard et délivrer ses filles; mais ce ne peut être le moyen de gagner le cœur de Hertha: on le plaint et on l'éloigne.

Le second aime sans le dire, peut-être sans le savoir d'abord lui-même. Il a été blessé en venant au secours des incendiés. Hertha l'a soigné. Il est résulté de leurs fréquentations journalières une douce intimité. "Nordin et Hertha avaient cru se lier par une amitié si sévère qu'elle excluait tout sentiment plus faible et plus passionné. Le charme inexprimable, la grâce, la fascination qu'ils trouvèrent l'un dans l'autre, firent naître involontairement et spontanément l'amour dans leurs cœurs comme l'été naît du printemps, comme la fleur sort éclatante du bouton que les rayons du soleil ont pénétré."

A la fin du livre, Bertha se retrouve seule: le dévouement pour ses semblables que professe Nordin, lui a été fatal; il a trouvé la mort en donnant une nouvelle preuve de son amour du prochain. Hertha poursuit son rôle inspiré: elle se voue plus exclusivement encore que par le passé au développement intellectuel de la femme, voyant en cela le plus sûr moyen d'arriver à leur émancipation.

Je bornerai là l'analyse des romans de Mlle Bremer. Le lecteur a pu juger, par les courts exposés mis sous ses yeux, que cet auteur possède à un bien rare degré la faculté de répandre un charme poétique sur les plus humbles détails de la vie privée.

(A continuer.)

Le Contemporain.

LE FILLEUL DU BRIGAND

(LÉGENDE ESPAGNOLE)

“Volontiers on prête aux riches ; plus volontiers on leur emprunte.”

Hommage du conteur français au gracieux conteur espagnol, Fernan Caballero.

Il était une fois, raconte la légende,
Un chétif artisan, aussi pauvre que Job ;
Plus encore, à tel point sa détresse était grande !
Il avait douze enfants, comme autrefois Jacob.

Ce n'était pas assez de misère... — Un treizième
Allait bientôt paraître au seuil de la maison ;
Et, qui sait ? avec lui peut-être un quatorzième,
Qu'il faudrait héberger, ainsi que de raison.

On aimerait ceux-là comme on aimait leurs frères ;
Mais où trouver de quoi pour les nouveaux-venus ?
Déjà, dans le logis, le pain n'abondait guères ;
Des habits?... les aînés s'en allaient presque nus.

Et souvent le chômage avec cette misère !
— Un jour, tout concourant à le désespérer,
Il sortit, pour gémir, loin des yeux de la mère,
Qui n'avait pas besoin d'entendre soupirer.

Après avoir marché bien longtemps, sans gouverne,
Appelant au secours tous ceux du paradis,
Il arriva, le soir, auprès d'une caverne
Mal famée et servant de fort à des bandits.

Il alla se heurter contre leur capitaine,
Qui s'enquit, l'arme au poing, de ce qui l'amenait.
“ Hélas ! sanglota-t-il, le désespoir m'amène,
Seigneur. ” Puis il conta quel malheur le tenait :

“ Treize gens sur les bras, qui lui déchiraient l'âme,
Lui demandant du pain, dont il n'avait morceau.
Et bientôt, pour surcroît, les couches de sa femme,
Qui n'aurait pour l'enfant ni linge ni berceau ! ”

L'autre, ému de pitié, fit souper le pauvre homme,
Puis lui fit charité d'un sac rempli d'argent,
Puis, présent d'un cheval, pour transporter la somme,
Et retourner chez lui d'un train plus diligent.

Ensuite il l'envoya rejoindre sa famille,
Lui criant au départ de noyer tout chagrin ;
D'attendre, sans souci, l'enfant, garçon ou fille,
Car lui-même voulait en être le parrain.

Le pauvre homme, ravi d'une telle promesse,
Rendit grâce ; et, volant plutôt qu'il ne marchait,
L'âme en fête, le cœur tressaillant d'allégresse,
Arriva, juste à l'heure où sa femme accouchait.

— Un garçon ! — Il remit l'argent à sa compagne,
Lui fit une caresse, une autre à l'angelot,
Puis, malgré la nuit close, à travers la campagne,
Le cavalier joyeux repartit au galop.

A ce retour si prompt, l'autre eut grande surprise,
Il n'en ferait pas moins ce qu'il avait promis,
Et, cette nuit-là même, en la prochaine église,
Il tiendrait sur les fonts l'enfant de ses amis.

Ainsi fit-il ; il vint, muni d'une commère ;
— Magnifiques tous deux, et tous deux cousus d'or :
Et l'enfant baptisé retourna chez sa mère
Avec un sac d'écus, puis une bourse encor.

Or, peu de temps après, rappelé par les anges,
Le filleul s'envola vers le beau paradis ;
Ayant des ailes d'or, et de splendides langes,
Dont l'avait revêtu l'aumône des bandits.

Saint Pierre, le portier de la maison céleste,
Pour recevoir l'élu, se mettait en émoi,
Lorsque l'enfant lui dit : “ A la porte je reste,
Grand saint ! si mon parrain n'entre pas avec moi.. ”

— Et quel est ton parrain ? lui demanda Saint Pierre.
— Quel ? reprit le filleul ; c'est un chef de brigands.
— Un ?.. O pauvre innocent ! que prétend ta prière ?...
Entre, toi ! mais le ciel est fait pour d'autres gens."

L'enfant s'assit tout triste à côté de la porte,
Bien résolu toujours à ne pas entrer seul,
Et son esprit roulait des plans de mainte sorte,
Quand la Vierge passant aperçut le filleul.

" Pourquoi n'entres-tu pas, mon ange ? " lui dit-elle.
Et l'enfant répondit qu'il serait bien ingrat
D'aller jouir tout seul de la joie éternelle ;
Qu'il entrerait — pourvu que son parrain entrât.

Saint Pierre intervenant dit alors à la Vierge
Quel était ce parrain pour qui l'enfant plaidait.
Passe encor si c'était quelque porteur de cierge ;
Mais c'était un brigand que Satan possédait ;

Un démon incarné, routier des plus robustes,
Qui, sans doute, attendrait longtemps à trépasser.
Lui donner pour logis la demeure des justes,
Sainte Mère de Dieu ! fallait-il y penser ?

Le filleul insistait — blonde tête penchée,
A genoux, et joignant ses deux petites mains.
Il pleura tant et tant, que la Vierge touchée
Prit un calice d'or dans les parvis divins.

" Tiens, dit-elle à l'enfant, emporte ce calice ;
Va trouver ton parrain ; dis-lui qu'il peut partir,
Avec toi, pour le ciel ; mais d'abord, qu'il remplisse
La coupe que voici de pleurs de repentir."

En ce moment, bien loin de prévoir telle approche
Et quelle vision luirait à son regard,
Le parrain, tout armé, dormait sur une roche
Au clair de lune, en songe agitant un poignard.

Voilà qu'en s'éveillant il vit près de sa couche
Un bel enfant, ailé, prêt à prendre l'essor,
Et qui, lui faisant signe, à lui, l'homme farouche,
Dans une de ses mains tenait un vase d'or.

Il se frotta les yeux, croyant rêver... Mais l'ange,
 Le bel enfant, lui dit : " Non, tu ne rêves pas,
 On t'invite là-haut ; laisse là cette fange ;
 Viens, je suis ton filleul, je conduirai tes pas. "

Puis il lui raconta l'histoire merveilleuse :
 Son arrivée au ciel, saint Pierre et ses refus ;
 Et la Vierge, toujours miséricordieuse,
 Exauçant à la fin l'enfant triste et confus.

Le bandit écoutait, respirant avec peine,
 Comme un homme perdu dans un air étouffant ;
 Hors de lui ; regardant l'ange à figure humaine,
 Et le calice d'or que lui tendait l'enfant.

Soudain, le criminel sentit son cœur se fendre...
 Deux fontaines de pleurs jaillirent de ses yeux...
 — La coupe était remplie ! — Alors, sans plus attendre,
 Le filleul, l'emportant, remonta radieux.

Dans le ciel il entra, montrant la coupe pleine
 A saint Pierre, étonné de voir qui le suivait,
 Et l'alla mettre aux pieds de la divine Reine,
 Qui sourit au pécheur que sa pitié sauvait :

Car c'était le parrain qui faisait son entrée ;
 Dieu lui-même acquittait la dette du filleul.
 — Au repentir, d'ailleurs, la grâce est mesurée...
 Et l'enfant avait dit qu'il n'entrerait pas seul.

La Semaine des Familles.

ROMA SOTTERRANEA.

I

Au milieu des agitations de la société actuelle, on éprouve une sorte de repos en se livrant à l'étude du passé et plus on remonte le cours des siècles, plus il semble que l'on retrouve cette paix si rare aujourd'hui dans le présent. Cette disposition doit être plus commune aujourd'hui qu'on ne le croirait. Si l'on ne considérait que la surface, à aucune époque les études archéologiques n'ont été plus suivies et plus fructueuses que de nos

jours. Tout est exploré avec ardeur et succès, l'antiquité livre l'un après l'autre ses secrets. Ce n'est plus seulement l'Égypte qui se révèle dans ses inscriptions désormais déchiffrées, dans ses monuments que de jour en jour on arrive à classer ; c'est l'Assyrie elle-même, plus longtemps muette que le sphynx de l'Égypte, qui nous ouvre maintenant ses annales. Quand à notre Occident, ses chartes, ses chroniques et ses monuments rendent chaque année un tribut plus abondant sur les origines des sociétés de la vieille Europe. L'histoire primitive du christianisme devait avoir son tour dans ce mouvement vers l'étude du passé, et Rome chrétienne, centre de la foi du Christ, attendait le moment de nous révéler les détails de sa vie la plus intime à une époque qui semblait ne devoir plus être connue qu'à l'aide de fragments historiques incomplets, entrecoupés et souvent incompris.

— Il ne manquait pourtant qu'un initiateur. L'immense nécropole des catacombes était là, dévastée, il est vrai, d'une façon barbare, mais trop riche à l'origine en monuments de tout genre, pour n'avoir pas gardé une partie considérable de ses trésors. Une série de peintures mystérieuses, échappées à la brutalité des dévastateurs et aux ravages du temps et de l'humidité, attendaient un interprète pour rendre le plus éclatant témoignage aux croyances de l'âge primitif ; d'innombrables inscriptions, trop souvent fracturées, mais lisibles encore à l'œil patient et sagace de l'archéologue, pouvaient faire revivre les générations qui, dans les siècles de la lutte contre l'empire païen, donnèrent courageusement leurs noms à la milice du Christ. L'initiateur à tant de merveilles inconnues s'est rencontré enfin, et l'on peut affirmer que par lui l'histoire de Rome chrétienne, depuis le martyre des saints Apôtres jusqu'au quatrième siècle, brille maintenant d'une lumière aussi vive qu'inespérée.

L'illustration de la Rome souterraine, par M. le chevalier de Rossi, ne nous donne pas seulement une description de ces cryptes prodigieuses que la puissance des chrétiens creusa pendant plus de deux siècles par un labeur gigantesque ; elle nous met en communication directe avec la vie chrétienne de cet âge héroïque, et nous y apprenons par les faits les plus palpables à quel degré de civilisation parvint dès son origine dans la capitale du monde romain, et par suite dans tout l'empire, la nouvelle société qu'étaient venus fonder à Rome le pêcheur de Galilée et l'ouvrier de Tarse. Les docteurs d'outre-Rhin et leur élégant traducteur en notre langue, étaient loin de se douter que le christianisme dans Rome avait, dès le principe, recruté ses fidèles jusque dans les rangs les plus élevés du patriciat, que l'attitude des chrétiens eût été aussi imposante dès les premiers jours, et qu'elle se soit maintenue telle jusqu'au jour de la victoire.

Sans doute, l'Église chrétienne, fondée sur le principe de l'égalité des hommes devant Dieu, ouvrait son sein avec empressement aux humbles et

aux faibles, et proclamait hautement la dignité du pauvre ; mais elle accueillait aussi les membres des plus illustres familles de la République, ceux de la race impériale, des consuls, des sénateurs, mêlés à des littérateurs et à des philosophes. Les quelques noms échappés au naufrage de tant d'écrits anéantis dans la persécution de Dioclétien, sont désormais renforcés par une pléiade innombrable d'autres noms plus illustres encore. Les marbres trop longtemps enfouis, souvent mutilés, déposent aujourd'hui de la splendeur qui entoura dès son commencement l'Église chrétienne dans la capitale de l'empire, splendeur que n'obscurcissait pas la multitude des fidèles appartenant aux rangs inférieurs de la société. Les Antonins l'avaient senti, et M. le comte de Champagny, leur historien, nous les montre luttant incessamment contre l'envahissement de l'idée chrétienne, et employant tour à tour contre elle les mesures violentes et toutes les ressources de la politique et d'une habile législation.

C'est cette société ardente et éclairée, qui vivait mêlée intimement à la société romaine, que M. Renan et ses docteurs voudraient faire passer pour une tourbe vulgaire, livrée à tous les préjugés de l'ignorance et de la superstition, au point d'accepter servilement de la main du premier venu des récits sans autorité, sans garantie, et d'en faire la base de sa croyance. Les Flavius, les Pomponius, les Atticus, les Cæcilus, les Cornelius et tant d'autres patriciens dont nous lisons maintenant les épitaphes chrétiennes, auraient accepté un Christ fabuleux, indécis, et dont le caractère définitif ne se serait dessiné qu'après de longs tâtonnements et à l'aide de documents sans valeur ! Et ces hommes, ces femmes du plus haut rang dans l'empire, auraient risqué leur repos et leur existence pour adhérer à des fables absurdes concernant un personnage de la Judée, repoussé de ses concitoyens et mis honteusement à mort par sentence d'un gouverneur romain ! Certes, pour faire accepter de telles assertions, il faudrait autre chose que l'audacieux roman qui fit tant de fracas, il y a quelques années. Il n'a pu se soutenir en face des répliques d'une exégèse sérieuse ; il s'évanouit aujourd'hui devant les réalités de l'histoire du christianisme. Le Christ fut acclamé Fils de Dieu et Sauveur des hommes par les cœurs droits et par les esprits sensés, à quelque classe qu'ils appartenissent. Les Évangiles ont été jugés et contrôlés au nom des plus graves intérêts qui puissent préoccuper l'homme en cette vie, au milieu d'une société aussi positive et au moins aussi jalouse du présent que celle où nous vivons.

Deux textes de la haute antiquité chrétienne se dressent comme deux colonnes propres à diriger notre marche dans l'exploration des éléments dont se forma la nouvelle société. L'apôtre Paul, peu de jours avant son martyre, écrivant ses adieux aux chrétiens de Philippiques, leur disait : "Ceux qui sont de la maison de César vous envoient leurs salutations." Moins d'un siècle et demi après, Tertullien pouvait dire dans son

Apologétique : “ Nous sommes d’hier, et nous remplissons le palais, le sénat, le forum, les postes de l’armée.” L’histoire de l’Eglise avait bien recueilli quelques noms illustres pour remplir l’intervalle entre ces deux témoignages ; une Pomponia Græcina sous Néron, un consul Flavius Clemens sous Domitien, un sénateur Apollonius, un Justin philosophe, sous les Antonins. Maintenant, grâce aux labeurs de M. le chevalier de Rossi, les noms de l’aristocratie romaine abondent sur nos fastes. Les listes du patriciat, dès les deux premiers siècles de notre ère, fournissent à la milice du Christ le plus magnifique contingent, et nous apprenons avec quelle dignité le nouveau culte se montra dans Rome dès les premiers jours.

Tant de découvertes si fécondes de l’archéologue romain, déposées dans son docte premier volume des *Inscriptiones christianæ urbis Romæ*, dans son *Bulletin d’archéologie chrétienne*, dont une édition française va paraître, dans le premier tome de la *Roma sotterranea*, viennent d’acquérir un surcroît en nombre et en intérêt par la publication du deuxième volume de cet ouvrage colossal, dont la première édition a été enlevée en si peu d’années. On peut dire que l’attente du public se trouve dépassée par la richesse des documents, et par le grand nombre de points d’histoire et de chronologie qui sont élucidés dans ce nouveau chef-d’œuvre d’érudition, dans cet inépuisable arsenal de faits et de notions sur l’existence du christianisme dans Rome aux trois premiers siècles.

L’auteur y décrit, avec le plus grand détail, le fameux Cimetière de Callixte, sur la voie Appienne, le plus vaste de tous, et qui doit être considéré comme le cimetière officiel de Rome chrétienne. Déjà dans son premier volume, M. de Rossi avait illustré les cryptes de Lucine, où nous pouvons vénérer maintenant le tombeau du Pape saint Corneille, orné de son inscription contemporaine. Cette région de Rome souterraine, qui fut de bonne heure réunie au cimetière de Callixte par l’extension de ses galeries, nous a non-seulement initiés à l’exploration de ces vénérables nécropoles, mais elle a fourni à l’auteur l’occasion de manifester et d’appliquer les savantes théories à l’aide desquelles il devient désormais possible de s’orienter dans les labyrinthes sacrés qui bordent à droite et à gauche les diverses voies de la Ville éternelle.

Le point important était de déterminer dans chaque cimetière les centres historiques, c’est-à-dire, les sépultures des principaux martyrs, auxquelles on a accès par des escaliers spéciaux, les uns construits à l’époque primitive, les autres plus somptueusement bâtis au quatrième siècle pour l’usage des pèlerins. Il fallait dégager ces degrés enfouis sous les éboulements, et dont l’existence n’était pas même soupçonnée. Il y avait à déboucher ces lucernaires dont parle saint Jérôme, et qui, loin d’apporter la lumière dans les galeries, interceptaient la circulation

par les amas de terre et de débris qui s'étaient accumulés depuis des siècles. Cet effrayant labeur accompli, on pouvait désormais parcourir les corridors redevenus libres, s'arrêter dans ces nombreuses salles funéraires ornées d'*arcosolia* et encore décorées d'une partie de leurs peintures à fresque, lire les inscriptions, dont les unes étaient encore attenantes aux *loculi*, tandis que les autres, en plus grand nombre, jonchaient le sol de leurs débris.

Mais où retrouver le fil conducteur pour se reconnaître dans les nombreux quartiers de ces villes souterraines qui déploient leurs méandres à plusieurs étages superposés ? Comment désigner par leurs noms ces points centraux dont la décoration encore somptueuse, malgré tant de ravages, atteste que les fidèles s'y pressaient il y a mille ans pour honorer la Confession des plus glorieux martyrs ? Les reliques sacrées en ont été enlevées au huitième et au neuvième siècle, et transportées dans les basiliques. Le silence et presque la terreur ont plané durant de longs siècles sur ces retraites ténébreuses ; souvent même leurs entrées ont été bouchées par des atterrissements que le gazon a recouverts. Au seizième siècle, Bosio tenta héroïquement de retrouver Rome souterraine. Ses travaux dans ce but lui assurent un immense honneur ; mais, faute d'un guide assuré, il ne put se reconnaître dans ces régions trop longtemps abandonnées, qu'il explorait avec tant de zèle et d'efforts. Au siècle dernier, Boldetti et Marangoni suivirent courageusement les traces de Bosio, ils parcoururent même des sentiers que celui-ci n'avait pas connus ; mais, pas plus que lui, ils ne surent discerner les sanctuaires, qui sont les seuls points de repère dans ces grottes profondes et inextricables.

Il était réservé à notre siècle, qui est celui des découvertes historiques, de rendre leur véritable nom aux plus importants cimetières, sur lesquels régnait une désastreuse confusion, et d'assigner avec certitude les centres fameux qui éclairent chaque région des catacombes romaines. Il fallait pour cela des guides antérieurs à l'époque où Rome souterraine tomba si tristement dans l'abandon et l'oubli, des guides qui l'eussent parcourue lorsqu'elle possédait encore ses trésors sacrés ; or, ces guides existaient, et nul ne songeait à les interroger. Ces précieuses topographies des septième et huitième siècles dormaient leur sommeil dans des livres imprimés, où les érudits les respectaient profondément, sans s'être jamais donné la peine d'en tirer aucun parti. Un de ces itinéraires avait été inséré par Guillaume de Malmesbury dans ses *Gesta regum Anglorum*. Un second avait été publié par Mabillon dans ses *Analecta*. Eckard en avait produit un troisième dans ses *Commentaria de rebus Franciæ orientalis*. L'édition d'Alcuin, par Froben, dans ses appendices, en contenait deux, dont le dernier se confondait avec celui d'Eckart.

Cet ensemble de documents n'avait point échappé à l'œil pénétrant de

M. le chevalier de Rossi. Il pressentit que la clef des catacombes romaines était là.

Dès lors aucune fatigue, aucun voyage, aucun sacrifice ne lui coûta pour arriver à connaître par lui-même les manuscrits originaux sur lesquels ces titres si importants de Rome souterraine avaient été publiés. En vérifiant les textes, il eut de nombreuses corrections à faire, il fut à même de constater que souvent les éditeurs avaient négligemment reproduit les originaux. Enfin le docte archéologue romain était en possession d'une topographie certaine des catacombes. Il pouvait suivre sur chacune des voies qui partent de Rome les traces des pèlerins des septième et huitième siècles, constater avec eux les centres historiques dans ces merveilleuses nécropoles, en un mot diriger ses pas avec assurance.

Aux documents topographiques venaient s'ajouter une foule de monuments qu'il était dès lors aisé de contrôler, et qui allaient apporter une lumière, non plus indécise, mais vive et sûre, pour seconder les recherches. Nous voulons parler de l'importante chronographie publiée au quatrième siècle par *Furius Dionysius Philocalus*, des inscriptions damasiennes, du célèbre diplôme de l'abbé Jean, conservé à Monza ; des Actes des martyrs romains, la plupart défectueux au point de vue historique, mais tous précieux sous le rapport topographique ; du *Liber Pontificalis*, où l'on trouve éparses tant de données locales du plus haut intérêt, etc.

Aidé de si puissants secours, l'archéologue abordait avec sécurité le déchiffrement de l'énigme, et tout aussitôt les marbres et les peintures elles-mêmes lui révélaient les réalités vivantes de la Cité des martyrs. Il n'était pas jusqu'à l'enduit des murailles, couvertes en certains endroits de nombreuses inscriptions gravées au poinçon, qui n'indiquât par les noms des martyrs invoqués, par l'ardeur avec laquelle les pèlerins imploreraient leurs secours, que c'était bien là qu'avait reposé leur dépouille sacrée. De si magnifiques résultats ne pouvaient manquer d'attirer l'intérêt du grand Pontife qui gouverne Rome et l'Eglise. Son regard apostolique a voulu jouir d'un si beau spectacle, et sa munificence toujours si éclairée s'est étendue sur les travaux de déblaiement que nécessite la marche des découvertes, et sur la publication de la *Roma sotterranea*. Rien donc n'a manqué à l'explorateur des antiquités primitives de Rome chrétienne, ni les moyens d'agir par les investigations les plus exactes de la science, ni la richesse des découvertes, ni la bénédiction de successeur de Callixte et de Damase.

Un grand problème se présentait tout d'abord à M. de Rossi : où était le cimetière de Callixte ? Quelle était sa délimitation ? Fallait-il reconnaître ce fameux cimetière à Saint-Sébastien ? Occupait-il la gauche et la droite de la voie Appienne ? devait-on y comprendre les vastes cryptes qui s'étendent sur le bord de l'ancienne voie Ardéatine ? Jusque-là les

antiquaires de Rome chrétienne, Bosio lui-même, n'avaient fait qu'obscurcir la question, partant de cette fausse donnée que le centre du cimetière de Callixte était à Saint-Sébastien. Les études subséquentes étaient venues accroître les ténèbres sur ce point fondamental pour l'histoire de Rome souterraine. On en était venu à la fin jusqu'à confondre le cimetière de Callixte avec celui de Prétextat, parce que l'on ne pouvait nier que ce dernier ne fût aussi sur la voie Appienne. Enfin, malgré la diversité des voies sous lesquelles les cimetières ne se communiquent pas, on en était venu à désigner, sous le nom commun de cryptes de Callixte, des nécropoles qui n'étaient attenantes en aucune façon, et différaient totalement de site, d'architecture et d'origine.

L'application des topographies des septième et huitième siècles par M. le chevalier de Rossi a porté tout d'un coup la lumière dans ce chaos. Tout est devenu à l'instant clair et lucide. Sur les pas des voyageurs d'il y a douze siècles, en montant la voie Appienne, on a reconnu sans peine, sur la droite, le cimetière de Callixte, et, sur la gauche, celui de Prétextat. Poussant ensuite vers Saint-Sébastien, on y a constaté les cryptes peu étendues qui se ramifient sous le sol des alentours de la basilique. Les magnifiques souterrains de l'Ardéatine ont repris le nom de cimetière de Domitille.

Un si heureux succès n'avait, pour ainsi dire, pas besoin d'une contre-épreuve, puisque les anciens itinéraires sont du plus parfait accord sur ces évidentes conclusions. La confirmation la plus précise est venue s'adjoindre par la découverte des monuments les plus imposants et les plus incontestables. Les topographies indiquaient le tombeau du Pape saint Corneille sur la droite de la voie Appienne ; ce tombeau a reparu dans les cryptes de Lucine, avec son inscription brisée dont il a fallu réunir les deux morceaux, avec ses peintures à demi effacées sur lesquelles le nom du saint Pape se lit encore.

Les itinéraires indiquaient une communication souterraine entre la crypte de saint Corneille et les sépultures papales du troisième siècle, dont ils désignent le groupe sous l'appellation de cimetière de Saint-Sixte, du nom du Pontife martyr le plus illustre de ceux qui reposent dans ce quartier de Rome souterraine. Après des labeurs considérables pour dégager les voies, souvent obstruées de terre jusqu'aux voûtes, on a senti les approches du lieu tant désiré. Les inscriptions gravées sur l'enduit des murailles acclamaient avec ferveur le nom de Sixte. Encore quelques efforts, et la crypte papale allait se révéler. Elle se découvre enfin, on y pénètre, et l'archéologue reconnaît la salle funéraire que Callixte, alors archidiacre de Zéphyrien, creusa par son ordre, afin qu'elle servît à la sépulture des Papes sur cette voie, appelée *Regina Viarum*. Tous les tombeaux ont été ouverts par saint Paschal Ier au neuvième siècle, et les

corps des Pontifes transférés dans les églises de la ville ; mais le sol, couvert de débris d'inscriptions, indique assez où l'on doit aller chercher les noms de ceux qui dormirent sous ces solennels arceaux. Bientôt les fragments de la vaste épigraphe damasienne, qui indique que là reposèrent les compagnons de Sixte, *hic comites Xysti*, sont rapprochés en assez grand nombre pour qu'on en puisse suivre presque toute la teneur dans ces somptueux caractères, qui sont le signe distinctif de toutes les inscriptions posées par saint Damase aux tombeaux des martyrs. Ce n'est pas tout ; en réunissant les lambeaux d'autres marbres brutalement concassés, on voit apparaître en lettres grecques les noms d'Antéros, de Fabien, de Lucius, d'Eutychien, quatre des Pontifes dont les itinéraires relatent les noms que les pèlerins ont lus et vénérés dans cet auguste sanctuaire.

Mais la découverte n'était pas entière tant que la tombe de l'illustre vierge Cécile n'avait pas été retrouvée. On savait par ses Actes qu'elle avait reposé près des Pontifes ; on lisait sur l'itinéraire de Saltzbourg : *Ibi quoque et Cæcilix Virgo pausat* ; ce point central du cimetière de Callixte était appelé indifféremment sur les documents anciens *ad sanctum Xystum*, et *ad sanctam Cæciliam* ; le puissant archéologue ne devait donc pas laisser refroidir son ardeur. Au fond de la crypte papale, sur la gauche, ouvrait une porte qui avait dû être richement ornementée, à en juger par les traces qui demeuraient encore. Cette porte devait conduire dans une salle parallèle à la première ; mais les décombres l'obstruaient tellement qu'on avait lieu de penser que la crypte elle-même devait être comblée de terre jusqu'à la voûte. Les excavateurs travaillèrent avec ardeur, et en peu de temps la salle fut accessible. Là était bien véritablement le *loculus* où avait reposé la célèbre martyre, l'arceau sous lequel fut placé le sarcophage que saint Paschal ouvrit en 821, lorsqu'il transporta le corps de la Vierge romaine dans sa basilique. Une peinture murale représentait une femme *orante*, et près d'elle un évêque en habits pontificaux, ayant son nom écrit près de lui, *Urbanus*. C'était l'Urbain des Actes de sainte Cécile, et la femme *orante*, était Cécile elle-même.

Non loin de là devait, d'après les itinéraires, se rencontrer un autre centre historique : la crypte du Pape saint Eusébe. Notre infatigable explorateur s'en rendit maître avec une complète certitude, par la découverte totale de l'inscription Damasienne, dont les fragments réunis la rendirent tout entière. On savait que cette inscription, brisée par les Goths qui, durant le siège de Rome, sous la conduite de Totila, envahirent et dévastèrent les cimetières, avait dû être rétablie par le Pape saint Jean I, ainsi que plusieurs autres. Le triomphe de l'archéologue a été de retrouver dans la crypte et ses alentours le marbre de saint Jean Ier, lacéré par de nouveaux barbares, mais complet, et d'importants fragments de l'inscription Damasienne elle-même que les Goths avaient indignement brisée.

Nous n'insisterons pas sur les autres découvertes de centres historiques,

toutes aussi certaines, et ce n'est qu'en passant que nous mentionnerons celle de la crypte de sainte Sotère, celle du *cubiculum* des saints Calocerus et Parthenius, dans la recherche desquelles les topographies des septième et huitième siècles ont dirigé si heureusement M. de Rossi à travers le labyrinthe du cimetière de Callixte ; mais dans ce rapide coup d'œil sur de si admirables succès, nous ne pourrions passer sous silence la découverte de la crypte historique de saint Januarius, l'aîné des fils de sainte Félicité, au cimetière de Prétextat. Les itinéraires insistaient particulièrement sur cette crypte, qui avait été l'objet d'une vénération spéciale, et ni Bosio, ni Boldetti, ni Marangoni, sans boussole dans ces vastes souterrains, qu'ils confondaient d'ailleurs les uns avec les autres, n'avaient même tenté de la retrouver. M. de Rossi, parcourant les corridors funèbres qui s'étendent sous le côté gauche de la voie Appienne, rencontra un *cubiculum* dont l'ornementation, composée de fleurs et de feuillages, rappelle le style de l'époque des Antonins. Sous l'*arcosolium* une peinture du bon Pasteur est encore visible dans sa partie supérieure, et elle est l'œuvre d'un pinceau classique ; mais cette peinture a été cruellement mutilée par l'indiscrétion, trop fréquente d'ailleurs, de quelque chrétien du quatrième siècle, qui, voulant placer sa dépouille sous la garde du saint martyr, a creusé son *loculus* sous le même *arcosolium*, sans égard pour la fresque du deuxième siècle.

Toutefois, en usurpant une place trop glorieuse pour lui, le Romain du quatrième siècle est venu au secours, sans le savoir, à l'archéologue du dix-neuvième. Sur une inscription peinte au bord de son *loculus*, il implore le rafraîchissement au nom de *Januarius*, d'Agapit et de Félicissime. Cette désignation apportait tout à coup une grande lumière. Les itinéraires assignant au cimetière de Prétextat la crypte de Januarius et à quelque distance celle d'Agapit et de Félicissime, il semblait évident que l'on devait opter pour Januarius, qui était nommé le premier, et chercher un peu plus loin la crypte d'Agapit et de Félicissime. Cette conclusion n'aurait pu être sérieusement contestée ; mais il y eut plus, et le fait vint confirmer d'une manière éclatante des indices déjà si clairs par eux-mêmes. Au pied de l'*arcosolium* gisaient des lambeaux de marbre horriblement mutilés par la pioche. L'archéologue romain les recueille, les rapproche, et bientôt il peut lire sans effort, et tout le monde peut lire après lui : *Beatissimo martyri Januario Damasus episcopus fecit*. L'un des centres principaux du cimetière de Prétextat était reconquis.

Nous arrêtons ici l'énumération de ces découvertes, qui restituent sa physionomie à la Rome souterraine et préparent de si précieux matériaux à l'histoire du christianisme. Dans un prochain article, nous tâcherons de donner une idée des importants résultats que la science historique devra recueillir du deuxième volume que M. le chevalier de Rossi vient de publier.

L'OUVRIER.

DISCOURS DE M. L'ABBE COLIN

A L'INSTITUT DES ARTISANS CANADIENS,

M. le Président, Mesdames et Messieurs,

Ayant eu l'honneur d'être appelé à prendre la parole devant une société qui se fait gloire de représenter les intérêts et le progrès du pays, j'ai cru devoir avant tout me fixer le rôle que j'avais à remplir. J'ai donc parcouru quelque chose de l'histoire, de la philosophie et de l'économie politique pour savoir à quel point de vue la classe ouvrière avait été envisagée. Je suis sorti de cette étude avec un sentiment de profonde indignation, car je me suis convaincu qu'elle avait été mal traitée.

Dois-je y joindre mes reproches ? Non, ce n'est pas ici le lieu. Dois-je condamner les associations de bienfaisance ? Non certes, ce serait contre ma conscience.

Je ne prendrai pas ici le rôle d'accusateur, mais celui de défenseur. Il était impossible pour moi de mieux choisir le temps et le lieu, puisque j'ai l'avantage de parler en présence d'un auditoire aussi équitable dans ses jugements et si bien prévenu en faveur d'une si belle cause.

Un mot malheureux est tombé de la plume d'un écrivain célèbre de notre temps. Cet homme ayant étudié l'histoire des associations ouvrières, disait que " toutes lui semblaient avoir pour origine un esprit de perturbation et de révolution. "

Je ne crains pas d'affirmer, avec plusieurs autorités non moins respectables, qu'en cela il s'est trompé.

Peut-être avait-il été mal impressionné ; car autrefois l'antiquité, et de nos jours la philosophie et l'utopie politique se sont étudiées à jeter l'outrage à la classe ouvrière.

L'antiquité faisait de l'ouvrier un esclave : premier outrage.

La philosophie moderne en veut faire une bête des forêts : deuxième outrage.

L'utopie politique en veut faire un destructeur : troisième et suprême outrage.

Et c'est à la vue de ces faits que M. Augustin Thierry s'écriait que "les associations ouvrières semblent avoir pour origine un esprit de perturbation et de révolution."

C'est contre cette assertion que je m'inscris en contradicteur pour la défense du travailleur.

L'antiquité païenne ne voyait dans l'ouvrier qu'un être déchu, et le réduisait en esclavage. Neuf siècles avant les lumières de l'Évangile, le chantre sublime des plus grands héros et des guerres les plus fameuses, résumant comme un écho toutes les voix de son temps, lançait sur la tête du travailleur cette lourde malédiction : Marche, marche, tu n'arriveras jamais dans ce monde.

Cinq siècles plus tard, le plus beau génie du passé répétait cette malédiction qui se perpétua à travers les âges.

En vain pour venger l'injure, le Dieu Éternel faisait-il monter sur le trône des Césars par les mains de la fortune, des fils de laboureurs, de jardiniers, et de cordonniers dans la personne des Galère, des Probus et des Vitellius ; en vain écrivait-on sur le marbre de la statue d'Auguste, ce souverain du monde entier : "Ton grand père n'était qu'épicier," la malédiction pesait toujours et le peuple restait esclave.

Et pour faire tomber l'anathème, il a fallu que le roi des siècles quittant son trône, se fit lui-même artisan ; que l'Église eut pour berceau une étable ; que le premier pontife suprême fût un pêcheur, et que la voix du grand apôtre se déployant au dessus des nations, proclamât "qu'à l'avenir il n'y avait plus ni grec ni romain, ni juif ni gentil, mais que nous n'étions tous qu'une même chose en Jésus Christ."

Ouvrier, tu es délivré des chaînes qui te retenaient depuis des siècles dans l'esclavage, tes droits sont reconnus, ta dignité est relevée, ta grandeur et ta liberté proclamées, et c'est de Jésus Christ et de son Église que tu tiens ces bienfaits.

Aime la bien cette Église, jette-toi dans son sein ; elle te conduira et te fera progresser. Attache-toi bien à elle, car elle sera ta protectrice et ta gardienne dans les luttes formidables qu'il te reste encore à soutenir contre l'impiété philosophique et l'ambition des meneurs politiques.

C'était par ignorance des droits de l'homme que l'antiquité méprisait le travailleur, en faisait un esclave. C'est par haine au sein de la lumière que l'impiété philosophique le dégrade. Le crime n'en est que plus grand.

Soyons confus pour l'honneur de l'humanité d'un pareil excès. C'est là que toujours aboutissent les égarements de l'esprit ajoutés à la dépravation du cœur.

"L'homme vraiment grand, dit l'un de ces philosophes fameux, l'homme vraiment propriétaire est le sauvage né dans les forêts."

Et comme il faut donner à l'enfant une éducation digne d'une pa-
reille destinée, voici les règles qu'il propose :

“ L'enfant n'appartiendra que cinq ans à sa mère, et deviendra
ensuite le bien de l'Etat ; il sera en toutes saisons vêtu de toile, cou-
chera sur des nattes, dormira huit heures, et se nourrira de racines, de
pain et d'eau. ”

C'est ainsi qu'il espère couvrir le monde d'une génération saine et
vigoureuse.

Pendant, les scrupules lui surviennent ; il craint de n'avoir pas
encore assez avili notre nature ; il n'a fait de l'homme qu'un sauvage,
c'est trop peu pour assouvir sa haine contre la société ; il faut encore
qu'il en fasse une bête des forêts. “ Homme, ajoute-t-il avec un redou-
blement d'audace, l'animal est ton semblable, oui ton semblable, peut-
être même est-il ton supérieur ; (ici je frémis d'indignation) et il est
vraiment au-dessus de toi, parcequ'il est plus heureux. ” Puis, froide-
ment, il ajoute que ce qu'il vient d'annoncer est une *vérité dure*.

Oh ! philosophie dégradante et dégradée !

Ouvriers, n'écoutez point cette philosophie ; plus encore que le paga-
nisme elle n'a pour dessein que de vous avilir. Vous étiez esclaves
dans l'antiquité ; mais la philosophie jusqu'où vous fait-elle descendre !

.....
L'utopiste, dans ses rêves d'ambition, va vous plonger plus au fond
encore dans l'abîme. Dans ses mains, et suivant ses désirs, vous ne
serez plus qu'un instrument sanglant de ruine et de destruction. La
richesse, vous dira-t-il, n'est qu'un vol ; l'opulence, infamie. Ne l'écou-
tez point, c'est un fourbe qui vous trompe. C'est par ces mots qu'il
vous conduit aux barricades, qu'il soulève les révolutions et qu'il verse
votre sang en vous faisant verser le sang de vos frères.

Ecoutez cette voix horrible qui semble plutôt sortir des profondeurs
de l'enfer que du fond d'une poitrine humaine. C'est la voix d'un
révolutionnaire dans le délire de ses fureurs. “ Si Brutus ne tue
point les autres, il se tuera lui-même, ” et c'est de lui qu'il parle en ces
termes.

Le peuple s'arrête frappé d'épouvante et d'horreur ; il a peur de ce
maître féroce ; mais lui, “ lâches, s'écrie-t-il, arrachez-moi le cœur et
mangez-le ; vous deviendrez plus grands ” et plus méchants.

L'horreur m'empêche de rien ajouter. Je frémis, vous frémissez
tous comme moi. La haine ne peut pousser plus loin ses formidables
transports.....

C'est trop peu encore . Le meneur politique, le factieux, le révolu-
tionnaire, après s'être servi de vous pour détruire les autres ne cherche
dans son ambition, qu'à vous détruire vous-mêmes.

Entendez vous ce bruit lointain semblable aux flots d'un mer qui monte en mugissant ? C'est le bruit de tout un peuple en tumulte qui se presse et s'agite autour du char éblouissant de la fortune.

Je le vois ce char dont les flancs semblent ruisseler des couleurs éclatantes de l'or et de l'argent. Au centre se dresse la statue d'or de la fortune. Ce sont les coursiers du temps qui l'emportent. Voilà cette fortune qu'il faut conquérir, ce capital qu'il faut ravir en l'arrachant par violence aux mains d'autrui. Mais qui l'aura, cette fortune, qui le possèdera ce capital ? Ils sont mille qui essayent de le ravir.

C'est ici que se révèlent les ignobles desseins du meneur politique dans ses clubs, ses grèves. Il fait couler à force de discours trompeurs le venin de sa haine dans le cœur du peuple, le plonge dans la plus funeste des ivresses, l'exalte, le transporte jusqu'au vertige, puis quand il l'a abusé, le saisit, le jette impitoyablement sous les roues du char qui l'écrase en frémissant, et d'un bond montant seul sur le char de la richesse, il prend pour lui la fortune, saisit les rênes du despotisme et prétend seul jouir et régner.

Ouvriers, voilà ce que vous prépare le meneur politique, le factieux, l'ambitieux. Il vous flatte pour vous soulever, puis quand il vous a tournés à son propre profit, n'étant plus dans ses mains qu'un instrument nuisible, il vous rejette avec dédain et sans pitié il vous écrase.

Où est-il le coupable qu'il faut accuser de ces révolutions sanglantes qui agitent et bouleversent depuis plus d'un demi-siècle le monde tout entier ? Est-ce l'ouvrier ? Est-ce l'impiété !

Ouvriers, vous n'êtes qu'une victime. C'est vous, philosophes impies, vous, meneurs politiques, qui seuls portez sur votre tête le poids de si grands crimes. Tant de malice et tant de haine ne seront jamais dans le cœur du peuple, dans le cœur de l'ouvrier, et si parfois il est capable de ces grands attentats qui font crouler les empires, il est moins criminel qu'il n'est malheureux ; car toujours il succombe lui-même sous les ruines qu'il accumule sans le savoir, et c'est d'ailleurs que de son propre fonds que lui est venu tant de malice.

Donc, ouvriers, n'écoutez jamais l'impiété du faux philosophe ; n'écoutez jamais non plus les faux discours du meneur politique. L'un vous dégrade et l'autre vous détruit.

Qu'est-il donc par lui-même cet ouvrier qu'on a tant calomnié ? c'est ce qui nous reste maintenant à examiner.

Nous venons de voir ce qu'en fait l'impiété, voyons maintenant ce qu'en font les nobles instincts de la nature que Dieu lui a donnée.

Ouvrier, qui-es-tu, toi qui dès l'aube du jour longes ce trottoir d'un pas grave et modéré ? — Je suis fils du peuple. — Où vas-tu avec ce tablier sous le bras, ce ciseau dans une main et ce marteau sur l'é-

paule? — A mon devoir. — Mais où te porte ton devoir? — A l'atelier, la patrie du travail.

Oh! qu'il est beau le travailleur quand il suit son propre génie. Je le suis, j'entre avec lui. Quel beau spectacle!

Entendez-vous le bruit saccadé du marteau qui retentit sur l'enclume? ce chant de la patrie ou ce cantique de la religion qui se mêle au sifflement de la vapeur et au grincement de la lime ou de la scie? C'est l'ouvrier à son travail, l'ouvrier qui gagne le pain de ses enfants en gagnant son salaire. Oh! nobles sueurs que vous êtes respectables; coulez, coulez, vous ne serez point perdues; vous êtes les sueurs du courage, les sueurs de la force, de la belle activité qui se développe. Les anges vous recueillent dans l'urne de la religion, et un jour vous les verrez là haut qui vous seront rendues comme autant de perles et de diamants.

Ainsi, 1o l'ouvrier, par son propre génie, est *l'homme du travail*.

Déjà le soleil est à son déclin et les ombres tombent des cieux. Fils du peuple, l'heure est venue, ton jour est rempli, reprends ta veste de bure. Il sort.

Ouvrier, où vas-tu? — A mon devoir. — Mais ton devoir où te porte-t-il? — A ma famille. — Quoi, à ta famille, à ton foyer domestique!

Oh! Quel génie que le génie du travailleur. Il n'est pas seulement l'homme de travail, mais encore l'homme de cœur.

Je le suis, je frappe à la porte, j'ouvre... quoi de plus admirable! C'est un père de famille joyeux et tranquille au milieu de ses chers enfants. L'un le regarde en souriant, l'autre grimpe sur ses genoux en le caressant avec tendresse. L'épouse ivre de joie, lève les mains en haut en bénissant le ciel. Et lui, le cœur attendri de l'amour le plus pur, il verse des larmes de jouissance et de bonheur.

Ainsi, 2o l'ouvrier, par son propre génie, est *l'homme de cœur*.

C'est le plus beau des matins. L'air est frais et mon regard plonge avec délices dans l'immense azur du beau ciel canadien. J'entends les cloches qui s'ébranlent, le son coule, s'étend et porte l'allégresse dans toute la cité. Les murs de la maison s'agitent doucement, les vitres frémissent en souriant, tous les cœurs sont émus et battent dans les poitrines; c'est le jour du repos, le dimanche, le jour de la religion.

Ouvrier, où vas-tu de ce pas pressé, avec ces habits de fête? — A mon devoir. — Et où te porte ton devoir? — A mon Eglise, c'est le jour du dimanche.

Ah! le jour du dimanche, tu le connais donc, brave et pieux artisan. Entre sous ces parvis sacrés, va t'agenouiller sous ces voutes gothiques, au pied des tabernacles sacrés, va porter ta prière au Dieu que tu adores, va lui demander qu'il bénisse tes enfants, soutienne ton courage,

préserve ta conscience et féconde ton travail. Rien n'est plus beau que l'ouvrier, qui après avoir arrosé la terre de ses sueurs généreuses va se courber devant le père du monde pour lui demander ses grâces et porter jusqu'à lui ses immortelles espérances.

L'ouvrier, il est donc par son génie *l'homme de foi*.

Ainsi, homme de travail, homme de cœur, homme de foi, voilà l'ouvrier libre de l'impiété, libre de l'utopie, libre des passions, quand il suit les plus purs et les plus nobles instincts qu'ont déposés en son cœur les mains de Dieu et de la religion.

Voilà donc, travailleurs qui m'entendez, voilà donc ce que vous devez être vous-mêmes ; mais la main sur la conscience, est ce là toujours ce que vous êtes ?

Ici point de reproches, je vous l'ai annoncé, je ne viens point vous en faire. Mais, sachez-le, qui refuse l'ouvrage, ne porte le poids du jour qu'en murmurant, n'aspire qu'à gagner sans rien faire, par trouble et sédition, ce n'est pas là l'homme de travail ; ce n'est pas l'ouvrier canadien.

Qui délaisse sa famille, fait pleurer son épouse, néglige ses enfants, préfère aux douceurs du foyer domestique les excès dégradants de la boisson, du jeu et de la cantine, ce n'est plus l'homme de cœur ; ce n'est plus l'ouvrier canadien.

Qui méconnaît son église, méprise le dimanche, insulte à sa foi et à sa religion, n'est plus l'homme de foi, n'est plus l'ouvrier canadien.

Qu'est-il ? *L'homme de la passion.*

Faut-il ajouter quelque chose encore ? Oui, et ce sera en considérant l'artisan formé en corps dans ses associations, en m'adressant surtout aux dignes membres de l'Institut des Artisans Canadiens.

Et après avoir revêtu le travailleur de la dignité d'homme de travail, de cœur et de religion, nous allons encore le couvrir du brillant manteau de l'homme de progrès ; car par ses associations bien entendues, bien gouvernées, vous devenez dans vos limites et de justes proportions des hommes d'industrie et de civilisation.

Cultivez la science, c'est elle qui vous grandira.

Il y a dans l'homme un désir insatiable de s'instruire ; plus il apprend, plus il veut savoir, à chaque pas il découvre des horizons nouveaux. Dieu a mis dans son cœur une immense avidité de savoir, une volonté sans limites de s'élever, et c'est la première et la plus grande de ses ambitions. L'étude développe ses facultés intellectuelles ; il aperçoit avec facilité les problèmes les plus difficiles et il monte toujours.

C'est ainsi qu'il devient l'homme de progrès, et de son pays.

Il y a dans les associations comme la vôtre un triple apostolat.

10. Apostolat industriel; 20. Apostolat économique; 30. Apostolat national.

Un apostolat Industriel : en effet, c'est ainsi qu'on se forme au commerce et à l'industrie; c'est ainsi que Montréal élargit ses rues, élève ces magnifiques édifices qui font son orgueil et l'admiration des étrangers qui la visitent.

Il y a chez l'artisan canadien une habileté, un talent naturel vraiment merveilleux qu'on ne retrouve nulle part ailleurs au même degré. Il a quelque chose qui en fait un véritable artiste, et je puis dire qu'il y a ici autant d'artistes que d'ouvriers qui m'écoutent. Le canadien possède naturellement le sentiment du beau.

Vous avez dans le développement de vos facultés intellectuelles un trésor plus riche que l'or, l'argent et les pierreries; c'est le talent que vous a départi la Providence, et à votre place je n'en désirerais pas d'autre. Etudiez donc, développez votre intelligence, faites marcher les arts, enrichissez votre pays, couvrez-le de monuments durables, faites en un prodige de beauté, c'est là votre mission, et vous serez les hommes du progrès et de la nation.

Un apostolat économique :—Car c'est un principe d'économie qui a présidé à la fondation de toutes les sociétés de secours mutuels; leur but, c'est de procurer aux membres un moyen abondant de substance, de mettre le bien aise dans la famille.

Un apostolat national :—Il est impossible que tant de nobles cœurs battent ensemble, s'unissent et se rapprochent sans qu'il en résulte pour le pays je ne sais quel esprit de pacification, de bonne entente, d'harmonie, de véritable fraternité, qui fait de vous tous une seule famille, de tous les cœurs un seul cœur.

Il a dans vos sociétés une fermentation secrète qui produira pacification et prospérité pour la patrie.

Voilà comment je les envisage; et je dirai, honte à ceux qui ont voulu flétrir la plus noble des classes! Honte à ceux qui ont porté contre les ouvriers des accusations perverses et calomnieuses; car ils sont les hommes de travail, de cœur, de foi et de progrès.

Qu'il me soit permis d'ajouter encore quelques mots. Je l'avoue, ce n'est pas sans une certaine réserve, ou plutôt sans une certaine crainte que je vais m'expliquer: parceque je ne voudrais pour rien au monde qu'un ouvrier pût dire avec raison qu'un prêtre lui a fait de la peine. Mais nous sommes en famille, je puis donc vous parler à cœur ouvert.

Vous êtes grands, vous êtes nobles; Eh bien, pas de secret. Pourquoi se voiler le visage quand on aime sa religion et son pays?

Avez-vous peur de votre pays? il vous aime de toutes ses forces.

Avez-vous peur de la religion? Mais c'est une mère; elle vous ché-

rit du fonds de ses entrailles, c'est votre libératrice, celle qui vous a tirés de l'esclavage de l'antiquité, de l'abaissement où vous entraînaient les meneurs politiques !

N'aimez-vous pas votre pays ? Oh ! oui, vous l'aimez, et sans doute vous seriez prêts à prendre les armes pour courir à sa défense s'il était menacé d'invasion étrangère.

N'aimez-vous point votre religion ? Mais vous lui devez tout, et laissez-moi vous le dire, ni la patrie, ni la religion ne vous redoutent. Elles vous aiment trop pour croire qu'elles auraient droit de craindre.

Levons donc tous les voiles, plus de secrets ni de faction : que la paix soit votre devise.

Pas de multiplicité non plus ; elle pourrait vous être funeste. Si j'avais un vœu à émettre, ce serait de voir plusieurs de ces sociétés se réunir en une seule, qui serait assurée d'une existence vigoureuse.

Pourquoi tant de chutes sous le souffle d'une passion ou d'une infortune, si ce n'est à cause de la faiblesse produite par la multiplicité ?

Un jour dans une vaste prairie s'élevait un bosquet d'arbres dont la cime se perdait dans les nues. Bientôt le ciel se couvrit de nuages, un vent terrible se déchaina. Sous l'effort de la tempête, les jeunes arbres se renversent les uns sur les autres ; les branchent se brisent, le tronc craque et s'abat avec un bruit redoutable, tandis qu'un peu plus loin, un vieux chêne supportait sans fléchir les assauts de la tempête et sortait triomphant de la lutte.

Les premiers, trop nombreux et trop rapprochés, s'étaient élancés superbes dans les airs, mais ils manquaient de solidité, tandis que le second avait poussé de fortes racines.

Il me semble que s'il y avait moins de sociétés, et si l'on pouvait former de celles qui existent un tronc unique et vigoureux, il pourrait se rire des vents et de la tempête.

Un dernier mot ; aimez la religion, cette bonne mère qui vous porte dans son cœur, qui vous a rendu votre qualité d'hommes, qui vous garde des factions et des meneurs politiques, qui veille sur vous avec une tendresse inexprimable. Ses ennemis sont les vôtres, ses détracteurs sont vos oppresseurs, et craignez qu'en perdant la foi, vous ne perdiez aussi la liberté.

Le Nouveau Monde.

.. Toutes les larmes ne sont pas des larmes chrétiennes : la cupidité a les siennes aussi bien que la charité.

.. L'ambition est l'orgueil de l'avenir.

.. Rien ne vous fait admirer des sots comme d'être incompréhensible.

LA QUESTION DU FOUET.

La question du *fouet aux enfants* vient de faire beaucoup de bruit dans le monde païen et jusque dans notre monde catholique, et le tapage dure encore.

Nous n'avons pas à juger le cas, le vilain cas, que Minerve a fait condamner par Thémis à la plus grande gloire de Mentor. Nous savons, et quiconque a observé de près et comparé les faits sans parti pris d'avance, sait, à n'en pouvoir douter, que, entre tous les lycées, celui où le régime, en somme, s'est le plus profondément imprégné de l'esprit de douceur, où sont le plus largement employés les procédés d'attrait et de charme, c'est le collège des R. P. Jésuites.

Je puis, à cet égard, fournir deux témoins qui ne sont pas suspects d'aveugle complaisance.

Mon vieil et très cher ami N. , qui est au corps législatif, très honoré de tous les partis, mais amoureusement dévoué à l'Etat, est allé, un beau jour dire à un grand maître de l'Université : " M. le ministre, si vous ne trouvez pas le moyen de transformer de fond en comble notre lycée, tous nos enfants vont s'en aller au collège des Jésuites. — Et pourquoi donc ? — Pourquoi ? parce que nos enfants appellent les maîtres de l'Etat *nos sacrés pions* ; et les maîtres de l'Eglise, *nos bons pères*."

De son côté, Victor Considérant, ancien député, mais d'un autre bord, a dit, à moi parlant et devant plusieurs, ce mot : " En fait d'éducation attrayante, les Jésuites sont les précurseurs de Fourier."

Or, quiconque a jeté les yeux sur la théorie pédagogique des Phalans-tériens, sait qu'ils veulent que l'enfance soit conduite au travail en pleine liberté, par tous les plus ingénieux ménagements de la douceur suave et de l'amour souriant.

Donc, de l'aveu du plus franc et du plus éclairé de leurs adversaires, les Jésuites ont été, dans le passé, les maîtres de la science pédagogique. On ne peut guère citer auprès d'eux que le Père Girard, qui a profité de leurs travaux ; et l'on ne voit en train de les dépasser que le père Rey, dans son harmonieux pénitencier de Citeau. Mais cet instituteur pieux a certainement un profond respect pour l'œuvre de la Société de Jésus. Quant à l'Ecole sociétaire, qui a l'ambition de faire mieux, elle n'a produit jusqu'à ce jour qu'une *théorie* d'éducation, très ingénieuse, mais sans aucune application positive. Et, pour moi, je ne crois pas que personne puisse me contredire sérieusement, lorsque je confesse et proclame qu'aux fils de Saint Ignace revient l'honneur d'avoir, dans l'œuvre éducatrice, su-

périeurement réalisé le *SUAVITER IN MODO*, et mieux que personne, jusqu'ici, élaboré le problème de *l'éclosion harmonique des vocations* *

Toutefois, malgré ce magnifique effort pour faire progresser la pédagogie dans le sens évangélique, les R. P. Jésuites ont conservé le fouet en magasin.

La fessée de Bordeaux a fait lever et tomber en cadence sur le dos des Révérends Pères tous les fouets les plus acérés et les mieux vinaigrés du journalisme rationaliste, avec accompagnement des plus épais et rudes bâtons du club révolutionnaire. L'homme d'Etat s'est rengorgé devant l'homme d'Eglise humilié ; et les bons compères du siècle des lumières, triomphant des frères ignorantins de l'ancien régime, ont superbement interpellé l'Eglise sur quelques faiblesses qu'elle ignorait : *surgentes testes iniqui, quæ ignorabam interrogabant me*.

Il a fallu défendre nos bons pères malmenés, et, avec eux, notre sainte Mère méconnue. Les braves champions n'ont pas manqué ; ils ont fait de leur mieux ; et Louis Veillot n'a pas eu de peine à démontrer, à la confusion même de nos ennemis, que le fouet est encore un peu partout, plus ou moins, dans le monde tout aussi bien que dans l'Eglise, la raison dernière des régents de collège : *ultima ratio regum*.

Cependant, il faut bien l'avouer, la loi séculière, depuis la Révolution, en France, a supprimé les verges dans l'Université laïque ; et il ne paraît pas que le Droit Canon ait universellement jeté dehors le vieil instrument qu'un spirituel abbé nomme à *posteriori*.

Conséquemment, nous avons, chrétiens, à rendre compte de cette situation, assez étrange et déplaisante, où Mentor se donne des airs de faire la leçon à Notre-Dame.

Et voici, qu'à ce propos, les défenseurs de l'Eglise se divisent, et s'alongent entre eux des cinglons à la plus grande joie de la galerie malédifiée.

Louis Veillot, parlant à *l'Univers*, a bravement pris en main la cause des verges ; et M. Georges Seigneur, à cheval sur son *Croisé*, se lance dans une charge à fond contre les magisters fesseurs de l'Occident.

On nous demande si nous n'avons rien à dire sur la question.

Hola ! beaucoup de choses, et nous les avons dites cent fois. Nos lecteurs n'ont pas sérieusement besoin d'être renseignés, à cet égard, sur nos penchants, nos désirs et nos espérances.

Nous penchons vers la bonne nature ; nous désirons marcher au bon combat par la voie immaculée ; et nous n'espérons le triomphe que de la Mère de miséricorde.

* Il est bien entendu que les bonnes mères et les saintes Vierges-Mères sont toujours, en fait de douceur, plus savantes que les plus éclairés d'entre les docteurs laïques.

Ces trois mots disent toute la politique de la divine perfection.

Demandez au plus érudit de nos savants hagiographes, le R. P. Cahier, de la Compagnie de Jésus, s'il a jamais découvert un artiste évangélique capable de représenter Marie poussant les enfants au bon Dieu par la force et à coups de fouet. Consultez *l'Esthétique* de M. le Chanoine Jouve ; interrogez *l'histoire de l'art* de notre maître à tous, l'éloquent et délicat Rio, et vous vous assurerez qu'aucun peintre contemplatif de l'Ecole Dominicaine n'a pu avoir la vision idéale de la *Madone au fouet*, pas plus qu'aucun poète de la Famille Franciscaine, pas plus qu'aucun Saint de la Communion Bénédicte.

Serions-nous, maîtres d'école du XIXe siècle, moins bien inspirés que les artistes du Moyen-Age ? Saint Pierre nous dit-il en vain : " Croissez dans la grâce et dans la science de Dieu ? "

Non : la science de l'éducation a progressé. Il n'y a pas trace de martinet dans l'arsenal disciplinaire de l'Université de Louvain, dont nous avons la Règle sous les yeux. *L'Alma Mater* de L'enfant-Dieu doit connaître et pratiquer, mieux que Minerve, la vertu suave de la douceur.

Donc, en principe, dans l'Ordre évangélique, *le fouet n'est point la règle*. Ceci ne peut faire question.

Mais *le coup de fouet peut-il être l'exception*, par occasion, par accident, en un cas d'extrême nécessité !

Louis Veillot, carrément sur son Thabor, répond : " Oui ; quand les généreux mobiles sont épuisés, quand la sottise enfin l'emporte, il reste une dernière ressource, *virga*. "

Mais le *Croisé*, escaladant son Liban et faisant claquer son fouet, réplique : " Non ! " Prenons garde ! Celui qui dénie absolument au père, au magister le droit d'employer la force pour sauver l'enfant d'un danger et pour sauvegarder la justice générale, ne sera-t-il pas entraîné par la logique à protester contre l'article... *du syllabus*, et ne finira-t-il point par chercher querelle à Saint Pierre ?

Et celui qui se fera, jusqu'à l'excès, le conservateur du fouet, qui trouverait bon de mener indéfiniment l'enfance baptisée à la baguette de Moïse, *virga ferrea*, ne court-il pas le risque de s'attarder loin de la montagne de la Résurrection, et ne peut-il pas lui arriver le grand malheur de s'écarter de la voie royale de Marie l'Immaculée, et de la perfection du disciple que Jésus et son Vicaire aiment par dessus tout ?

Nous croyons qu'il y a moins de faute à s'attarder en route qu'à s'emporter hors du chemin, moins de danger à s'assoupir qu'à s'égarer.

Mais nous avons la certitude que le mieux et le plus sûr c'est, tout en respectant ce que l'Eglise estime être encore nécessité dans le temps, de pratiquer de plus en plus ce que l'Eglise enseigne être la perfection de l'ordre éternel.

Ainsi donc, nous concluons :

Dans l'humanité assise à l'ombre de la mort et jusque dans l'Eglise militante, pour les pères de famille, droit de *correction* incontestable ;

Mais rigoureux devoir de passer progressivement, du moyen de la correction, aux procédés plus parfaits de *l'amendement* : comme c'est le devoir, pour les pères de la société, de passer des routes royales et impériales du Moyen-Age à la voie divine du Plein-Age de Jésus-Christ.

Cette progression nécessaire de l'imparfait au parfait, est écrite partout dans la Bible de Dieu, aussi bien que dans le cœur des mères.

Nous ferons voir, en examinant (dans l'Esprit qui vivifie) les textes que l'on invoque pour entretenir l'usage du fouet aux enfants, nous ferons voir que l'intimidation amoureuse doit remplacer l'intimidation brutale, comme la crainte filiale succède à la peur servile.

Et nous admirerons ensemble, dans le mystère de la langue des Prophètes comment la verge de fer remise au bras de Moïse par le Seigneur, doit, en Jésus-Christ, se changer, à la main de l'Immaculée Marie, en houlette d'amour.

Nous vous ferons dire, chers lecteurs, par les saints interprètes de la Parole du salut, que la verge parfaite, souverainement efficace et consolatrice, c'est la Vierge elle-même.

VIRGA, VIRGO !

Mémorial Catholique.

BIBLIOGRAPHIE.

AVE MARIA.—On nous a fait l'honneur de nous envoyer, il y a déjà quelques semaines, le dernier volume de cette très-estimable publication. C'est un volume in 8vo, de près de 900 pages qui contient une variété infinie d'opuscules et de poèmes charmants presque tous sur des sujets religieux. Cette Revue qui compte à peine quatre années d'existence a atteint une grande prospérité—et compte ses abonnés par milliers. Elle est en effet bien faite pour être populaire, cette petite Revue spécialement consacrée au culte de Marie l'Immaculée ! Qui ne voudrait apporter son contingent pour grandir, s'il était possible, la gloire de cette Auguste mère et développer davantage son culte presque divin. Voilà le secret de ce succès immense et bien mérité ! Puisse-t-il toujours aller croissant ! On s'abonne à notre bureau à l'*Ave Maria*. Voir dans nos colonnes d'annonces.

LES PRIMES DE LA REVUE CANADIENNE.—Il nous est pénible de constater qu'une publication aussi intéressante que la *Revue Cana-*

dienne ait besoin de donner des primes pour stimuler l'ardeur de ses abonnés. Cette Revue est dirigée avec un talent et un tact remarquables par un comité de jeunes gens animés du meilleur esprit. Elle a rendu et rend encore tous les jours de grands services à notre littérature canadienne en contribuant à développer de jeunes intelligences comme aussi à nous faire connaître des talens muris dans la solitude et qui nous seraient restés ignorés. Chaque pays a sa littérature et il s'en glorifie. Réveillons-nous de notre apathie pour aider à faire la nôtre aussi belle que possible; les tièdes surtout ont ici un attrait de plus dans ces deux beaux volumes que la Revue offre en prime à ses nouveaux abonnés. Les vingt années de missions dans le Nord-Ouest de l'Amérique du Nord par Mgr. Taché et les Jeunes Converties sont deux ouvrages remplis d'un grand intérêt et écrits avec une simplicité de style charmante; ils ont tous deux un mérite incontestable, le mérite par excellence, celui qui nous tient constamment en vue du bien que nous avons à faire, des sacrifices qui nous attendent à chaque pas dans les combats de la vie et de cette récompense qui vient d'une conscience satisfaite d'avoir essayé de bien faire. Ces deux volumes valent déjà à eux seuls le prix de l'abonnement.

HISTOIRE DU MONTRÉAL.—Nous accusons réception d'un volume de près de 300 pages publié par la société historique de Montréal, contenant l'Histoire du Montréal par M. Dollier de Casson. C'est un ouvrage extrêmement précieux pour celui qui veut connaître et étudier notre histoire dès son origine—il embrasse un espace de temps assez considérable, s'étendant depuis 1640 à 1672, il est supposé avoir été écrit par un des premiers Supérieurs du séminaire de Montréal. Nous ne pouvons mieux faire que d'en reproduire ici "l'introduction au lecteur" afin de faire connaître d'avantage la nature de l'ouvrage avec son style simple qui a encore quelques livrées du XVI^e siècle.

La société historique a certainement bien mérité du pays en imprimant ce manuscrit qui enrichit notre histoire de détails intéressants et dont un grand nombre était tout à fait inconnu. Voici cette introduction au lecteur :

Comme je ne souhaite point tromper ceux qui se voudront donner la peine de lire cette Relation, je veux bien les avertir qu'ils ne peuvent pas espérer de moi que ce soit sans quelques légères erreurs pour les dates, les temps (*) et que je serai fidèle à leur rapporter toutes les belles actions qui se sont faites en ce lieu que je n'en obmette un très grand nombre; premièrement parceque la religion de ces personnes pieuses et qualifiées lesquelles ont peuplé cette isle au dépens de leur bourse, n'a jamais rien pu souffrir que rien de remarquable parût chez

* *L'ordre des temps*

les libraires touchant ce qui a été fait ici, si bien que je suis contraint aujourd'hui de laisser dans un profond silence et au milieu des ténèbres ce qui mériterait d'être exposé au plus beau jour, lorsque je n'en ai pas des témoignages authentiques ; en second lieu il y a eu tant d'attaques en ce poste avancé, tant de coups donnés et reçus, les témoins y ont été tant de fois repoussés depuis trente-un ans qu'on y est établi, (†) d'ailleurs il y a eu tant de faits considérables pour la piété surtout à l'égard des personnes qui soutenoient cet ouvrage, que j'aurois beau examiner et feuilleter les temps et les saisons, je serois toujours contraint d'oublier bien des choses dignes de mémoire. En troisième lieu je vous dirai que j'ai si peu de temps à moi, que je ne puis faire autre chose sinon parcourir ce petit jardin de Mars, prenant sans avoir le loisir de m'arrêter tantôt une fleur en un endroit, tantôt en un autre, pour vous former ce bouquet ; que si les fleurons qui le composent se trouvent moins artistement accomodés, je ne laisserai pas de vous le présenter volontiers, parce qu'il vous sera difficile de l'approcher sans que vous ressentiez la suave odeur de cet Epoux des Cantiques qui s'est fait suivre dans des pays aussy éloignés par tant de personnes considérables, soit par les démarches du corps, soit par les démarches de l'esprit et de l'affection, soit par les démarches de la bourse dont les largesses ne s'y sont pas fait voir avec peu de profusion et ne contribuent pas peu encore aujourd'hui aux reconnaissances et hommages qui y sont rendus au Créateur de l'univers aux pieds de ces nouveaux autels surtout par plusieurs personnes qui n'y pourroient pas encore maintenant subsister, ou du moins elles y seroient dans la dernière misère sans les douceurs charitables de la France qui les aide de temps en temps à faire leurs pénitences avec moins d'inquiétude en ce grand éloignement dans lequel elles se trouvent de tous leurs amis, après avoir essuyé et couru de périls qu'il se verra dans la suite de cette histoire, à laquelle les choses qui se sont passées depuis l'an 1640 jusqu'à l'an 1641 au départ des vaisseaux de Canadas en France serviront d'un forte belle et riche entrée ; ensuite nous marquerons toutes les autres années à la tête des chapitres, comptant notre année historique depuis le départ des vaisseaux du Canada pour la France dans une année jusqu'au départ d'un vaisseau du même lieu pour la France dans l'an suivant : ce que nous faisons de la sorte parce que toutes les nouvelles de ce pays sont contenues chaque année en ce qui se fait ici depuis le départ des navires d'une année à l'autre et en ce qu'on reçoit de France par les vaisseaux qui en viennent ; et comme nous puisons dans ces deux sources ce que nous mandons tous les ans à nos amis j'ai cru que l'ordre naturel vouloit que je cottasse ainsy mes chapitres pour une plus sure division de cette histoire.

† Notre auteur écrit donc de 1672 à 1673. (Note de J. Viger.)

CHRONIQUE.

Le dernier mois nous a ramené à la fois les bals et les conférences. On danse un peu partout : à la cour, dans les ministères, à l'Hôtel de Ville et dans les hôtels particuliers. C'est une émulation de luxe, de magnificence et de plaisir, de vanité surtout. Je ne suis pas bien sûr qu'on s'amuse ; mais du moins on se montre, et depuis l'avènement de la petite presse le public auquel on se montre est singulièrement agrandi. Il y avait autrefois des comptes rendus des Chambres et des feuilletons des théâtres ; les chroniqueurs ont imaginé les comptes rendus des bals et des feuilletons de soirée. On apprend dans ces feuilletons que la belle Mme X.....portait une robe de velours orange, que Mme Z.....était plus ou moins vêtue d'une robe ponceau, et que Mlle G.....était ravissante dans sa robe rose lamée d'argent, avec sa coiffure à la chien. Nouvelles du plus haut intérêt et qui font oublier le différend turco-grec et les élections des cortès espagnoles ! Les chroniqueurs les plus indiscrets mettent les noms en toutes lettres, avec les photographies écrites des beautés du jour. J'ai toujours pensé que l'annonce, ce Protée qui prend toutes les formes, avait passé par là. Ce qui me porte à le croire, c'est que, tandis que les unes n'obtiennent qu'une simple mention, les autres reçoivent les honneurs d'une description complète où rien n'est omis, ni les beautés sculpturales, ni la grâce du maintien, ni le charme du sourire. On est tout surpris d'apprendre là que les laiderons qu'on a rencontrés le matin étaient ravissants le soir. Les chroniqueurs ont seuls le secret de ces métamorphoses qui probablement ont un article spécial dans le tarif des annonceurs. On paye tant pour être jolie, tant pour être belle, tant pour être ravissante, c'est le superlatif. Les chroniqueurs les plus consciencieux vantent la beauté des diamants, quand ils ne peuvent pas vanter la beauté de celles qui les portent. Les plus discrets ne mettent que les initiales, les plus habiles mettent le nom en toutes lettres. Les femmes à qui leur miroir, ce conseiller des grâces et cet avertisseur des disgrâces, a dit le matin : " Vous êtes laides, " se regardent dans la chronique qui leur dit calmement : " Hier soir, vous étiez charmantes, " et, comme de raison, elles croient la chronique et cessent de croire le miroir.

J'avoue qu'en lisant ces descriptions du luxe moderne, j'ai été un peu humilié pour mes belles contemporaines, lorsque je les ai comparées aux merveilles du luxe antique. Dans ce moment précisément, le docteur Saffray fait, dans la *Revue de Paris*, l'histoire des pierres précieuses.

J'y vois que César avait rapporté d'Orient une perle magnifique, estimée un million de sesterces, environ 1,200,000 francs de notre monnaie. Servilia, sœur du célèbre Caton d'Utique, la vit et ne put retenir une exclamation de surprise et d'admiration. César l'offrit à la belle Romaine. Néron, qui n'a pas laissé un très-beau nom dans l'histoire de l'empire, a laissé un nom très éclatant dans l'histoire des pierres précieuses ; il semait de perles les lits d'or dressés pour ses festins. Tullia Paulinia, épouse de Caligula, qui n'a pas laissé non plus un nom très-estimé dans les annales de Rome, portait pour plus de huit millions de perles. Enfin, personne n'a oublié l'histoire de Cléopâtre, qui partageait ses prédilections entre les poisons qu'elle maniait comme Locuste, et les pierres précieuses qui contribuaient à rehausser l'éclat de sa beauté. Qui ne se souvient de la manière dont elle entra à Tarse, où Antoine l'avait citée à comparaître devant son tribunal ? Sa galère était doublée de plaques d'or et ornée des plus riches peintures. Le pont disparaissait sous des tapis de Babylone aux franges d'or. Au milieu du navire se dressaient des mâts de cèdre qui portaient des voiles de pourpre attachées par des câbles de soie. Les rameurs, somptueusement vêtus, laissaient tomber en cadence, au bruit d'une douce symphonie, leurs avirons garnis d'argent dans les eaux du Cydnus, qui semblaient s'ouvrir d'elles-mêmes pour laisser passer le navire de cette nouvelle déité. Les peuples accouraient sur les rives et répétaient que Vénus en personne venait honorer de sa présence ces bords délicieux, et les parfums enivrants qui brûlaient sous la tente de drap d'or où se tenait Cléopâtre représentait, en effet, ces nuages d'encens qui s'élèvent vers les immortels. Antoine, qui voulait juger Cléopâtre, monta à bord de son navire, et repartit avec elle captivé et vaincu. La reine qui savait relever par les prodigalités de son faste les splendeurs de sa rare beauté, voulut l'éblouir un jour, et le surprendre par une gageure insensée. Elle fit le pari de dépenser, dans un seul souper, 2,500,000 sesterces, trois millions de notre monnaie. On dînait à Rome et même on y dînait bien. Lucullus, vous vous en souvenez, voulait que sa table fût bien servie, même quand il n'y avait que Lucullus qui dînât chez Lucullus, les Brillat Savarin et les d'Aigrefeuille de cette époque parlaient avec admiration des plats de cervelle de paons et de langues de rossignols qu'on servait sur sa table, et Juvenal, qui n'y va pas de main morte quand il flétrit la luxure latine, n'a pas épargné non plus la mordante hyperbole quand il a tonné contre la glotonnerie romaine. Cependant Lucullus n'avait réussi qu'à dépenser 60 ou 80,000 francs dans un souper qu'il offrit à Cicéron et à Pompée. 25,000 francs par tête, quelle misère ! Cléopâtre voulut faire mieux. Quand son pari fut accepté, elle se mit à table avec Antoine ; puis, après avoir fait verser un peu de vinaigre

dans une coupe d'or, elle détacha de ses oreilles deux perles, présent d'un roi d'Orient, en prit une, la suspendit sur la coupe, prête à l'y laisser tomber et dissoudre, et, s'adressant au triunvir : " Voici plus d'un million de sesterces, je ne le mangerai pas, mais je vais le boire. " Elle ne le but pas cependant, et je suis heureux de pouvoir m'appuyer sur l'autorité du docteur Saffray pour rassurer les amateurs de perles, en ajoutant qu'Antoine se déclara vaincu, écarta la coupe, demandant en souvenir la perle qu'il venait de sauver, et plus tard la fit couper en deux pour en orner la statue de la Vénus Anadyomène. La version contraire fut un commérage de la ville éternelle qui, d'écho en écho, est arrivé jusqu'à nous.

Qu'en dites-vous ? Auprès des grandeurs titaniques du luxe de l'antiquité, notre luxe de l'année de grâce 1869 ne vous paraît-il pas mesquin et petit ? Cependant notre pauvreté contemporaine fait de son mieux pour jeter l'or et l'argent par les fenêtres. Je vois, dans une correspondance de Saint-Petersbourg, adressée au *Gaulois*, que la première représentation de *la Patti*, c'est ainsi qu'il appelle la nouvelle marquise de Caux, a excité dans la ville des czars plus d'enthousiasme que n'en aurait fait éclater la prise de Constantinople, ce rêve de la grande Catherine. Le prix d'un fauteuil était en moyenne de 300 francs, Mettez qu'il y en eût mille, cela fait 100,000 écus. Cléopâtre aurait trouvé la somme médiocre ! La chaleur de l'enthousiasme russe, que l'hiver, à ce qu'il paraît, ne refroidit pas, a été telle, que la marquise de Caux, qui jouait *la Somnambula*, a été rappelée quinze fois après chaque acte, et a reçu soixante-dix bouquets de camélias. Un statisticien, poursuit le correspondant du *Gaulois*, s'est amusé à compter le nombre des camélias, dont le prix à Saint-Petersbourg est de 4 francs, et la somme évaluée par lui se monte à plus de 20,000 francs de fleurs jetées aux pieds de la marquise. Cette somme eût suffi pour doter une jeune, honnête et belle fille. Mais qui pense à cela aujourd'hui ? Comme l'a dit M. Loudun, dans un livre dont on attend la suite : " Nous retournons à l'antiquité par le paganisme des mœurs ; mais nous avons beau faire, nous sommes de pâles copistes et d'impuissants plagiaires. "

Nous l'avons dit en commençant, le soir, les belles dames vont montrer leurs toilettes de nuit au bal ; dans l'après-midi, celles d'entre elles qui ne sont pas trop fatiguées peuvent aller montrer leurs toilettes de jour aux conférences. Il y en a un peu partout. Un pasteur protestant a entrepris des conférences historiques sur Calvin qu'il aura de la peine à réhabiliter du meurtre de Servet, s'il veut justifier son titre de *prédication protestante libérale*. M. Legouvé, de l'académie française, a fait une conférence, dans le grand amphithéâtre du Collège de France

sur le sort des enfants dans la séparation de corps ; triste et lamentable destinée, car l'inconstance et la fragilité humaines ont séparé ce que l'Église avait uni pour jamais et quand l'enfant est assis au foyer de sa mère, il songe à son père absent, comme s'il est assis au foyer de son père il pense à sa mère éloignée. Toujours quelqu'un et quelque chose lui manquent. Son pauvre petit cœur est tirillé entre deux sentiments contraires. Le foyer domestique avec sa paix et sa douce concorde est remplacé pour lui par deux camps.

Je n'ose donner le nom de conférences aux clubs où l'on voit paraître des doctrines qu'on croyait oubliées, et où l'on peut tout dire, tout, excepté la vérité, couverte de huées quand elle ose paraître à la tribune, et condamnée à rentrer dans le silence, toujours au nom de la liberté. Les idées les plus folles sont les mieux accueillies. Chacun veut surpasser son devancier. On nie la propriété, le capital, la société, la famille, Dieu enfin, et je ne désespère pas de voir quelqu'un monter à la tribune pour nier sa propre existence. C'est un *à fortiori* dans la démence et un crescendo dans l'absurdité. Ce n'est pas à Paris seulement que cette manie s'est répandue. Je vois dans les journaux qu'on fait en ce moment à Lyon des conférences sur les utopies de Saint-Simon, de Fourier, de Robert Owen et de Cabet, dont l'école est allée, on s'en souvient, expirer si misérablement en Icarie.

Je ne prétends pas confondre les conférences avec les clubs de la Redoute et autres lieux. Le club est hargneux, bruyant, et ses grâces démocratiques et sociales font peur aux gens d'ordre et aux esprits tranquilles. Il hurle plutôt qu'il ne parle ; il est tapageur et mauvais garçon. Le bon sens y est proscrit comme un rétrograde ; la religion en est chassée comme un intrus, et l'hyperbole et le paradoxe y obtiennent seuls droit de cité. La conférence est une douce et mielleuse personne ; elle calcule ses paroles, elles pèse ses syllabes, elle ne risque ses hardiesses qu'entre deux précautions oratoires. Au lieu d'entrer avec effraction comme le club, elle pénètre en rampant dans les esprits. C'est ce qui donne un intérêt assez grand à la démission de M. Paul Albert, le conférencier des demoiselles à la Sorbonne. M. Francisque Sarcey, son ancien camarade à l'École normale, raconte cette démission sous un de ces titres en faveur aujourd'hui : *une Pilule amère*, en ayant soin d'affirmer qu'il ne tient pas ces renseignements de M. Paul Albert, le conférencier officiel de la Sorbonne, mais de la notoriété publique sur laquelle il n'y a pas un doute dans le monde universitaire. Comme de raison, M. Sarcey déplore cette démission. Le silence de M. Paul Albert est presque comme le silence de Sieyès, une calamité publique. Il y a dans les détails que le journaliste donne des points que je dois laisser dans l'ombre, car ils touchent aux questions politiques dans

lesquelles je ne puis mettre le pied. Mais je puis parler du fait en lui-même, sans blâmer comme sans approuver tel ministre qui s'y trouve mêlé, comme il se trouve mêlé à toutes choses. Le fait, le voici. M. Paul Albert était un professeur à la langue adroite et à la parole avisée, qui savait insinuer plus de choses qu'il n'en disait, et verser la philosophie contemporaine à petites doses dans la coupe qu'il présentait à son jeune auditoire. Il avait trouvé des noms vagues qui semblables à un drapeau neutre, couvraient sa marchandise philosophique. Ainsi, la première année de son cours a été publiée sous ce titre, *la Poésie*; et la seconde, celle qui s'est prématurément fermée, devait être intitulée: *la Prose*. A propos de prose, M. Paul Albert disait à son auditoire que Bossuet avait eu tort, dans son *Histoire universelle*, "de rassembler tous les événements de ce monde sous un point de vue trop étroit et un peu exclusif." Vous comprenez, le point de vue étroit et un peu exclusif, c'est le point de vue biblique et chrétien. M. Sarcey, qui a ses opinions faites sur ce point, et qui a bien le droit de les avoir, trouve que c'est là une de ces vérités si universellement admises qu'elles pourraient passer pour des *truisms*, et que, s'il faut s'étonner d'une chose, ce n'est pas que M. Paul Albert ait osé les exprimer, mais qu'il ait cru avoir besoin de les reproduire devant un auditoire instruit. Il n'est pas moins étonné que le conférencier des demoiselles ait été obligé d'apprendre à son auditoire que "Voltaire était l'un des premiers parmi les philosophes qui avaient compris que les nations ne forment qu'une même famille et qu'elles sont solidaires les unes des autres, et que de cette idée plus large était né *l'Essai sur les mœurs*, un livre admirable, bien que certaines parties en fussent très-défectueuses."

Cet apothéose de Voltaire comme cette satire de Bossuet paraissent encore à M. Sarcey un de ces *truisms* qui ne sont pas l'objet d'un doute dans le monde instruit. Il paraît que je n'appartiens pas à ce monde; car, malgré l'assurance de M. Sarcey, je me permettrai d'élever un doute à ce sujet et de le motiver. Il est possible que cette solidarité de l'humanité soit une découverte pour MM. les philosophes, mais c'est une vérité vieille de dix-huit siècles pour nous autres chrétiens qui faisons profession de croire que l'humanité est sortie d'un seul homme et qu'elle a été rachetée par le sang du Christ. M. Sarcey, quoique élève de l'École normale, ignorerait-il que, depuis les Apôtres, des missionnaires sont partis pour tous les points du monde connu, afin d'annoncer la bonne nouvelle aux nations assises encore dans les ombres de a mort? Ne saurait-il pas que le pape donne sa bénédiction à la ville et au monde, sans distinctions de peuples, *urbi et orbi*? Mais laissons ces questions. Il paraîtrait, d'après le récit de M. Sarcey, un enfant ter-

rible, qui pour être plus sûr de ne pas taire ce qu'il faut dire, dit ce qu'il faut taire, que toutes mesurées et tout estompées qu'elles fussent, les doctrines de M. Paul Albert ont scandalisé son auditoire, sur la composition duquel l'écrivain du *Gaulois* donne des détails curieux ; " Je suis très au courant, dit-il, de cette question, qui m'intéresse vraiment. Je puis lui apprendre (à M. Duruy), s'il l'ignore, que la plupart des jeunes filles qui suivent les cours de la Sorbonne sont de religion juive ou protestante ; que parmi le petit nombre de catholiques on n'en trouverait pas dix qui n'appartiennent pas à des familles de fonctionnaires. Je puis lui redire un mot bien significatif d'une mère qui conduit sa fille à ces conférences. On lui demandait son avis sur toute cette histoire, qui naturellement faisait le sujet de toutes les conversations dans le cercle des habitués : " Mon Dieu ! dit-elle, M. Albert n'a rien dit que de juste ; mais c'est déjà un acte de courage que nous faisons en amenant nos filles ici ; il ne faudrait pas qu'on nous le rendit trop pénible. " Un acte de courage, c'est en effet un acte de courage de compromettre sa fille à un cours proscrit par tous les directeurs de consciences. Cette hardiesse peut, et cette dame l'expliqua fort bien, " être plus tard un empêchement à un brillant mariage. "

Qu'en dites-vous ? *Habemus confitentem reum*. M. Sarcey termine par cette apostrophe tout à fait philosophique : " Vous haussez les épaules et vous riez de pitié. " Moi ? point du tout, monsieur. Je trouve que la dame en question a la prudence du siècle, si elle n'a pas la sagesse de l'Évangile. Je comprends fort bien pour ma part qu'un galant homme, s'il est chrétien, ne veuille pas prendre pour femme une jeune fille qui va à la Sorbonne pour entendre attaquer Bossuet et louer Voltaire, traiter la religion qu'elle professe de croyance exclusive et trop étroite, et qu'il se demande si cette jeune personne qui écoute les conseils du directeur de sa conscience pour ne pas les suivre quand il s'agit de l'éducation intellectuelle et morale de son âme, les suivra mieux quand, le jour de son mariage, le prêtre à l'autel lui rappellera ses devoirs de la femme et de la mère chrétienne.

Terrible année 1868, il était temps que tu terminasses ton cours ! Dans tes derniers jours, que de funérailles ! Que de hautes têtes abattues ! l'art, dans ce qu'il avait de plus éclatant, Rossini ! la richesse, dans ce qu'elle avait de plus puissant, Rothschild ! l'éloquence, dans ce qu'elle avait de plus admirable, Berryer ! l'honneur et la chevalerie dans son plus noble type, la Rochejaquelein le Balafré ! On eut dit cette rafale de mort qui, lorsque l'hiver a commencé, emporte les dernières feuilles des

arbres de la forêt désolée, et ne laisse que des rameaux noirs qui s'étendent comme des bras de spectres prêts à saisir le voyageur effrayé. Je ne parle point des ministères et des gouvernements qui ont trépassé dans le cours de cette année malsaine et meurtrière, ce ne sont pas les affaires de cette humble chronique. Mais je dois signaler à l'académie française trois fauteuils vides, ceux de MM. Berryer, Viennet et Empis.

Enfin l'année 1868 a fermé son cours et l'année 1869 a commencé le sien. Salut à la nouvelle année ! Puisse-t-elle sortir des trésors de la Providence plus riche de promesses et moins prodigue de coups meurtriers ! O Temps, vieillard à la grande faux, attends pour faucher les gloires et les grandeurs qui nous restent, qu'une nouvelle moisson ait mûri ! Bûcheron sinistre à l'impitoyable cognée, laisse-nous l'ombre de nos vieux chênes parsemés çà et là dans la clairière, jusqu'à ce que les plants qui doivent les remplacer un jour soient sortis du taillis. Je vois bien ceux qui s'en vont, mais comme Anne, ma sœur Anne, je n'apparçois pas ceux qui arrivent. Les prairies verdoient, les routes poudroient ; mais, ô nuage lointain qu'on appelle l'avenir et qui n'est encore visible que pour le regard de Dieu devant lequel tout est présent, quels hommes nous amènes-tu ? quelles péripéties ? quels événements ?

Année 1869, vous verrez dans les murs de la ville éternelle un spectacle que, depuis le concile de Trente, l'Église universelle n'a pas donné au monde, une de ces grandes assises où la catholicité vient siéger tout entière. Le guetteur auguste qui, du haut du phare inextinguible allumé à Rome par la main du Christ, voyant les ténèbres s'épaissir sur la surface du globe, les bases qui soutiennent les sociétés s'ébranler, les digues qui retiennent les grandes eaux menacer ruines, a prononcé les paroles sacrées. Le soleil infailible appelle à lui ses rayons. Le monde députe ses docteurs au Docteur des docteurs et à la ville dont lui viennent les oracles et les bénédictions. Bénissez, ô mon Dieu, celui qui bénit le monde, bénissez cette grande assemblée qu'il réunira autour de lui, et que l'année 1869, marquée par la convocation du concile œcuménique, soit au nombre de ces années bénies dont l'Église conserve précieusement le souvenir dans ses fastes sacrés.

L'horizon est sombre, les flots de la mer où nous naviguons avec votre Église sont profondément troublés, comme au jour où saint Pierre cria vers le Christ en disant : " Éveillez-vous, Seigneur, ou nous périssons ! " Vous qui lisez dans les cœurs la droiture des intentions, donnez la sagesse à ceux qui conduisent la barque, la force et le courage aux rameurs ; l'espoir qui, les yeux levés au ciel, sait tout souffrir, la foi qui transporte les montagnes, et la divine charité qui, comme une chaîne d'or, relie le ciel à la terre.

L'ABEILLE BUTINEUSE

DE L'ÉCHO.

LES COULEUVRES DE M. LOUIS VEUILLOT.—On sait ce que signifie la locution proverbiale “avalér des couleuvres.” C'est un déplaisir, mais qui n'a rien de mortel, ni même de très-fâcheux. On sait aussi que la couleuvre, animal très-innocent, se nourrit d'insectes et de petites bêtes nuisibles qui rongent la racine des plantes. Voilà le titre du nouveau livre que publie M. Louis Veillot doublement expliqué. Ses *couleuvres* sont un léger recueil de très-courtes satires ou de simples boutades qu'il fait “avalér” à la famille très-étendue des libres penseurs, ses vieux ennemis. Il les combat, suivant sa coutume; plus pourtant ici avec le dard qu'avec l'épée. Toutefois les coups d'épée ne manquent point, et quelques-uns sont d'une grande vigueur. Vers la fin du volume, il se compare aux vieux soldats de garde aux avant-postes, qui, l'œil sur l'horizon, chantent un air et content une histoire pour amuser les conscrits; mais

Si l'ennemi se lève,
L'air que chantait la voix sur le clairon s'achève;
On laisse là le conte, et l'on court aux faisceaux.

Les dernières pièces mettent vraiment le poète sous les armes.

Le volume, quoique court, est très-varié. Nous ne croyons pas qu'il y ait beaucoup de recueils en vers d'une lecture plus facile ni dans lesquels soit plus rapidement effleuré presque tout le clavier de la poésie.

Les libres penseurs vont renouveler les clameurs qui ont salué les *Odeurs de Paris*. Ils crient: *Les chrétiens aux bêtes!* et ils veulent s'en tenir là; mais quand M. Louis Veillot prend la parole, c'est le tour des bêtes. Rien n'est plus juste, et nous ajoutons, n'est plus salubre. Il est de toute équité et de toute utilité que les bêtes passent un peu sous la main des chrétiens.

. Des conversions de personnages considérables ont eu lieu à Rome depuis quelques jours. Le jour de la fête Saint Joseph, une abjuration a été reçue en l'église de Saint-Alphonse par le général des pères liguriens. On nous pardonnera de ne pas livrer des noms à la publicité. Nous dirons seulement que cette abjuration a été faite par

deux jeunes époux alliés à une famille royale. Comme le mari se faisait instruire en secret, il dit au prêtre : " J'ai un grand tourment : c'est la crainte de la douleur de ma femme lorsqu'elle apprendra ma résolution."—Eh bien, reprit le prêtre en souriant, sachez enfin une chose : c'est que votre femme éprouve la même crainte. Elle vient me trouver à votre insu pour s'instruire de la vérité. Et maintenant que je vous sais tous deux inébranlables, allez, et confondez vos deux douleurs dans une seule et même joie ! " Chose plus étrange, la mère de la jeune épouse ayant appris ce qui se préparait, est accourue à Rome pour s'y opposer. Mais bientôt — Dieu ne fait pas les choses à demi — la grâce l'a saisie.....et elle se fait en ce moment instruire des vérités de la doctrine catholique.

. Les fouilles de M. le baron Visconti à l'Emporium dépassent toutes les espérances que lui-même avait peut-être conçues. Ses fouilles sont devenues le but de promenade de la société cosmopolite, qui est remplie d'admiration pour les grandeurs de Rome. On cite ce mot d'un touriste, devant les amas prodigieux de marbres antiques accumulés au bord du Tibre et demeurés pendant dix-neuf siècles ensevelis :

" Pie IX est l'héritier des Césars et M. le baron Visconti a le bonheur d'être leur exécuteur testamentaire. "

Les ingénieurs ne sont pas moins surpris que les archéologues en voyant l'ordre, la disposition, le numérotage de ces blocs symétriquement superposés. Quels moyens avaient les anciens pour placer, retourner, enlever ces monolithes ? C'est un mystère.

" Il y a là, disait un savant, un livre gigantesque dont la science moderne devrait s'attacher à tourner les feuillets. Elle arriverait peut-être à enrichir la dynamique et la mécanique de ressources oubliées et disparues. "

Les hommes du *siècle des lumières* trouveront-ils jamais les forces dont disposait Archimède, lequel, devant Syracuse, soulevait deux vaisseaux ennemis au-dessus de la mer et les brisait l'un contre l'autre ? Retrouveront-ils son miroir, dont les rayons brûlaient une flotte à distance ?

. Le mercredi des Cendres, le pape a ouvert la station du carême à la chapelle Sixtine. Un auditeur de rote lui a d'abord présenté dans un plateau en vermeil les cendres, faites avec les rameaux bénits de l'an dernier, et le pape les a aspergées et encensées en récitant les prières du rituel. Puis le Cardinal Panebianco, grand pénitencier, qui devait célébrer la messe, a quitté la mitre, l'anneau et les gants, et est venu au trône pour laisser tomber, *sans rien dire*, et en forme de croix, une pincée de cendres sur la tête du souverain pontife assis. Cela

fait, le pape, coiffé de la mitre blanche galonnée d'or, et toujours assis, a distribué lui-même les cendres, en disant les paroles *memento homo...* aux cardinaux, qui les reçoivent debout et baisent le genou ; aux patriarches, archevêques et évêques assistants au trône, agenouillés, et qui baisent également le genou ; aux évêques non assistants, aux pénitenciers et aux prélats, à la cour, aux représentations de la noblesse, de l'armée et du peuple chrétien, qui s'agenouillent et baisent le pied. Après cela la messe a commencé.

Il y avait à la chapelle Sixtine une foule considérable et l'on y remarquait presque tous les théologiens consultants appelés à Rome par le pape pour prendre part aux travaux préparatoires du concile.

. Le jeune marquis de Bute, dont on a annoncé la conversion récente, est venu à Rome accompagné par le prélat qui a reçu son abjuration après l'avoir instruit des vérités de la foi. Il a été admis le 9 février à l'audience du Pape, qui s'est plu à lui témoigner la plus douce affection, et, le lendemain, lui a imposé les cendres sur le front à la chapelle Sixtine. Le 11 février, par une faveur spéciale, le noble lord, introduit dans l'oratoire du Vatican, a reçu, avant la messe, de la main de Sa Sainteté, le sacrement de la confirmation, et pendant la messe le sacrement de l'eucharistie.

. Le prince Colibri a fait sa première communion dans l'église des RR. PP. jésuites.

Qu'est-ce que le prince Colibri ?

C'est bien le plus intéressant et le plus joli nain que vous puissiez imaginer. Rien de difforme ni de grotesque dans ce petit personnage. Tout est parfaitement proportionné. Sa physionomie est aimable et sympathique ; il répond avec intelligence, d'une voix un peu grêle, à tout ce que vous voulez lui demander. Interrogez-le plutôt vous-même.

“ De quel pays êtes-vous mon enfant ?

— De Ruffec (Charente).

— Votre âge ?

— Seize ans.

— Votre taille ?

— Deux pieds deux pouces.

— Votre poids ?

— Vingt et une livres.”

Voulez-vous connaître ses talents ? Il lit, écrit, dessine, salue avec grâce, est modeste, propre, d'une sobriété extraordinaire. C'était assurément, cette année, un des sujets les plus curieux de notre foire du Palais. Tout le monde a pu s'en convaincre. Mais ce que l'on

ne savait pas, c'est que, pendant qu'il était donné en spectacle à la foule, une pensée bien grave le préoccupait. Il se préparait à sa première communion. Depuis longtemps il désirait la faire, mais c'est difficile lorsque l'on voyage sans cesse.

Cette fois, on lui promit que s'il y avait des jésuites à Bourges, ses désirs seraient accomplis. Grande fut sa joie lorsqu'on le présenta le jour même de son arrivée à un père qui voulut bien se charger de compléter son éducation religieuse. Par une heureuse rencontre, ce père était un des premiers fondateurs de l'œuvre dite des Saltimbanques, arrivé depuis deux jours seulement dans notre ville. Il accueillit comme des mains de la Providence même cette occasion d'établir à Bourges cette œuvre dont M. le curé de Saint-Pierre le Guillard avait pris déjà l'heureuse initiative.

Tous les jours de grand matin, un homme apportait discrètement sous sa blouse le Petit Joseph, car c'est le vrai nom du Prince Colibri. Pendant une heure environ, il récitait son catéchisme avec une mémoire et une bonne volonté que l'intelligence ne secondait pas au gré de ses désirs. Mais enfin, tout le monde n'est pas né théologien, et il y a au ciel bien des saints qui n'en ont pas su autant que le Prince Colibri. Le jour de la première communion arriva. Cette fois, le prince Colibri se rendit chez les pères, non plus sous une blouse mystérieuse, mais bel et bien dans une voiture de louage. Toute la famille, tous les amis, toutes les connaissances précédaient, accompagnaient ou suivaient. On avait eu grand soin de n'annoncer la cérémonie qu'à mots voilés. L'église était pleine, néanmoins. Il serait difficile d'exprimer la tenue édifiante, le recueillement et la piété du petit premier communiant. La cérémonie fut pourtant bien grave : pas de musique, pas de chants ; elle n'en fut que plus solennelle. Tout le monde se leva instinctivement au moment de la communion.

Alors le R. P. Dupin voulut mettre la dernière main à son œuvre, en adressant au jeune enfant quelques paroles de circonstance. Il fut heureux dans le choix de son sujet. L'histoire de Zachée, qui est appelé prince, petit de taille, et recevant Jésus dans sa maison, était une scène qui s'appliquait à merveille au nouveau communiant et dont le père a su tirer un excellent parti. Toute l'assistance était émue, et des larmes d'attendrissement coulaient de bien des yeux.

Le soir, l'enfant a renouvelé les promesses de son baptême, dans la chapelle des sœurs de la Sainte-Famille, qui se sont associées avec un zèle et un dévouement admirables à l'œuvre dont nous parlons, en préparant aussi des jeunes filles à leur première communion.

Ce matin, l'enfant a été amené à l'archevêché, où il a reçu des mains de Monseigneur le sacrement de confirmation.—*Semaine relig. du Berry.*

. La station du carême s'est terminée, aux Tuileries, le lundi de Pâques. Mgr. Thomas a été présenté à Leurs Majestés par Mgr. Darboy, grand aumônier, à l'issue de la messe solennelle. L'empereur a bien voulu remercier et féliciter le prédicateur des paroles vraiment évangéliques qu'il a fait entendre dans la chapelle des Tuileries, et lui remettre ensuite une croix pectorale en or, enrichie de pierreries, en souvenir de sa prédication. Le soir, l'empereur réunissait à sa table Mgr. le grand aumônier, le prédicateur de la station et le clergé de la chapelle impériale.

. A l'occasion de la St. Charlemagne, qui vient de ramener cette fête des écoliers, où plus d'un lauréat vieilli aime à se rappeler ses souvenirs de classe, nous allons, si vous le voulez bien, donner la parole à M. H. Aubertin, qui publie dans le *Pays* d'intéressants articles sur les *collèges de Paris*. Celui qu'il consacre au collège Bourbon (aujourd'hui Bonaparte), renferme notamment une esquisse très vivante et très réelle qu'on nous saura gré d'en détacher.

Après avoir rappelé que le collège Bourbon jouissait d'immunités toutes particulières, et se faisait remarquer entre tous par une grande indépendance d'esprit, M. Aubertin fournit à l'appui de son dire l'exemple suivant :

“ En cinquième, chez le père Chambry, immortalisé par Alph. Karr, il y avait un externe libre, nommé Chéronet. Il était parmi les *cancre*, c'est-à-dire qu'il n'était fort ni en thème ni en version. Ce n'en était pas moins un bon garçon, d'une figure qui annonçait son caractère vif et primesautier. Il donnait l'idée d'un dogue.

Un jour, le père Chambry lui dit : — Chéronet, lisez votre thème. Voilà Chéronet qui commence : *Olim Socrates dealiquabat.....*

— Comment, *dealiquabat* ! interrompit le père Chambry.

— Mais oui, m'sieu : un jour Socrate parlait.....

— Mais quel est le mot qui veut dire *parlait*, dans votre thème ?

— *Dealiquabat*, m'sieu.

— Où avez-vous pêché ce mot-là ?

— Dans le dictionnaire. J'ai trouvé *loqui*, *dealiquare*.

— Ah ! malheureux ! vous avez trouvé *loqui*, parler, *de aliquâ re* en trois mots, *sur une chose*. Vous n'avez donc pas vu clair ?

— M'sieu, c'est un de mes amis qui a cherché pour moi.

— Ah ! paresseux, voilà pourquoi vous avez pris *dealiquare* pour un seul mot ! C'est comme si en français vous disiez *sur une chose* pour *parler*. Vous êtes un cancre et ne serez jamais qu'un cancre. Vous serez toujours dans les derniers.

— M'sieu, l'Évangile a dit : Les derniers seront les premiers.

D'ailleurs, je ne tiens pas à être un latiniste, moi. A quoi ça mène-t-il le latin ?

— A tout.

— Ça mène à faire des pensums. Si vous croyez que c'est amusant, les pensums ! Vous m'en donnez tous les jours ; ça ne vous coûte pas plus qu'une prise de tabac.

— Vous me copierez cent fois *loqui de aliquâ re*, parler sur une chose.

— Bon, v'là ma rente. J'en ai assez, à la fin ! Adieu ! mes amis. (*Au père Chambry*). Vous me regretterez.

LE PÈRE CHAMBRY. — Ah non !

CHÉRONET. — Vous n'aurez plus de souffre-douleur. Il vous manquera quelque chose, quand vous ne pourrez plus dire : Chéronet, dix pages à copier !

LE PÈRE CHAMBRY. — Il y a toujours assez de votre graine.

CHÉRONET (*comme par une inspiration subite*). — *Quæ cum ita sint, proficiscar* (puisqu'il en est ainsi, je partirai).

Les mots qu'on vient de lire sont un exemple du rudiment, appliqué avec une verve extraordinaire.

Quand le père Clère, le censeur, arriva, il trouva l'oiseau parti. Seulement Chéronet avait fait une fausse sortie. A la fin de la classe, il y avait deux coups de cloche ; un pour les externes libres, comme Chéronet, et un pour les externes de pensions.....

Le premier coup de cloche avait sonné, la sortie des externes libres était commencée, les externes des pensions encombraient les abords de la chaire pour supplier le père Chambry de ne pas inscrire leurs punitions sur le *Recitaverunt*, ce qui les aurait fait doubler dans leur établissement.

Ce jour-là, le père Chambry, surexcité par le dialogue avec Chéronet, avait été prodigue. Il avait distribué à droite et à gauche les retenues et les lignes à copier. Il résistait aux prières. Sa chaire était le centre d'un grand mouvement. On venait d'expliquer un chapitre du *Selectæ* où on avait vu Auguste condamner à tort et à travers, lorsque Mécène lui envoie du fond du prétoire ses tablettes où il avait écrit : *Surge, carnifex* (lève-toi, bourreau !)

En ce moment apparaît sur le seuil Chéronet. qui répète les mots de Mécène : *Surge, carnifex !*

— Ah ! c'est encore lui, s'écrie le père Chambry !

— Oui, c'est moi qui viens venger mes compagnons !

Pendant que le père Chambry ôte ses lunettes pour mieux gesticuler, Chéronet rampant comme un renard, s'approche de la chaire, en gravit les degrés au milieu des suppliants, d'un geste rapide enlève le cahier

de pensums du père Chambry, et le brandit en l'air d'un air de triomphe !

— Ah ! coquin ! s'écrie le père Chambry. Ah ! coquin ! Arrêtez-le ! . . Eh bien, rends-le moi, voyons, je te pardonne !

— Non, il est dans le poêle (c'était l'hiver), le feu purifie tout !

Le père Chambry descend précipitamment de sa chaire, veut pour-suivre Chéronet, qui était déjà loin, et on ne l'a plus revu."

* * * La guerre et le duel, c'est tout un ; peut être faut-il combattre celle-là comme celui-ci : — par l'absurde, — c'est ce que fit avec un grand succès (pour le duel) certain Breton dont le chroniqueur de l'*Illustration* nous raconte l'histoire — une histoire à faire dresser les cheveux sur la tête, — écoutez plutôt :

“ Le héros de l'aventure est un Breton, fort entêté, cœur d'or et crâne de fer. Il est marin, lieutenant de vaisseau, et comme tous les marins, déteste fort les pantalons rouges. Cette rivalité de la marine et de l'armée de terre a toujours existé. Mon ami était à Cherbourg où à Lorient, il y a deux ans, lorsque, dans un café, il se prit de querelle avec un officier de ligne. L'officier avait commencé les impertinences : il les acheva en jetant son verre à la figure du marin et en l'appelant *pékin*. Mon Breton ne fait pas un geste, mais devient pâle et dit à l'officier : — Monsieur, j'ai le choix des armes. A demain ?

Et ils échangent leurs cartes.

Le marin savait à peine manier le fleuret, qu'importe ? Il va chez un charron, achète un billot, donne 15 fr. pour une hache d'ouvrier du port, et, le lendemain, à l'heure et au lieu dits, se présente devant ses témoins avec ses instruments. Les deux voitures arrivaient en même temps ; l'officier descend. Ses témoins apportaient des épées et des pistolets.

— Monsieur, dit le marin, vous m'avez grossièrement insulté ; vous êtes, m'a-t-on dit, habile comme un prévôt. Pour moi voici mes armes, une hache et un billot. C'est un peu bien romantique, j'ai l'humeur comme cela.

L'officier, assez blême, regardait le marin d'un air étonné.

— Comment entendez-vous ce duel ? demanda-t-il.

— C'est chose bien simple. Nous allons tirer au sort. Celui que le sort désignera mettra sa tête sur le billot, l'autre frappera. Il y eut un cri d'horreur parmi tous ces gens. Le visage de l'officier devenait couleur de cendre.

— Voulez vous ? continua le marin.

— Nous ne consentirons jamais à ce duel, disaient les témoins.

— Qu'en dites-vous, monsieur ! reprenait le Breton, sinistre dans son entêtement armoricain.

L'officier balbutia quelques mots, dit que la chose était horrible.

— Allons donc ! fit le marin. Vous vouliez me tuer dans les règles et me tenir au bout de votre épée ? Moi je traite en barbare une coutume barbare. Mais, puisque vous avez peur, allez-vous-en !

Et l'officier s'en alla. Lorsqu'on demanda à notre marin ce qu'il eût fait après la réponse du sort :

— Je l'eusse tué, répondit-il, ou j'eusse mis ma tête sur le billot.

Il est aujourd'hui marié et père de quatre enfants. ”

. Dans une de nos églises de village, une mère était agenouillée entre ses deux fils ; elle avait à la main son livre d'heures, où l'auteur avait réuni, en quelques mots tirés de nos meilleurs écrivains, des considérations pieuses sur chaque fête de l'année. Longtemps les yeux de cette mère en prière s'étaient arrêtés, avec une admiration attendrie, sur une page de son livre. C'était une magnifique citation du P. Lacordaire, où, à propos de la solennité du Rosaire, instituée en mémoire de la bataille de Lépante, l'illustre Dominicain raconte, dans son grand style, cette éclatante victoire des armées chrétiennes sur l'impiété musulmane. Des rapprochements de toute sorte se faisaient involontairement dans l'âme de cette généreuse chrétienne, et y éveillaient des combats douloureux... Elle regardait son livre, elle regardait ses fils... tout à coup, par une inspiration soudaine, elle passe le livre à l'un d'eux, en lui disant : “ Tiens, mon ami, vois comme c'est beau ! ” — “ Bien beau, en effet ! ” répond le jeune homme après avoir parcouru les lignes qui ont ému sa mère. Puis, il reste un instant la tête cachée dans ses mains. Que se passe-t-il en lui ? Dieu le sait. Mais, quand il se releva de sa méditation, son visage était enflammé, ses yeux brillaient d'un saint enthousiasme, son parti était pris. Le lendemain, il volait à la frontière romaine, en compagnie de 200 à 300 nobles enfants de la France, jaloux comme lui d'écrire avec leur sang une nouvelle page des *Gesta Dei per Francos*. ”

. LA CANNE D'OR. — “ Un évêque a demandé la permission d'entrer chez le Saint-Père avec une canne qu'il tenait à la main. Cette infraction de l'étiquette pontificale ayant été autorisée d'autant plus volontiers qu'il marchait péniblement, le prélat a déposé la canne sur la table du Pape. La canne est d'or massif. ”

. LE PETIT PORTEUR. — La *Semaine liturgique* de Poitiers rapporte le trait suivant : Le surlendemain de la lecture de la circulaire de Monseigneur, un petit enfant d'une pauvre veuve se présente chez moi. — “ Que veux-tu, mon enfant ? — Je vous apporte vingt sous. — “ Pourquoi faire ? — C'est pour mon Saint-Père, pour donner à manger

“ à ceux qui le défendent. — C'est très-bien, mon cher enfant, mais
 “ qui t'a donné cette pièce ? — C'est moi qui l'ai gagnée à porter un
 “ petit corps au cimetière. — Qui t'a dit de la donner au Saint-Père ?
 “ — C'est moi qui me le suis dit tout seul. ”

•• LES CLEFS D'OR. — “ Une dame brésilienne est entrée au Vatican suivie de deux domestiques noirs, portant chacun une énorme clef. Une de ces clefs était d'or, l'autre d'argent, comme les clefs symboliques qui figurent dans les armes de l'Église romaine. ”

•• Parmi les offrandes en argent au Saint-Père, il en est beaucoup qu'un sentiment de gracieuse délicatesse ou de naïve affection s'est ingénié à dissimuler sous une enveloppe. Voici deux traits de ce genre : des religieuses ont envoyé un petit mannequin figurant un zouave. Les poches et la giberne étaient bourrées de pièces d'or. M. le chanoine comte de Spee, pour le chapitre d'Aix-la-Chapelle, a présenté à Sa Sainteté une calotte blanche remplie de fleurs : sous les fleurs étaient cachés 12,000 francs.

Ce même chanoine a apporté une chasuble, don des religieuses du Pauvre Enfant Jésus, d'Aix-la-Chapelle, qui est une merveille de broderie à soies nuancées, style moyen-âge.

•• Le pape a accompli, sans fatigue apparente, les nombreuses et pénibles cérémonies de la semaine sainte. C'est quelque chose d'étonnant, je dirais presque de merveilleux, que le spectacle de ce vieillard de soixante-dix-sept ans, si dispos de corps et d'esprit. Il y a en lui une somme inépuisable d'énergie morale, basée sur la foi et sur le sentiment du devoir ; et sous la réaction de cette énergie, ce corps affaibli par les années et les infirmités retrouve, quand il le faut, des forces pour ainsi dire surhumaines.

•• On assure qu'il y avait à Rome, le jour de Pâques, environ soixante mille étrangers.

•• Le pape a rassemblé autour de lui, le 14 avril, les prêtres présents à Rome, qui, comme lui, célébrèrent ce jour-là le cinquantième anniversaire de leur sacerdoce. Il s'en est trouvé vingt-quatre, qui ont été invités à offrir le saint sacrifice dans la basilique vaticane en même temps que le souverain pontife. Un seul de ces prêtres, obligé, pour des circonstances majeures, de quitter Rome, n'a pu accepter cette invitation.

TABLE PAR SOMMAIRES

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Sommaire de la 73e Livraison.

Le Jour de l'An à Paris.— <i>Journal des Demoiselles</i>	7
Noël et le Jour de l'An.—Juliette	9
Fleurs de Noël.—Poésie.—Alfred D.	13
Les Martyrs de la Liberté et du droit Public en 1867.—Waléran d'Erp.—Jules Watts Russell.—Charles Bernardini	16
Les Sangues en Australie et ailleurs.— <i>Revue Britannique</i>	29
Pensées	33, 51, 77, 95, 118
Les Fermes Hospices des Flandres.— <i>Le Contemporain</i>	34
Les Réunions du Vaux-Hall	44
Discours de Mgr. Manning sur le Concile Œcuménique	48
Paris Moderne.— <i>L'Univers</i>	52
Mémoire Historiques de Patrizio de Rossi ou les Evénements Politiques d'Italie. —1523-1530.— <i>Gazette de France</i>	54
Le Chat.—L. R. Household Words	61
Le Mariage Civil en France.—P. Serret	71
La Liberté de l'Enseignement Supérieur par l'Evêque d'Orléans	78
L'Université et le Père Lacordaire	89
De l'Influence des Climats sur l'Homme et des Agents Physiques sur le Moral par P. Foissac, Dr. en Médecine de la Faculté de Paris.—A. Nettement	96
Les Sœurs de Charité.—Poésie récitée à l'Académie Polyglotte de Rome le jour de l'Épiphanie	103
Un Souvenir.— <i>Revue d'Economie Chrétienne</i>	105
Coup d'Œil sur les Cours Publics.—M. Saint-Març Girardin	112

Sommaire de la 74e Livraison.

Marseille.—Us et Coutumes.—Le Carnaval au Temps Passé.— <i>Revue de Marseille</i>	119
L'Université et le Père Lacordaire (Fin.)	129
Les Martyrs de la Liberté et du Droit Public en 1867.—(Suite).—Antoine Huygen. —Départ et mort.—Ses pensées et ses sentiments intimes	134
Pensées	146, 151, 192
La Liberté de l'Enseignement Supérieur par l'Evêque d'Orléans (Fin.)	152
Le Mariage Civil en France.—P. Serret (Suite)	158
Le Chat (Fin.)—L. R. Household Words	163
Les Fermes Auspices des Flandres (Fin.)— <i>Le Contemporain</i>	166
Les Réunions du Vaux-Hall	169
La Doctrine de Saint Antonin, Archevêque de Florence, au sujet de l'Infaillibilité des Papes et de leur Supériorité sur les Conciles	174
Nature des Oiseaux.—Buffon.—Analyse	188
Courage et Consolation de Femmes et de Mères Chrétiennes.—Satisfaction que donne le sacrifice.—Une Mère prévoyante.—M. Costès, sa dame et leur fils de dix ans pendant le bombardement de Monte-Rotondo	193
Les Conférences de Notre-Dame.—1re Conférence.—De l'Eglise sous son aspect le plus Universel.—2me Conférence.—L'Eglise des Patriarches.— <i>emaine Religieuse de Paris</i>	202
Un Souvenir (Suite).— <i>Revue d'Economie Chrétienne</i>	218
Rossini.— <i>L'Illustration</i>	227
Berryer.—Discours de M. de Sacy sur sa tombe.—Paroles de Mgr. d'Orléans sur Berryer.— <i>Journal des Débats</i>	234
Une Visite au Pape.— <i>Semaine Religieuse d'Arras</i>	243

Sommaire de la 75e Livraison.

Ce que Dieu veut, pas autre chose.— <i>Journal des Demoiselles</i>	247
Pensées	254, 291
Les Conférences de Notre-Dame.—3me Conférence.—L'Eglise dans la Famille.— 4me Conférence.—L'Eglise Nationale des Juifs	255
Les Martyrs de la Liberté et du Droit Public en 1867.—(Suite).—Arthur de Vaux.—Emmanuel Dufournel.—Adeodat Dufournel.—Edouard de Roeck. —Carlos d'Alcantara	275
Un Souvenir.—(Suite).— <i>Revue d'Economie Chrétienne</i>	286
La Doctrine de Saint Antonin, Archevêque de Florence, au sujet de l'Infaillibilité des Papes et de leur Supériorité sur les Conciles	292
Adoration, Poésie.—Phamphile Lemay.— <i>Journal de l'Instruction Publique</i>	300
Marseille.—Us et Coutume.—Le Carnaval au temps passé.—Le Carême et Pâques.— <i>Revue de Marseille</i>	303

Echos des Réunions Publiques et de la Presse.— <i>L'Univers</i>	315
Le Fort Laramie.— <i>Renaissance Louisianaise</i>	319
Les Petites Sœurs des Pauvres.— <i>Journal de Bruxelles</i>	323
Traditions des Grandes Fêtes de l'Eglise.— <i>Semaine Religieuse</i>	329
Comp d'Éil sur l'Eglise de France.— <i>Revue des Bibliothèques</i>	331
L'Abelle Butineuse de l'Echo.—Le Zuaveto.—Un legs de Rothschild.—Le 50me Anniversaire de Pie IX.—Le Testament d'un grand Seigneur.—Souvenir de Berryer.—Le Local du Concile.—Les Urnes de Cana.—Le God Save the King.—La Chaire de St. Pierre.....	336
A un Aubespin. Poésie.—Ronsard.....	342

Sommaire de la 76e Livraison.

Le Crucifix, Poésie.....	343
Pensées.....	345, 4 ^{es} , 470
Les Conférences de Notre-Dame.—5me Conférence.—L'Eglise des Juifs dans son rapport avec l'Eglise des Chrétiens.—6me Conférence.—De la lutte entre la lettre et l'esprit dans l'Eglise des Juifs.....	346
Allocution de Mgr. l'Archevêque de Paris.— <i>Semaine Religieuse de Paris</i>	369
Les Martyrs de la Liberté et du Droit Public en 1867. —(Suite.)— Alfred Collinbridge.—Jean Moeller.—Léon Bracke.—Bernard de Quatrebarbes.....	373
Les Larmes de Marie.—Élégie.— <i>Rosier de Marie</i>	386
L'Education Intellectuelle des Femmes.— <i>L'Union</i>	388
La Doctrine de Saint Antonin, Archevêque de Florence, au sujet de l'Infaillibilité des Papes et de leur Supériorité sur les Conciles.— <i>L'Univers</i>	394
Marseille.—Us et Coutume.—Le Carnaval au Temps Passé.—Le Carême, la Semaine Sainte et Pâques.—(Suite.)— <i>Revue de Marseille</i>	407
Courage et Consolation de Femmes et Mères Chrétiennes.—Mme la Comtesse de Limminghe au service des hôpitaux.—Mme Stone Bidulph au camp des Garibaldiens.— <i>Précis Historiques</i>	437
Ce que Dieu veut pas autre chose.—(Fin.)— <i>Journal des Demoiselles</i>	415
Conférence du Père Pallier sur "La Philosophie de la Musique."— <i>Canada</i>	423
Mademoiselle Frédérique Bremer.—Ses Romans de la vie intime en Suède et ses Voyages dans l'Ancien et le Nouveau Monde.— <i>Le Contemporain</i>	426
L'Art Industriel et le Mobilier Moderne.....	442
Le Cousin Gabriel.—(Nouvelle Allemande)— <i>Le Correspondant</i>	454

Sommaire des 77e et 78e Livraisons.

Souvenir du Cloître.— <i>Revue Générale</i>	471
Conférences de Notre-Dame par le R. P. Félix.—1ère Conférence.—L'existence de l'Eglise.....	478
L'Origine des Zouaves Pontificaux.....	498
Causerie.—Jules d'Aubret.— <i>Journal de Quebec</i>	500
Lettre de l'abbé Cambalot.....	504
L'Anniversaire du 19 Février.—I. N. Belleau.— <i>Le Courrier du Canada</i>	508
Un procès curieux.— <i>Journal des Villes et des Campagnes</i>	511
Le Cousin Gabriel.—Nouvelle Allemande.—(Suite.)— <i>Le Correspondant</i>	515
Marseille.—Us et Coutume.—Le Carnaval au Temps Passé.—Le Carême, la Semaine Sainte et Pâques.—(Fin.)— <i>Revue de Marseille</i>	528
Lamartine.....	536
Un Souvenir.—(Fin.)— <i>Revue d'Economie Chrétienne</i>	550
Mademoiselle Frédérique Bremer.—Ses Romans de la Vie Intime en Suède et ses Voyages dans l'Ancien et le Nouveau Monde.—(Suite.)— <i>Le Contemporain</i>	558
Le Filleul du Brigand.—Légende Espagnole.— <i>Semaine des Familles</i>	579
Roma Sotterranea.—Par le Chevalier de Rossi.....	582
L'Ouvrier.—Discours de M. l'abbé Colin à l'Institut des Artisans Canadien.— <i>Le Nouveau Monde</i>	591
Education.—La Question du Fouet.— <i>Le Mémorial Catholique</i>	599
Bibliographie.—L'Ave Maria.—La Revue Canadienne.—Histoire du Montréal... Chronique.—Les bals et les toilettes.—Les clubs et les conférences.—Les cours de la Sorbonne pour les jeunes filles.—1868 et 1869.....	602
L'Abelle Butineuse de l'Echo.—Les Couleuvres de M. Louis Veillot.—Conversions à Rome.—Les Fouilles à l'Emporium.—Le Pape le mercredi des Cendres.—Le marquis de Bute à Rome.—Le Prince Colibri.—La Station du Carême aux Tuileries.—La guerre et le duel.—Une soirée de Collège.—Le livre d'heures.—Le Petit Porteur.—Les clefs d'or.—La canne d'or.—La calotte du Pape.....	612

TABLE ALPHABETIQUE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

PAGES	PAGES
Abeille (L') Butineuse de L'Echo... 336, 612	Cousin (Le) Gabriel.....464, 515
Adoration..... 300	Coup d'œil sur l'Eglise de France... 331
Allocution de Mgr. l'Archevêque de Paris 369	Crucifix (Le)..... 343
Anniversaire (L') du 19 Février.... 508	D'Alcantara Carlos..... 275
Art (L') Industriel et le Mobilier Moderne 442	D'Erp Waléran..... 16
A un Aubespain..... 342	De Rouerck Edouard..... 275
Ave Maria..... 602	DeVaux Arthur..... 275
Berryer 234	Dufournel Emmanuel..... 275
Bibliographie..... 602	Dufournel Adéodat..... 275
Bidulph (Madame Stone) au camp des Garibaldiens..... 437	Discours de l'Abbé Collin sur les Ouvriers 591
Bracke Léon 373	Discours de Mgr. Manning sur le Concile Œcuménique..... 48
Buffon 183	Discours de M. de Sacy sur la tombe de Berryer..... 234
Carême (Le) et Pâques.....302, 407, 528	Doctrine (La) de Saint Antonin au sujet de l'Infaillibilité des Papes. et leur Supériorité sur les Conciles..... 174, 292, 394
Carnaval (Le) au Temps Passé. 119, 302, 407, 528	Echos des réunions publiques et de la Presse..... 315
Causerie 500	Education (l') Intellectuelle des Femmes..... 388
Ce que Dieu veut pas autre chose, 247, 415	Élégie 386
Chaire (La) de St. Pierre..... 336	Evénements Politiques (les) d'Italie 54
Charles Bernardini..... 16	Fermes (Les) Hospices des Flandres 34, 166
Chat (Le)..... 61, 163	Filleul (Le) du Brigand..... 579
Cinquantième (Le) Anniversaire de Pie IX..... 336	Fleurs de Noël..... 13
Chronique..... 605, 610	Fort (Le) Laramie..... 319
Collingridge, Alfred..... 573	God (Le) Save the King..... 336
Conférences de Notre-Dame par le Hyacinthe..... 202	Histoire du Montréal par M. Dollier de Casson..... 603
Conférence 1ère, l'Eglise sous son aspect le plus universel..... 202	Huygen Antoine..... 134
Conférence 2ème, l'Eglise des Patriarches..... 210	Influence (de l') des climats sur l'homme et des agents physiques sur le moral..... 96
Conférence 3ème, l'Eglise dans la famille..... 255	Jour (Le) de l'An à Paris 7
Conférence 4ème, l'Eglise nationale des Juifs..... 265	Larmes (Les) de Marie..... 386
Conférence 5ème, l'Eglise des Juifs dans son rapport avec l'Eglise des Chrétiens..... 346	Lamartine..... 536
Conférence 6ème, de la lutte entre la lettre et l'esprit dans l'église des Juifs..... 357	Lettres de l'Abbé Cambalot..... 504
Conférence du Père Pallier sur la Philosophie de la Musique..... 423	Legs (Un) de Rothschild..... 336
Conférences de Notre-Dame par le Père Félix..... 478	Légende Espagnole..... 579
Conférence 1ère, L'existence de l'Eglise 478	Liberté (La) de l'Enseignement Supérieur par l'Evêque d'Orléans 78, 152
Coup d'œil sur les Cours Public..... 112	Limminghe (Madame la comtesse de) au service des hôpitaux..... 437
Courage et Consolation de Femmes et de Mères Chrétiennes.....193, 437	Local (Le) du Concile..... 336
Costès (M.), sa dame et leurs fils de dix ans..... 193	Martyrs (Les) de la liberté et du droit public en 1867.....16, 134, 275, 373

PAGES	PAGES		
Mémoires historiques de Patrizio de Rossi.....	54	Quatrebarbes Bernard de.....	373
Mariage Civil (Le) en France.....	71, 158	Revue (La) Canadienne.....	602
Marseille.....	119, 302, 407, 528	Réunions (Les) du Vaux-Hall.....	41, 169
Moeller Jean.....	373	Rossini.....	227
Mlle Frédérique Bremer, ses romans de la vie intime en Suède et ses voyages dans l'ancien et le nouveau monde.....	426, 558	Roma Sotterranea.....	582
Nature des Oiseaux.....	188	Russell Jules Watts.....	16
Noël et le Jour de l'An.....	9	Sangues (Les) en Australie et ailleurs.....	29
Nouvelle Allemande.....	464, 515	Sœurs de Charité (Les).....	103
Origine (L') des Zouaves Pontificaux.....	498	Souvenir (Un).....	105, 218, 286, 550
Ouvrier (L').....	591	Souvenir de Berryer.....	336
Poésie.....	13, 103, 300, 342, 343	Souvenir du Cloître.....	471
Pensées.....	33, 51, 77, 95, 118, 146, 151, 192, 254, 291, 345, 428, 470	Table par Sommaires.....	623
Paris Moderne.....	52	Table Alphabétique.....	621
Paroles de Mgr. d'Orléans sur Berryer.....	334	Testament (Le) d'un grand Seigneur.....	336
Petites (Les) Sœurs des pauvres... ..	323	Traditions des grandes fêtes de l'Eglise.....	329
Procès (Un) curieux.....	511	Université (L') et le Père Lacordaire.....	89, 129
Question (La) du Fouet.....	589	Us et Coutumes.....	119, 302, 407, 528
		Urnes (Les) de Cana.....	336
		Visite (Une) au Pape.....	243
		Zuavetto (Le).....	336

FIN DE LA TABLE.

